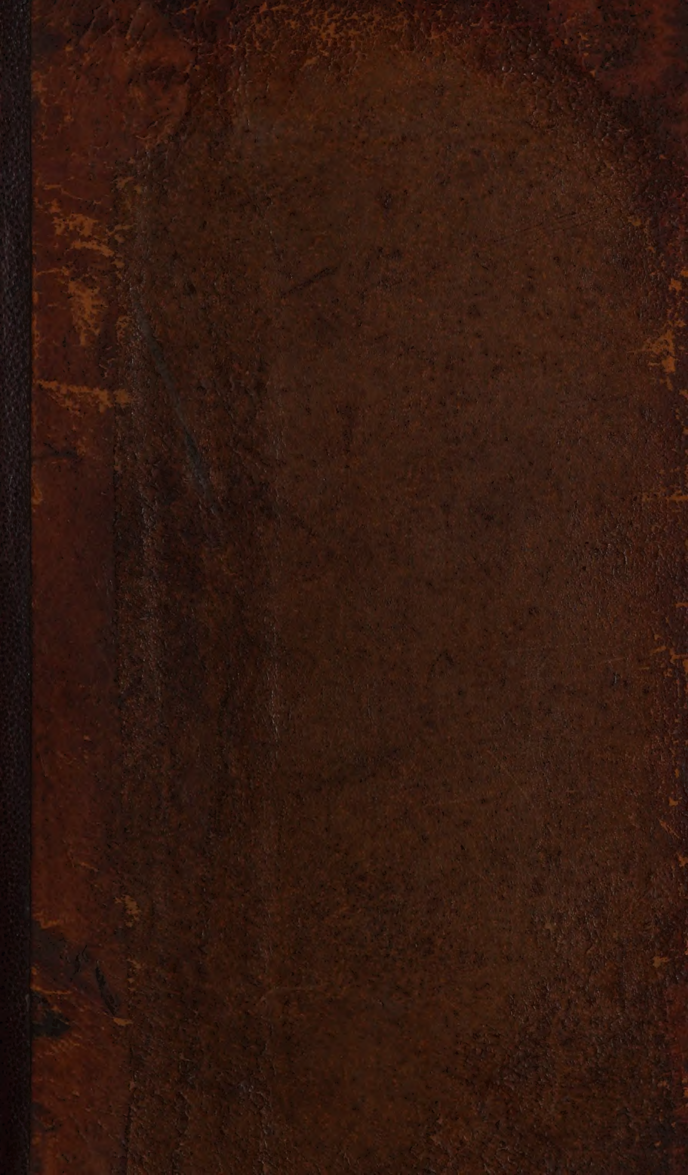


MEDICAL SOCIETY
OF LONDON

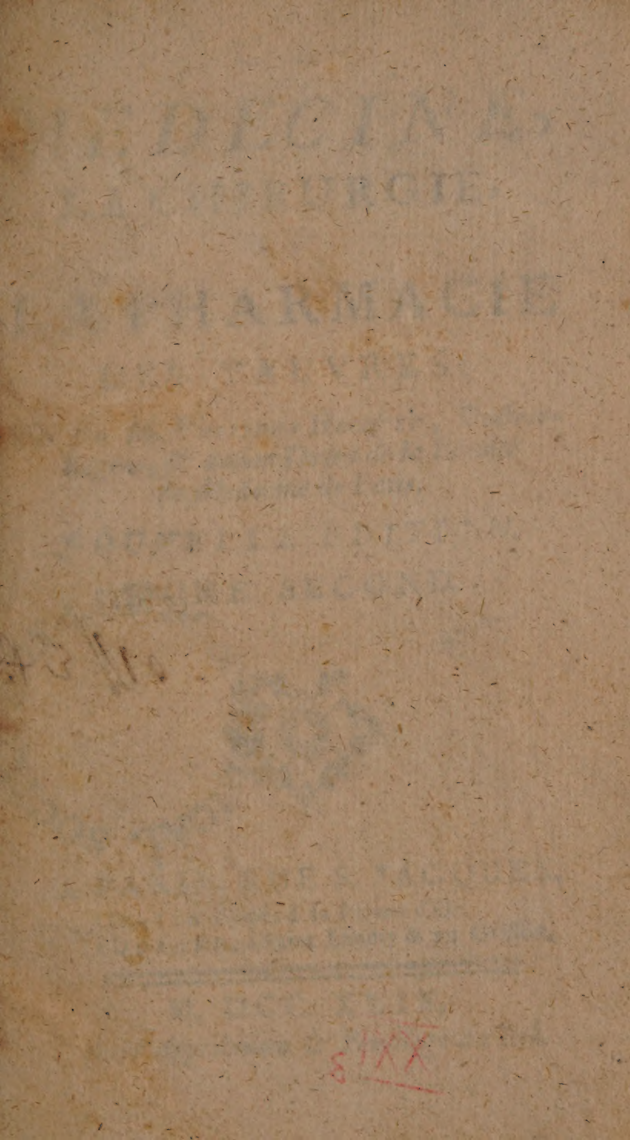


ACCESSION NUMBER

PRESS MARK

HECQUET, P.

(Vol.2.)



654197A

XXI 3

LA MEDECINE, LA CHIRURGIE, ET LA PHARMACIE DES PAUVRES;

Par feu M. Philippe Hecquet, *Docteur-Regent, & ancien Doyen de la Faculté de Medecine de Paris.*

NOUVELLE EDITION.

TOME SECOND.

A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { David l'aîné, à la Plume d'Or.
{ Durand, à Saint Landry & au Griffon.

M. DCC. XLIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



LA MEDECINE, LA CHIRURGIE, ET LA PHARMACIE DES PAUVRES.

SECONDE PARTIE.

SUITE DE LA MEDECINE.



LES diverſes Profeſſions ſont, par rapport aux Pauvres qui les exercent, comme autant de climats differens, dans leſquels on contracte des maladies cauſées particulierement par la nature de l'air qu'on y

respire. C'est au Medecin à faire une étude singuliere de cette variété, afin d'être en état d'appliquer à chacun les remedes qui lui sont propres. C'est pour cela qu'après avoir parlé en général des causes des Maladies, & de la nature des Remedes qui conviennent à chacune d'elles; je vais à présent entrer dans le détail que demandent les Maladies des Pauvres, rélativement à leurs différentes Professions. Cependant, comme la plupart des maladies qui les affligent, ne sont assez souvent causées que par le peu d'attention qu'ils apportent, soit dans les alimens dont ils se nourrissent, soit dans certaines précautions qui pourroient les garantir de mille accidens, je pense que le régime qui leur conviendroit le mieux pour les préserver de maladies, seroit le *régime maigre*. J'ai montré évidemment & mis dans tout leur jour, il y a plusieurs années, dans mon *Traité des Dispenses du Carême*, les raisons de préférence de ce régime sur le *gras*. On peut les voir encore dans mes *Observations sur le Régime Maigre*, qu'on trouvera insérées à la fin de la *Pharmacie des Pauvres*, Tom.

III. du préfent Ouvrage, & qui font une efpece d'Extrait du Traité *des Difpenfes*, ou comme un petit Supplément à ce Traité. Je fais bien que ce que j'y dis, ne fera pas du goût de tout le monde ; puifque j'y fais l'éloge du régime maigre, & de l'ufage des légumes, que je prétens être plus falutaires que tout autre aliment. Mais je fuis perfuadé, que fi l'on pouvoit rappeller les Pauvres à cet ufage, il y auroit parmi eux moins de malades, ceux qui le deviendroient recouvreroient plutôt la fanté, & ils feroient plutôt en état de vaquer à l'exercice de leurs profeffions, & à l'éducation de leurs enfans. Au refte, ce que j'avance fur l'utilité des alimens *maigres*, n'eft pas un fentiment qui me foit particulier. J'ai pour moi ce qu'il y a de plus fameux dans l'ancienne & la nouvelle Medecine. Parmi les Modernes, on a les Ouvrages de MM. PORTIUS, RAMAZZINI, CHEYNE, &c. dans lefquels ils ont non-feulement confeillé l'ufage habituel des graines, & des légumes, ils ont de plus démontré, par des preuves tirées de la plus faine Phyfique, que

l'ufage du *maigre* étoit très-falutaire pour la confervation de la fanté ; & que même, dans la plupart des maladies, il étoit préférable au régime *gras*, qu'il femble qu'on fe foit fait une loi de prefcrire indifféremment à tous les malades que l'on traite. Voilà ce que j'avois à dire pour le préfent fur cette matiere. A l'égard des fages précautions qui mettroient les Pauvres à l'abri de bien des incommodités attachées à leur état, j'en parlerai en traitant en particulier de chaque Profeffion.

On voit par conféquent que mon deffein n'eft pas feulement de guérir les maladies des Pauvres ; je voudrois encore les prévenir : C'eft à quoi les Charités des Paroiffes devroient, ce me femble, faire une attention particuliere. On dépenfe confidérablement pour rétablir la fanté des Pauvres malades ; au lieu qu'à peu de frais on pourroit la leur conferver. Il eft vrai qu'outre la docilité qui feroit néceffaire de leur part, il faudroit auffi que les perfonnes charitables qui font à la tête des bonnes œuvres, fe donnaffent quelques peines pour répandre à propos

dans des familles obérées des ſecours utiles : mais à quoi ne ſe porte-t-on pas dans le ſervice des Pauvres, lorſque c'eſt la charité de JESUS-CHRIST qui nous preſſe ! *Charitas* CHRISTI *urget nos*. L'humanité nous invite à ſecourir nos ſemblables ; & la Religion nous apprend que c'eſt un état de véritable & ſolide félicité, que celui des perſonnes qui conſacrent leurs travaux au ſoulagement des Pauvres : *Beatus qui intelligit ſuper egenum & pauperem.*

Pour revenir à mon ſujet, je vais traiter maintenant des différentes Maladies par rapport aux différentes *profeſſions*, aux différens *ſexes*, & aux *âges* différens. Je me réſerve en traitant cette matiere, d'y ſemer encore quelques traits au ſujet des précautions dont on pourroit uſer dans chacun de ces états pour prévenir les maladies : Ainſi cette partie de la Medecine, ſera un compoſé de Préſervatifs & de Remedes, dans lequel chacun trouvera les moyens de conſerver ſa ſanté, ou de la rétablir lorſqu'elle viendra à s'altérer.

Les Maladies des Artisans.

LES ARTISANS sont partagés en différentes classes. Les uns sont continuellement exposés au feu; comme les *Maréchaux*, les *Serruriers*, les *Armuriers*, les *Cloutiers*, &c. D'autres travaillent habituellement dans l'eau; tels sont ceux qui nettoient les *puits*, les *égouts*, les *cloaques*, &c. tels sont aussi les *Blanchisseuses*, les *Teinturiers*, &c. Il en est dont la profession les expose à respirer un air grossier & mal-faisant; tel qu'est celui que respirent ceux qui travaillent aux *mines*, & aux *carrieres*. D'autres enfin ont à essuyer mille incommodités nécessairement attachées à telle & telle profession, & qui affectant le sang d'une façon différente, demandent aussi pour chacune d'elles des préservatifs & des remedes particuliers. Chaque état, chaque Profession trouvera ici sa place. J'entrerai dans quelques détails qui ne seront peut-être pas du goût de certaines personnes un peu trop délicates : mais au reste je me flate de ne pas déplaire à ceux

qui aiment le bien public, & qui ſavent bon gré à quiconque fait des efforts pour le procurer.

Les *Serruriers*, les *Maréchaux*, les *Armuriers*, les *Cloutiers*, les *Verriers*, &c. ſont toutes perſonnes dont le Medecin doit croire le ſang chargé de particules ignées, qu'ils reſpirent par toutes les parties de leur corps. C'eſt pour cela que les *Serruriers* & les *Armuriers* ſont particulierement ſujets à des *ophthalmies*, & ſemblables maux d'yeux, ſuivant la raillerie que le Poëte Satyrique * fait du Pere de DEMOSTHENE, qui étoit chaſſieux, parce qu'il exerçoit le métier d'Armurier. Le moyen de ſe garder de ces ſortes d'inflammations, ce ſeroit, ſuivant la remarque de RAMAZZINI, que ces Artiſans s'aſtreigniſſent à un régime rafraîchiſſant, tel que le même Poete l'indique dans l'uſage des *bettes* :

I. Maladies des Serruriers, des Maréchaux, des Armuriers, des Cloutiers, des Verriers, &c.

——— *Fabrorum prandia, betæ.*

Mais le remede particulierement propres à ces maux d'yeux, c'eſt l'uſage du *lait de femme*, appliqué en maniere de collyre. Et lorſque le mal va trop loin, il faut en venir à la

* JUVENAL, *Satyr. X.*

ſaignée, au petit-lait, & aux eaux d'orge *émulſionnées*. La raiſon de ces maux d'yeux ſe tire de ce que le fer étant battu chaud, envoie une infinité de particules *métalliques-ſulphureuſes*, leſquelles tenant les yeux de ces Artiſans continuellement irrités, les enflamment, & leur cauſent des *ophthalmies*. Les vapeurs de charbon qu'ils reçoivent continuellement, contribuent auſſi intimement aux infirmités qui leur arrivent, & qui leur ſont communes avec ceux qui manient le *ſoufre*, qui le travaillent, ou qui l'emploient dans leurs ouvrages. C'eſt pourquoi ceux qui le fondent, tombent dans l'*aſthme*, & ſont ſujets à des *ophthalmies*. C'eſt ce qui rend ſi dangereux les métiers de ceux qui ont à manier le *ſalpêtre* & le *ſoufre*, pour préparer la poudre-à-canon dans les lieux où on la fabrique. De même ceux qui *ſoufrent* les tonneaux, pour conſerver le vin, éprouvent ces accidens, auſſi-bien que les femmes qui emploient le *ſoufre* dans leur blanchiſſage. On appelle cependant le ſoufre le *baume* du poumon; mais ce titre en lui n'eſt ſupportable, ſuivant la remarque d'un ſavant

Medecin - Chymiſte *, que quand on en a ſéparé l'*acide* de la partie *ſulphureuſe* ; & par-là l'on découvre l'erreur de ceux qui emploient l'*eſprit de ſoufre* dans tant de maladies de poitrine ; pratique, dit RAMAZZINI, qui fait voir l'ignorance de tels Medecins. Je dis la même choſe de ceux qui emploient cet *eſprit* dans les bouillons pour guérir la galle ; parce qu'ils ne ſavent pas diſtinguer dans le ſoufre ſa partie *graſſe - balſamique*, de ſon *acide*. Le premier remede contre les vapeurs de ſoufre, c'eſt que les Ouvriers doivent ſe les épargner autant qu'il leur eſt poſſible : mais le cas arrivant que leur poitrine s'altere, ils n'ont rien de meilleur à pratiquer que les tiſanes de racine de guimauve, l'eau d'orge émulſionnée, l'uſage habituel de l'huile d'amandes douces, & ſurtout des eaux laiteuſes par le mélange d'un peu de lait de vache ſur beaucoup d'eau. Mais, à en juger par les impreſſions des fumées du *charbon*, des *minéraux*, & des *métaux*, il n'eſt guere d'Artiſtes qui méritent plus de trouver place parmi les infir-

* ETMULER.

mes que font les mauvaises vapeurs, ou les fumées empoisonnées, que les Chymistes ; témoins leurs héros, PARACELSE & VAN HELMONT, qui se sont attirés de si grands maux par les vapeurs (*a*) auxquelles ils se sont exposés en préparant leurs secrets. Ceux qui les ont suivis (*b*), ont essuyé de semblables maladies, comme les *coliques*, les *asthmes*, les *pissemens de sang*, les *convulsions* (c). Ajoutez à cela ce que dit ce même Auteur (*d*) d'un Chymiste de réputation en Italie, qui étoit devenu tremblant, chassieux, asthmatique, & sans dents, tout ce mal étant causé par la force de l'impression des vapeurs ou fumées métalliques. A tout cela ces Chymistes n'ont trouvé avec le tems d'autres bons remedes, que dans l'usage de l'*huile d'amandes douces*, du *lait d'ânesse*, ou de *vache*, & des bouillons de *chou rouge*. Au surplus M. RAMAZZINI auroit cru faire injure à Messieurs les Chymistes, de leur proposer

(*a*) Voy. RAMAZZINI, *De Morbis artificum*.
(*b*) ETMULLER, JUNCKER.
(*c*) Voyez TACHENIUS.
(*d*) RAMAZZINI, pag. 493.

des remedes ; puiſque c'eſt chez eux, à ce qu'ils penſent, que ſe trouve le ſanctuaire de la vraie Medecine. Cependant il leur fait obſerver, avec autant de fineſſe d'eſprit que de juſteſſe, qu'il les prend en *flagrant delit*; puiſque, ſans égard pour un art auſſi merveilleux que le leur, ils vont prendre en d'autres boutiques, c'eſt-à-dire, dans la *Pharmacie Galénique*, des remedes à leurs maux.

C'eſt donc un état ſujet à bien des infirmités, que celui dans lequel on eſt continuellement expoſé aux vapeurs du feu. En effet, comme dit VAN HELMONT, le feu eſt le deſtructeur des choſes, & le meurtrier des corps (*rerum corruptor & mors*); il ſuffit, pour s'en convaincre, de jetter les yeux ſur les maladies qu'ont à eſſuyer les Ouvriers qui manient le feu; tels que ſont, par exemple, ceux qui travaillent aux *verreries*, & qui cherchant ainſi les moyens de gagner leur vie, s'expoſent continuellement à la perdre, parce qu'ils ſont à tout moment parmi les fourneaux, les forges, & le fer. D'ailleurs les matieres qui ſe *vitrifient*, n'ont à la vérité ni odeur, ni fumée, ni va-

peur : mais pour les amener au point de *vitrification*, le feu qu'on y emploie est si furieux, qu'il faut des jeunes gens de vingt ans, & des plus vigoureux, pour y travailler ; encore ne peuvent-ils y resister que jusqu'à l'âge de quarante ans, quoiqu'ils ne travaillent que six mois de l'année. C'est qu'étant obligés de se mettre continuellement presque nuds, à cause de l'excessive chaleur des fourneaux, ils deviennent sujets aux inconvéniens mortels qu'il y a de passer immédiatement du chaud au froid. Voilà cependant à quoi les contraint l'ardeur du feu ; car l'action excessive en est telle, que ces Ouvriers commencent par souffrir des maux d'yeux si extraordinaires, que leurs globes s'en appetissent dans leurs orbites ; & la raison en est sensible, c'est que ces organes étant tout d'eau, de lymphe, de graisse, de membranes, enfin tout de substance humide, ils tombent dans cette espece d'*atrophie*, que leur cause l'impression du feu terrible qu'ils ont sans cesse à regarder pour diriger leurs ouvrages. Ce n'est pas encore tout ; une soif intolérable les tour-

mente, sans oser s'accorder un verre d'eau, parce qu'ils ont l'expérience qu'elle leur est mortelle, à cause des *pleurésies*, ou autres maux semblables de poitrine, qu'elle leur attire. C'est donc au vin tout seul, & au vin pur, qu'ils ont recours, c'est-à-dire, qu'ils se brûlent l'intérieur du corps, en même-tems que les ardeurs des feux & des flammes les consument en les desséchant par le dehors. Peut-on trouver une Profession plus meurtriere pour les personnes qui l'exercent! Une réflexion sur la qualité des boissons dont les Chinois font usage dans les plus grandes chaleurs, & au milieu des sueurs, ne pourroit-elle point procurer aux Ouvriers des *verreries* un secours très-salutaires pour se précautionner contre les inconvéniens des chaleurs excessives qu'ils ont à essuyer? Cette Nation très-sage à plusieurs égards, se moque des Européens, qui boivent ou des glaces, ou des limonades, pour se désaltérer dans les chaleurs de l'été; au-lieu qu'au milieu de celles de leur pays, les Chinois n'emploient que les *boissons chaudes*, & principalement du *thé*, dont ils prennent abondam-

ment; ce qui leur eſt très ſalutaire. Sur ce modele, les Ouvriers des *verreries* s'épargneroient les dangers de l'eau froide (qu'ils ont raiſon d'appréhender,) en bûvant abondamment ou du *thé* légérement infuſé, ou des infuſions *theiformes* de *capillaires*, de fleurs de *violettes*, de *coquelicot*, ou bien de l'eau pure chaude, toute ſeule, ou dans laquelle on auroit fait bouillir un moment quelques racines de *ſcorſonere*, avec un peu de *regliſſe*. Ces boiſſons, ſans les morfondre, tempéreroient l'ardeur où le feu réduit leur ſang, ſans qu'il y eut à craindre que la tranſpiration en fût altérée.

Ces mêmes boiſſons chaudes conviennent encore parfaitement aux Ouvriers qui travaillent aux *forges*, & aux *Fondeurs*, en un mot, à tous ceux qui ſont employés aux *fonderies*. Ceux qui travaillent aux *briqueteries*, & aux *tuileries*, ſe trouvant auſſi très-expoſés aux feux ardens de leurs fours, ou de leurs fournaiſes, ne peuvent rien faire de mieux que de ſe ſervir des mêmes précautions. Le travail des *briques* fut celui dont PHARAON ſe ſervit, comme étant

le plus bas, le plus humiliant, & en même-tems le plus laborieux, & le plus ruineux à la ſanté, dans le deſſein où il étoit de faire périr le Peuple Hébreu. En effet, c'eſt un métier qui tient toujours ſes ouvriers dans la boue, & qui les oblige de paſſer ſouvent d'auprès leurs fourneaux au grand air, pour y expoſer les *briques*; tout cela ſans aucun égard aux differentes diſpoſitions de l'air chaud ou froid, du matin, du midi ou du ſoir De combien donc de maladies ou d'infirmités ne doivent point être affligés ceux qui, par état, ſont attachés à un métier ſi dangereux pour la ſanté ! Faudra-t-il aller chercher bien loin les cauſes des *fluxions*, des *rhumatiſmes*, des *paralyſies*, &, qui pis eſt, des *pleùréſies*, ou ſemblables fievres aiguës, peut-être malignes, auxquelles deviendront ſujets les faiſeurs de *briques* ? Car que le Peuple Hébreu ait été exempt de ces infirmités, ou ſemblables, puiſqu'il n'en eut aucune pendant tout le tems qu'il traverſa le Déſert, c'eſt-à-dire, pendant quarante ans, c'eſt ce qui releve le miracle de ce merveilleux voyage, en

ce que le Peuple Hébreu ayant fait dans le travail des *briques* tout ce qu'il falloit pour devenir infirme, il se soit nonobstant conservé en parfaite santé pendant un aussi long tems. Rien n'est si bon pour obvier à tous les maux dont on est menacé dans le travail des *briques*, que le régime humectant, tempéré & abondant; & c'est l'avis de l'Auteur du *Traité des Maladies des Artisans.* Ce fut en effet ce qui contribua le plus (humainement parlant) à la conservation du Peuple Hébreu, qui gémissoit sous la captivité des Egyptiens; car, malgré les travaux énormes dont la malignité de PHARAON se servit pour les exterminer, leur santé s'accrut au point, qu'ils se multiplierent assez pour faire appréhender à cette ingrate Nation, que ce Peuple esclave ne se rendît maître de leur pays. L'abondance des excellens *légumes*, des *melons*, des *concombres*, des *oignons*, &c. dont ils étoient grassement nourris, contribuoit infiniment à leur embompoint; aussi étoient-ils très-sensibles au souvenir des oignons, des concombres, & des melons qu'ils avoient quitté en Egypte:

te : *In mentem nobis veniunt cucumeres, pepones*, &c. (*a*) Eſt-il ſorte d'aliment plus propre à faire un ſang frais, doux & tempéré ? D'autant plus que les chairs qu'ils regrettoient, étoient les chairs des poiſſons qu'ils avoient pour rien en Egypte : *Recordamur piſcium quos comedebamus in Ægypto gratis* (b). Mais les Pauvres d'aujourd'hui qui ont à travailler aux *briques* & aux *tuiles*, ſont bien éloignés de ſe trouver dans cette abondance d'alimens auſſi humectans, auſſi rafraîchiſſans, & auſſi nourriſſans, que les concombres, & les poiſſons, que les Hébreux avoient pour rien. Ainſi ces pauvres gens ſe trouvent expoſés à tous les maux que peuvent leur attirer des travaux auſſi pénibles & auſſi mal ſains, que ſont ceux de faire des *briques*. Le Savant RAMAZZINI auroit eſpéré pour eux un merveilleux préſervatif dans l'uſage des Bains publics, comme le pratiquoient les Artiſans, parmi les Romains, à la fin de leurs journées : mais ce ſecours manquant aujourd'hui à nos Pauvres, n'en ſeroit-ce

(a) *Num.* cap. XI. v. 5.
(b) *Ibidem.*

pas un à y ſubſtituer, que de leur conſeiller de s'accoûtumer à ſe laver ſouvent les bras & les jambes? Car c'étoit encore un uſage en quelques endroits, de ne laver tous les jours que ces parties ſeulement; au lieu qu'ils ne baignoient tout le corps qu'environ tous les neuf jours, qui étoient les tems de certaines foires parmi les Romains. C'étoit donc un uſage journalier alors de ſe laver les bras & les jambes à la fin des travaux: *Corpus laboribus ruſticis feſſum, non quotidie lavabatur; nam.... brachia & crura quotidie abluebant... cæterùm toti Nundinis lavabantur* (a). Et la raiſon de ces lotions, c'eſt qu'elles ſervoient à ôter les craſſes que le maniement des terres, par exemple, ou du mortier, ou du plâtre, amaſſoit ſur ces parties: *Scilicet abluebant ſordes quas opere collegerant* (b). Or ce ſont principalement les bras, les mains, les piés & les jambes qui travaillent les *briques*, &c.

II. Maladies des Plâtriers, &c. Les Ouvriers qui travaillent le *plâtre*, & la *chaux*, ou qui les emploient journellement à faire des

(a) SENEC. *Epiſt.* 89.
(b) *Ibid.*

ſtatues, reſſemblent, à bien des égards, (ſurtout par ceux ſous leſquels nous examinons ici les métiers) aux Ouvriers qui font les *briques*, ou qui (comme les *Maçons*) les emploient. Car outre que chacun ou pluſieurs des uns ou des autres ſont expoſés à la chaleur de fourneaux très-ardens, très-deſſéchans & très-vaporeux, le plâtre & la chaux ont chacun en leur particulier de très-pernicieux inconvéniens. Les Auteurs qui ont traité des Minéraux, penſoient aſſez que le *plâtre* & la *chaux* étoient des ſubſtances congénérées, comme s'ils avoient les mêmes qualités; & ils ne rapportoient ces qualités qu'à la vertu aſtringente, ou emplaſtique, parce qu'elle eſt ſenſible dans la *chaux*. Mais le *plâtre* a quelque choſe de bien plus dangereux; en ce que ces vertus de la *chaux* ſont *paſſives*, au lieu qu'il en eſt une dans le *plâtre* des plus actives & des plus puiſſantes, c'eſt une *élaſticité* manifeſte, qui rend le maniement & le contact du plâtre infiniment dangereux. En voici la preuve. Si un vieux bâtiment, ſou-

tenu par des colomnes qui viennent à manquer, menace de ruine, il a besoin d'être étayé, jusqu'à ce qu'on ait rétabli ou substitué d'autres colonnes. Or c'est un usage parmi les Architectes, d'unir ou de faire joindre les colonnes au bâtiment qu'elles doivent soûtenir, avec du plâtre, préférablement à la chaux. C'est que l'observation leur a appris que le *plâtre* fait tellement relever toute la masse du bâtiment qui alloit tomber, que les étayes se séparent d'elles-mêmes du bâtiment qu'elles soûtenoient. Au lieu que quand ils emploient la *chaux* pour faire joindre les colonnes aux bâtimens qu'elles ont à soûtenir, les étayes demeurent tellement en souffrance par le poids du bâtiment, que la chaux laisse affaisser, qu'il faut employer la force pour séparer ces étayes, & leur faire quitter prise d'avec le bâtiment que l'on a relevé.

On comprend sans doute de quel effet doit être suivi le ressort du *plâtre*, lorsqu'il affecte les vaisseaux, & principalement ceux du poumon. Car la vapeur du *plâtre* suivant l'air qui entre dans les bronches du poumon, & venant ensuite à déployer

ſon élaſticité contre les parois de ces conduits, qui ſont les premiers organes de la reſpiration, il ſe fait alors une telle compreſſion dans les vaiſſeaux ſanguins & nerveux, que la circulation du ſang & des eſprits ſe trouve tout à la fois arrêtée, ou extremement gênée. Faut-il après cela s'étonner ſi l'on voit les *Platriers* devenir *aſthmatiques*, *cachectiques*, & enfin mourir malheureuſement? GALIEN & les Medecins venus depuis lui, ont propoſé des ſpécifiques contre les impreſſions du *platre*; les uns conſeillent l'uſage de la leſſive de *cendres de ſarment*; d'autres préferent ces *cendres* en ſubſtance, & d'autres recommandent les *crottes de ſouris*. Mais l'Auteur du Traité des Maladies des Artiſans, préfere à toutes ces drogues, l'*huile d'amandes douces*, & les *emulſions communes*, dont il a vû de bons effets.

La *chaux* a de ſa part de grands dangers; car ſa vertu deſſéchante va juſqu'à un tel point ſur les parties nerveuſes, que, ſuivant l'obſervation d'un grand Praticien*; tout le

* AMATUS LUSITANUS.

cerveau en souffre, de maniere que le principe des nerfs s'affoiblissant, toute l'œconomie animale tombe en ruine, & en particulier le poumon se trouve attaqué au point que la phthisie s'ensuit ordinairement. De-là vient que, suivant la remarque d'un célebre Auteur *, les villes bien policées ne doivent point souffrir dans leur enceinte les *chaufours*, comme on les appelle, ou les fours à-chaux. Bien plus, il est ordonné par la Police que ces fours ne soient point trop proche des villes, parce que les fumées ou vapeurs, qui en sont très-malfaisantes, se font sentir de loin. A quels dangers donc ne seront pas exposés les Ouvriers qui fabriquent la *chaux* ! Ils ne peuvent rien faire de mieux que de prendre fréquemment des tisanes faites avec la *guimauve* & les *violiers*. L'usage habituel du *beure frais* est encore bon dans le régime de ces Ouvriers, & surtout le *lait de vache* noyé dans beaucoup d'eau; parce que rien ne remédie plus promptement, selon RAMAZZINI, à la séchereße de la gorge, ou à l'irritation du poumon.

* PAULUS ZACHIAS, *Quæst. Medico-legal.*

Il me ſemble que j'ai aſſez parlé de l'effet ou de l'impreſſion de la chaleur & du feu ſur le corps des Artiſans qui y ſont expoſés par leurs métiers : ſi l'on joint à ceci ce qui a été dit ailleurs des maladies inflammatoires, on y trouvera dequoi aider les Pauvres en plus d'une maniere. Mais il eſt d'autres infirmités très-dangereuſes, que contractent ceux qui ſont obligés de travailler dans des endroits humides & froids, & dans des ſoûterrains ; tels ſont les *Cariers* & les *Cureurs de puits*, dont les maladies habituelles prennent leur origine dans l'impreſſion d'un air renfermé, froid & peſant, auquel leur corps eſt expoſé. Car quelle convenance peut-il y avoir entre la qualité pure, lucide & éthérée des eſprits animaux qui régiſſent les organes de la vie, & ces vapeurs noires, ſulphureuſes, ſalines & peſantes qui rempliſſent ces antres empoiſonnés ? Quel plus dangereux *contraſte* peut il arriver dans l'œconomie animale ! D'un autre côté, quel dérangement ne ſouffre pas la tranſpiration dans un Ouvrier qui ſe trouve obligé à reſpirer habituellement un air froid & humide ! Et enfin, par

III. Des Cariers, & des Cureurs de puits.

rapport au corps de ces pauvres malheureux, quel étrange poids sur toute leur peau, laquelle étant comprimée par un air grossier & épais, ne donne point d'issue à l'évaporation des sucs qui ont à transpirer, pendant qu'un air de pareille qualité froide & épaisse, s'appesantit intérieurement sur le sang ! Alors donc l'atténuation du sang venant à s'altérer dans le poumon, c'est l'origine des affections *asthmatiques*, *cachectiques*, *rhumatisantes*, auxquelles deviennent si sujets ces sortes d'Artisans. C'est la condition des *Cureurs de puits* ; aussi deviennent-ils si infirmes, qu'il est fort ordinaire de les voir mourir à quarante ou cinquante ans * : observation qui revient à celle qu'on a faite sur ceux que leurs professions obligent à être souvent sous terre, comme dans les *mines*. L'on a remarqué que tous ces métiers sont très-meurtriers, & rarement voit-on ces sortes d'Ouvriers parvenir à un certain âge. M. RAMAZZINI conseille aux *Cureurs de puits*, pour prévenir autant qu'il est possible les maux

* Voy. RAMAZZINI, pag. 676.

dont

dont ils ſont menacés, de ſe munir, en deſcendant dans les puits, d'un petit ſachet pendu à leur cou, dans lequel on aura enfermé une gouſſe ou deux d'*ail*, pilées avec un peu de *camphre :* ils ſe frotteront encore le nez & les tempes avec un peu d'*eau-de-vie camphrée,* ou quelque eſprit de vin aromatique. L'uſage du *tabac* en fumée, ou par le nez, eſt encore un préſervatif qui ſe porte continuellement en poche ; car un *Cureur de puits* peut y deſcendre en fumant. Enfin ils prendront, en deſcendant dans les puits, une cuillerée d'*eau thériacale.* Si en ſortant ils ſe trouvoient trop mal, il faut au plutôt les mettre au lit, leur faire boire beaucoup d'eau bien chaude, ou d'infuſion de petite ſauge ; on les frottera par tout le corps avec une ſerviette ; on leur lavera les bras & les jambes avec du vin chaud, ou quelque vin aromatique ; on leur appliquera des ventouſes ſeches ; &, ſi le cas le requiert, l'on en viendra à la ſaignée, pour dégager le ſang, en même-tems qu'on leur fera avaler un gros de confection d'hyacinthe, avec vingt-quatre grains de poudre de la

Comtesse de Kent, dans un verre d'eau de *chardon bénit.*

C'est un remede fort utile, en pareil cas, que la *friction* par tout le corps, comme on l'a dit, quand un Cureur de puits se trouve extraordinairement incommodé au sortir d'un puits, où il aura eu beaucoup à souffrir. Mais ce seroit une excellente pratique pour tous ces Ouvriers, & même pour les *Briquetiers*, les *Chaufouriers* & les *Plâtriers*, de s'accoûtumer à se frotter, surtout le soir à la fin de leur journée, les bras & les jambes : car rien ne les délasseroit tant; parce que ces agitations des muscles & des parties frottées, contribueroient singulierement à décrasser les pores par le frottement de quelque toile un peu rude. Ce conseil est très-salutaire ; c'est le même que le Medecin PORTIUS donnoit aux Soldats de l'Armée de l'Empereur : & si des Soldats sont susceptibles de pareils avis, on peut fort bien les donner à des Ouvriers qui sont chez eux, lorsqu'ils ont tout le tems & la facilité qu'exige la pratique de ces avis.

Une autre observation à faire au

ſujet des Ouvriers qui travaillent aux *Carrières*, c'eſt de les prémunir contre les vapeurs qui exhalent de certaines *pierres*. Car tout étant *tranſpirable* dans la nature, juſqu'aux marbres les plus durs, il eſt des exhalaiſons qui ſe communiquent aux Ouvriers dans de certaines Carrieres. En pareil cas, l'application du petit ſachet pendu au cou, contenant quelques *gouſſes d'ail* malaxées avec le *camphre*, peut avoir de grandes utilités. Il faudroit auſſi qu'ils euſſent ſoin de ſe frotter avec quelque eſprit de vin aromatique; & cela pour ſe faire un *atmoſphere artificiel*, qui ſerve de préſervatif contre l'air malfaiſant qui les environne. Ce n'eſt pas tout ce qu'il y a à craindre de la part des *pierres*. Les Ouvriers qui ont à les tailler, comme ſont les *Statuaires* & les *Marbriers*, ont à ſe garder d'une poudre fine & impalpable qui ſe détache de ces ſortes de matériaux, de maniere que ſans qu'ils y penſent, il s'en forme comme des graviers dans le poumon, dans l'eſtomac, & ailleurs; & de-là ſe font des concrétions pierreuſes. En effet, c'eſt par-

IV. Des Marbriers, des Statuaires, & des Tailleurs de Pierres.

là qu'un Auteur célebre (*a*) prouve que les pierres qui ſe forment dans le corps humain, ne ſe font pas toûjours par la faute du ſang & des humeürs. Un autre Auteur, fameux Anatomiſte (*b*), rapporte qu'il a diſſéqué un corps de ces ſortes d'Ouvriers, dans lequel il ſentoit que ſon ſcalpel labouroit, pour ainſi dire, dans les viſceres, comme au travers d'une terre ſabloneuſe. L'on a là-deſſus d'autres obſervations encore (*c*), qu'il ſeroit trop long de rapporter ici Mais du moins tout cela prouve que l'on ne peut trop recommander à ces Ouvriers de boire aſſidument de l'*eau chaude* pendant leur travail, & même de ſe mettre dans l'habitude de prendre ſouvent de la *caſſe* en bol avant leur repas, ou bien d'avaler de l'*huile d'amandes douces* de tems en tems ; & tout cela pour empêcher que cette poudre ne s'amoncelle dans l'eſtomac, & pour l'entraîner par les ſelles. Les *Statuaires* qui emploient le *plâtre* à faire

(*a*) WEDELIUS.

(*b*) DIEMERBROECK.

(*c*) Voyez RAMAZZINI, *de Lapidarum Morbis*.

leurs ſtatues, ou leurs buſtes, ont quelque choſe de ſemblable à appréhender; car il s'éleve auſſi continuellement du *plâtre* qu'ils mettent en œuvre, une poudre fine, qu'ils reſpirent, laquelle endommage leur poumon: ainſi ils ont beſoin des mêmes précautions que les *Marbriers* & les *Tailleurs de pierres*.

Mais ſi les marbres & les pierres transpirent des matieres dangereuſes à la ſanté, les *terres* ont auſſi leurs exhalaiſons, qui ſont à craindre à ceux qui creuſent la terre; tels que ſont les Ouvriers qui creuſent des *puits nouveaux*, ou qui en r'ouvrent lorſqu'ils ont été bouchés pendant des années. Ce ſont des vapeurs étouffées, plus ou moins minérales, leſquelles ſortant des terres qu'ils ont à remuer, peuvent les tuer ſur le champ, ou les empoiſonner pour le reſte de leur vie, par les infirmités que leur occaſionne le remuement de ces endroits. Le remede à de ſi grands maux, conſiſte à ſe précautionner, non de la part des drogues, mais par de ſages prévoyances qui rendront impuiſſantes ces exhalaiſons. Si donc un Ouvrier a un

V. De ceux qui travaillent dans la terre.

nouveau puits à creuſer, il doit autant qu'il peut s'aſſûrer de la nature du terrein qu'il a à ouvrir. Pour cela il faut qu'il tâche, s'il y a quelques Montagnes voiſines, de ſe mettre bien au fait des qualités des matieres que l'on ſait qu'elles contienent; par exemple, les unes renferment des matieres plus ou moins *minérales*, *ſulphureuſes*, *mercurielles*, *plombées*, *nitreuſes*, *vitrioliques*, &c. qui influent dans les terres voiſines, & dans les eaux qui les pénetrent & les traverſent. Dans ce cas, & même en tout tems, la précaution n'eſt jamais blâmable dans ces Ouvriers, d'avoir ſoin de ne creuſer la terre qu'à différentes repriſes, &, à chaque fois qu'ils ſe reposeront, de faire brûler de la poudre à canon, ou choſe ſemblable, dans le creux de quelques piés qu'ils auront fait d'abord: ainſi pénétrant juſqu'à la veine d'eau qu'ils cherchent, ils y parviendront ſûrement pour leur ſanté; pourvû que ce ſoit à travers un air qu'ils ſe ſeront fait, en brûlant de tems en tems de la poudre à canon dans la foſſe qu'ils auront creuſée. C'eſt une ſemblable précaution

que doivent prendre ceux qui ont à r'ouvrir des *puits* qui auront été *bouchés* depuis long-tems ; ſavoir, d'y jetter, avant que d'y deſcendre, des matieres combuſtibles & allumées, qui conſtituant par leur fumée une eſpece d'atmoſphere nouveau, corrigent le mauvais air qui s'eſt amaſſé dans le creux que l'on a tenu bouché pendant des années. On peut employer pour cela quelques petits fagots de bois odoriférans, comme de ſapin, de genievre, de bottes de papier enflammées ; ou bien un flambeau allumé, qu'on y deſcendra renverſé & attaché à une chaîne de fer. L'Ouvrier après cela riſque moins à ſe commettre à une telle épreuve. Mais le moyen le plus ſûr pour connoître au juſte la qualité de l'air ſur lequel on a quelque ſoupçon, ce ſeroit d'y deſcendre un chien, ou un chat, enfermé dans un panier à jour. Car l'on jugeroit de la nature de l'air qui eſt renfermé dans ce creux, par l'effet qu'il feroit ſur le corps de ces animaux. Je ne crois pas que l'on trouve mauvais tous ces petits détails où je m'arrête, pour des ſujets auxquels le

monde communément ne fait pas grande attention. Quoiqu'il y ait des métiers vils & bas, ils ſont cependant néceſſaires. D'ailleurs la vie des Ouvriers, quels qu'ils ſoient, n'a rien de vil; elle eſt autant de l'inſtitution du Créateur, que celle des Puiſſans du ſiecle; & un Medecin aura autant à répondre de la vie des Pauvres, que de celle des Princes.

VI. Des Ouvriers qui curent les *égouts*, les *retraits*, &c.

Les Ouvriers qui travaillent à curer les *egouts* & les *cloaques*, & principalement ceux qui ſont établis pour nettoyer les *retraits*, méritent une attention particuliere. En effet. ce ſeroit une injuſtice bien criante, que de manquer d'égards pour de pauvres malheureux qui haſardent leur ſanté & leur vie pour la commodité du genre humain. On n'auroit peut-être jamais cru qu'une profeſſion auſſi ſale & auſſi baſſe, pût avoir quelque choſe d'intéreſſant pour la Phyſique, & qui fût au-deſſus de ſes lumieres. C'eſt pourtant ce qui arrive, ſelon l'obſervation conſtante rapportée & confirmée par l'Auteur du *Traité des Maladies des Artiſans*. Car ayant voulu ſavoir par

lui-même, d'un *Vuidangeur*, dans le tems qu'il étoit à travailler dans la fosse, pourquoi il le faisoit avec tant de précipitation, ce pauvre malheureux lui répondit que c'étoit pour en sortir au plutôt, afin de sauver ses yeux, ou ne pas devenir aveugle. En effet, cet Auteur ayant interrogé plusieurs aveugles, qui demandoient leur vie en quêtant par la Ville de *Modene*, sur ce qui leur avoit occasionné la perte de la vûe, il apprit de ces Mendians qu'ils avoient perdu leurs yeux en travaillant dans les *égouts*. Or la singularité de ce cas, c'est que ces Ouvriers de *basses-œuvres* avouent tous, qu'il n'y a que leurs yeux qui souffrent des vapeurs qui s'élevent des ordures qu'ils nettoient; de sorte que ni le *poumon*, ni aucun autre viscere n'en souffre rien. On demande donc à la Physique Médicinale la raison du choix que font les *yeux*, des vapeurs acides & mordicantes de ces ordures, sans qu'elles intéressent aucunement le cerveau, ou la poitrine, &c. L'on sait les antipathies du *lievre marin* avec les poumons; des *cantharides* avec la vessie; de la *torpille* avec le

genre nerveux, qu'elle engourdit par ſon ſeul contact. Sur toutes ces antipathies, l'on n'allegue guere que des *vertus occultes*, des *je ne ſais quoi*, des rapports ſecrets ; & l'on ne voit pas trop comment cette ſcience ſi orgueilleuſe pourra rendre d'autre raiſon d'une difficulté qui lui vient de la part du plus bas des métiers. Elle ſe ſauve pourtant à la lueur des lumieres de ſa partie *expérimentale*. L'on ſait (parce qu'on l'a remarqué dans des contagions) que les odeurs de telles ordures écartent la peſte ; de ſorte que le venin de cette maladie ne prend preſque pas ſur les corps de ceux qui habitent les lieux qui en ſont ſi vilainement parfumés. Bien plus, il ſe trouve des Auteurs qui n'ont pas craint d'aſſûrer, que le ſpécifique contre la Peſte étoit renfermé dans ces ſortes de matieres. Y auroit-il une preuve plus ſenſible que les viſceres du corps humain ſe trouvent dans quelque ſorte de ſympathie, ou, ſi l'on oſe le dire, d'intelligence ou de complaiſance avec les ordures qui ſortent par les ſelles, comme pour leurs œuvres ou leurs productions ?

Quoi qu'il en ſoit, l'on demande les remedes de cette étrange *ophthalmie*. Le Docteur RAMAZZINI les a appris du Vuidangeur qu'il interrogeoit dans la foſſe : *C'eſt*, lui répondit ce pauvre malheureux, qu'*au ſortir de cette vilaine beſogne, je vais m'enfermer dans le lieu le plus obſcur de ma maiſon, où je laverai mes yeux avec de l'eau tiede*. Ce Medecin ajoûte, que dans la ſuite, en traitant ces ſortes de malades, lorſqu'il a trouvé l'ophthalmie trop conſidérable, il n'a pas fait difficulté d'ordonner la ſaignée, pour enſuite employer, en façon de *collyre*, le vin blanc vieux & bien mûr, afin de rappeller à l'organe qui a ſingulierement ſouffert, les eſprits animaux, & comme inviter, par cette application, ce volatil ſpiritueux à couler plus abondamment du cerveau dans le *nerf optique*. A cela l'on ajoûte un conſeil pour ces pauvres malheureux ; c'eſt qu'il ſeroit à propos qu'ils ſe frotaſſent amplement le globe des yeux avec du *lait tiede*, avant que de deſcendre dans la foſſe, & qu'ils ſe barbouillaſſent les paupieres avec de la *crême* bien douce & bien nouvelle, pour

rompre, autant qu'il eſt poſſible, ou émouſſer le rude abord de l'action mordicante des ſels qui s'élevent ſi abondamment de cette maſſe d'ordures.

Ces vapeurs qui attaquent ſi fortement les yeux des Ouvriers des *baſſes œuvres*, ne ſont pas les plus funeſtes qu'ils éprouvent ; il y en a une qu'ils appellent le *plomb*, dont les effets ſont bien plus terribles. Lorſque ces malheureux deſcendent dans des latrines ou puiſards, dont les ventouſes n'ont pas été ſoigneuſement tenues ouvertes, la lumiere qu'ils portent toûjours avec eux pour s'éclairer, enflamme cette vapeur, qui les ſuffoque dans l'inſtant. Ceux qu'on retire aſſez vîte, échappent quelquefois à ce fatal accident: mais la brûlure univerſelle de leur peau leur fait ſouffrir des douleurs cruelles, & les prive ſouvent de l'uſage de pluſieurs de leurs membres.

C'eſt ſans doute l'effet ſi ſubit de cette vapeur enflammée qui lui a fait donner le nom de *plomb*, par comparaiſon à l'effet de la balle d'un fuſil.

Ces vapeurs agiſſent quelquefois

une façon plus lente, mais toûurs également funeste pour les auvres Ouvriers ; savoir, en leur oupant peu à peu la respiration, & ur appesantissant la tête d'une maiere insensible, au point qu'ils toment comme s'ils étoient frappés d'ue véritable apoplexie.

Il est bien difficile de remédier ux accidens de ces vapeurs qui enflamment avec explosion ; la nort qu'elles causent est subite, & omparable à celle de ceux qui sont rappés du tonnerre. On a presque oûjours trouvé leur poumon flétri, ontus, & lacéré, avec un épanchenent ichoreux & sanguinolent dans a poitrine. Effet de la commotion ubite, & auquel il n'y a pas de renede.

Ceux qu'on a tiré assez tôt pour es échapper à ce funeste accident, & qui ont eu le corps tout brûlé, voient pour leur plus fâcheux symptome, une grande difficulté de respirer, comme s'ils eussent été attaqué d'une pleurésie seche ; & il a fallu les traiter en conséquence pour les échapper. Ce qui a le mieux réussi pour guérir leurs brûlures, a été

l'*onguent populeum*, dans lequel on a préalablement fait bouillir une bonne quantité de feuilles de la plante appellée *Stramonium ferax*.

Mais il y a un moyen très-ſimple de prévenir ces funeſtes accidens; c'eſt de jetter dans la foſſe ou dans le puiſard, quelques poignées de paille enflammées avant que d'y deſcendre, c'eſt le moyen d'épuiſer cette vapeur, qui ſe conſume à meſure qu'elle s'enflamme, & qui ne ceſſe ordinairement de brûler que lorſqu'elle eſt entierement conſommée.

Il eſt à remarquer que la plûpart de ces vapeurs ne prennent fin que lorſqu'on leur préſente de la flamme, le charbon n'agiſſant pas ſur elles : on doit au moins laiſſer paſſer vingt-quatre heures avant que de deſcendre dans le puits, & s'aſſûrer, en répétant l'expérience, s'il ne s'eſt pas reproduit de nouvelles vapeurs. Avec cette précaution auſſi ſimple, on n'aura rien à craindre de ces terribles effets.

On préviendra d'une maniere, tout auſſi ſimple, les effets de l'autre eſpece de vapeur qui ſuffoquent

d'une maniere insensible; elles ont cette propriété, que la flamme s'y éteint dès qu'elle y est exposée pendant quelques secondes, comme elle fait dans la machine pneumatique, on ôte l'air qui l'environne : c'est pourquoi il est à propos, avant que de descendre dans ces sortes d'endroits, d'éprouver par le moyen d'une lampe ou d'une chandelle attachée au bout d'une corde, s'il n'y a point quelque vapeur de cette nature; car on apperçoit alors la flamme de la lampe s'éteindre peu-à-peu : or la promptitude avec laquelle elle s'éteint, fait juger de la quantité de cette vapeur. Pour l'épuiser entierement, il ne s'agit que de faire descendre, environ au tiers de la profondeur du puisard, un réchaud de feu bien allumé, & de le renouveller jusqu'à ce qu'il ne s'éteigne plus, à moins que ce ne soit en se consumant & se réduisant en cendres : alors il n'y a plus de vapeurs à craindre.

Mais s'il arrive que, faute de ces précautions, quelque pauvre Ouvrier se trouve dans l'espece d'apoplexie causée par ces vapeurs, le

mal n'eſt pas abſolument ſans remedes. On aura d'abord recours aux frictions des bras & des jambes, & de toutes les parties du corps, pour tâcher d'y ranimer la circulation interrompue, & entretenir la chaleur & la fluidité du ſang. On excitera principalement les organes de la reſpiration, par l'éternuement, par l'odeur des eſprits volatils, préſentés cependant avec précaution, en eſſayant de faire avaler un peu d'oxymel ſcillitique pour exciter une petite toux ; enfin on aura recours à la fumée de tabac qu'on fera entrer par le nez, dans la bouche même, en même-tems qu'on donnera des clyſteres de la décoction de la même plante : il ne faudra pas ceſſer d'agiter le corps, juſqu'à ce qu'on apperçoive la reſpiration rétablie. Alors on fera avaler quelque léger cordial au malade, comme une cuillerée ou deux d'eau de méliſſe compoſée, délayée dans un peu d'eau de canelle orgée : ce cordial ne manquera pas de ranimer les forces, & d'achever de rétablir la circulation qui aura été ſuſpendue.

Je dois remarquer ici, que l'uſa-

ge

ge où l'on eſt de ſaigner précipitament les malades dans ces ſortes d'occaſions, où le malade tombe en foibleſſe & ſans connoiſſance, eſt pernicieux, & accélere ſouvent la mort: car lorſque le poumon ceſſe un moment ſes fonctions, il faut de toute néceſſité que le ſang s'y accumule & abandonne ſes extrémités; d'où s'enſuit le froid qu'on ne manque pas d'y appercevoir. Il ſeroit donc bien plus prudent d'attendre pour faire la ſaignée, que la circulation ſoit un peu rétablie. Elle réuſſira alors bien mieux, & procurera un ſoulagement infaillible.

Je ne dois pas oublier ici que les mêmes remedes conviennent parfaitement bien aux accidens qui arrivent à ceux qui ſont ſurpris par la vapeur du charbon, de la braiſe, &c. renfermés dans des chambres étroites & bien fermées. C'eſt un malheur qui n'eſt que trop fréquent parmi les pauvres gens, qui faute d'être logés commodément, ou pour épargner du bois que leur faculté ne leur permet pas de brûler, ſe chauffenr avec du charbon & de la braiſe qu'ils allument dans des poëles de fer.

Les accidens qui leur ſurviennent ſont tout-à-fait ſemblables à ceux des vapeurs dont nous venons de parler : la vapeur qui s'éleve du charbon eſt d'une nature ſulphureuſe, qui détruit le reſſort de l'air, & agit ſur les organes de la reſpiration, en les rendant paralytiques.

Ces malheurs arrivent quelquefois aux Boulangers qui renferment dans des caves de la braiſe mal éteinte, & qui ſont quelquefois frappés de mort lorſqu'ils y deſcendent imprudemment, comme on en peut voir différentes hiſtoires dans les Auteurs.

VII. Des Plombiers, des Potiers d'Etain & de terre, des Fondeurs, &c.

Voici des vapeurs d'une autre ſorte; car non-ſeulement elles s'attaquent à quelque organe en particulier, mais elles ſe prennent préciſément aux cauſes premieres & principales de la vie. Ce ſont les *exhalaiſons*, ou les *fumées* métalliques ou *minérales*, ſoit *mercurielles*, ſoit *vitrioliques*, ſoit *nitreuſes*, qui s'élevent des matieres que travaillent certains Ouvriers, leſquels s'empoiſonnent dans leurs maiſons auſſi malheureuſement que le font ceux qui travaillent aux mi es. Ces Ouvriers ſont les

Plombiers, les *Potiers d'étain* & de *terre*, les *Fondeurs de cloches & de canons* ; enfin ceux qui travaillent aux *monnoies*, ſoit pour faire la ſéparation des métaux, ſoit pour opérer des alliages. De tous ces métaux donc mis en fonte & ainſi développés par le feu, il ſe porte dans le genre nerveux de ces ſortes d'Ouvriers, des *volatils minéraux*, qui pervertiſſent le *ſuc nerveux* dans ſa *craſe*, dans ſes qualités & ſa circulation, juſqu'à tel point, que toute l'œconomie animale ſe bouleverſe par les affreux maux que contractent ces Artiſans. Le *plomb* & l'*étain* fourniſſent ſurtout & adondamment de ces vapeurs ; & c'eſt pourquoi les *Plombiers* de profeſſion, & ceux qui emploient le plomb, comme les *Potiers d'étain* & *de terre*, tombent en peu de tems dans des paralyſies qui les tiennent eſtropiés pour le reſte de leur vie. C'eſt l'effet du *ſaturne* ou du *plomb*, puiſque ſa vapeur, quand il eſt fondu, fixe le *mercure*, ſuivant l'obſervation du célebre BOYLE. De même le plomb fondu, entre les mains & ſous le nez des *Plombiers* & des Artiſans de même genre, répand

dans leur cerveau une vapeur de *saturne*, qui fait sur les esprits animaux ou la lymphe nervale le même effet de *fixation* qu'opere sur le mercure la vapeur du plomb fondu. C'est pourquoi ils deviennent *cachectiques*, bouffis, avec un teint livide; tous symptomes qui dénotent la gêne que souffrent le sang & les esprits, & qui annoncent à ces pauvres malheureux une suite d'infirmités aussi longue que leur vie. Or ces vapeurs ne sont pas toutes les mêmes; elles sont quelquefois *mercurielles*, *vitrioliques*, *nitreuses* ou *arsenicales*. Semblables en cela à ces minieres qui empoisonnent ceux des *Verriers* qui travaillent les crystaux, ou qui colorent les verres; car cette masse vitrifiée, qui n'avoit ni odeur, ni couleur, ni fumée par elle-même, n'est pas plutôt mêlée de borax & d'antimoine qu'elle répand ces *haleinées* empoisonnées qui ruinent la santé de ces Ouvriers. Pour ce qui regarde les *Potiers* & les *Plombiers*, il arive souvent dans leurs entrailles de telles irritations, que le genre nerveux se soûlevant contre elles, il en résulte les *coliques* les plus cruelles & les

plus difficiles à guérir; ce ſont celles qu'on appelle avec raiſon, en Medecine, *Coliques de Potiers*. Ces accidens ſont les plus ordinaires parmi ces Ouvriers: mais ils ne ſont pas les ſeuls; témoin l'obſervation d'ETMULLER * touchant ce Potier d'étain qui devenoit *noctambule* pendant vingt quatre heures, lorſqu'il travailloit ſur l'*étain*. Car c'eſt l'effet, dit ce ſavant Auteur, des fumées mercurielles des métaux, & en particulier de l'abondant volatil antimonial que contient l'*étain*; volatil qui étant mêlé avec le *nitre*, acquiert une vertu *fulminante*: après quoi il n'eſt plus étonnant qu'il s'en éleve des *exploſions* par tout le genre nerveux. Une autre maladie prend quelquefois aux *Potiers de terre*; ce ſont des *vertiges*, qui attaquent aſſez ſouvent ceux qui travaillent à la roue; & à d'autres d'entr'eux de ſemblables étourdiſſemens ſont ſuivis d'affections ou d'accès épileptiques Enfin, on obſerve que ceux qui verniſſent de *mercure* les glaces pour les miroirs, non ſeulement deviennent

* Voyez ETMULLER, *Colleg. Conſultat. Cas.* 17.

ſujets aux *aſthmes*, aux *ſtupeurs* ou engourdiſſemens des membres, mais encore qu'ils tombent quelquefois en *apoplexie*, dans le tems qu'ils appliquent le mercure ſur le revers des glaces qui doivent faire les miroirs. Il faut encore ajoûter à ces Ouvriers ceux qui font métier de broyer les *couleurs*; car les vapeurs *arſenicales*, *mercurielles*, &c. qui s'élevent des matieres qui ſe broient ſous leurs yeux & par leurs mains, les empoiſonnent, s'ils ne ſe précautionnent contre elles.

Ces précautions ſont auſſi anciennes que les tems où l'on a travaillé aux *mines*. Car l'on voit comment les Ouvriers qui ſe ſacrifioient à cette profeſſion, ſe couvroient les mains & les bras de gants, les jambes & les piés de brodequins, les cuiſſes de cuiſſarts, indépendamment des ſortes de caleçons qu'on leur faiſoit; enfin c'étoit des maſques de verre, ou de certaines veſſies, dont ils ſe couvroient les yeux, le nez & tout le viſage, & qui ne leur permettoient de voir que le plus néceſſaire pour conduire leurs travaux. Les Artiſans d'aujourd'hui qui ſont expoſés à ces

dangereuſes *vapeurs*, trouvent dans ces ſortes de préſervatifs de quoi rabattre en partie la malignité de ces vapeurs. En effet le plus grand remede ſeroit celui qui pourroit les garantir ; d'autant plus que le malheur le plus affligeant dans les maladies qui les accablent, c'eſt que la Medecine ne paroît pas juſqu'à préſent leur avoir donné des ſecours auſſi efficaces que leurs maux ſont grands : On les donne donc dans le public pour incurables ; enſuite l'on ſe diſculpe, en diſant qu'HIPPOCRATE après avoir dit qu'il faut ſavoir diſtinguer les maladies incurables, ajoûte qu'on doit s'en tenir aux remedes *palliatifs*, ou à ceux qui ſont moins capables de faire mal. Cependant a-t-on fidélement pratiqué cet avis d'HIPPOCRATE, pour la cure des maux que l'on contracte en travaillant ſur les minéraux ? L'on avoit ſagement fait remarquer en parlant des maladies que prennent les Chymiſtes auprès de leurs fourneaux, qu'ils étoient obligés de quitter leurs grands *Arcanes* pour ſe renfermer dans les Remedes *Galéniques*, parce qu'ils y trouvoient des ſecours

plus réels que dans les Remedes ou Préparations *Chymiques*. Ne seroit-ce donc point pour s'être trop oublié sur cette observation, qu'il est si rare de voir guérir de leurs maladies les Artisans qui travaillent sur les *metaux*, ou qui les emploient ? Car deux erreurs capitales possedent les esprits à ce sujet. 1°. Ce sont des matieres minérales, des métalliques, des vitrioliques, &c. dont on releve les vertus contre les mauvais effets que ces mêmes minéraux ont commis ; ce sont des *huiles de tartre*, des *esprits de vitriol*, des *volatils* les plus *explosifs*, des *mercuriels*, &, outre cela, les purgatifs les plus violens, savoir, les *turbiths*, les *antimoniaux*, les préparations de *mercure* purgatives, que l'on préfere, parce que l'on donne à ces drogues une aveugle confiance, & qu'on les juge les plus propres à combattre la malignité des minéraux. Les succès l'ont-ils prouvé ? Au contraire, tous ces maux ne sont-ils pas demeurés ou mortels, ou incurables ? D'ailleurs cette idée de *malignité* est-elle bien fondée ? A-t-on fait à ce sujet toutes les réflexions nécessaires ?
On

On le croiroit, à voir la façon dont on ſe comporte aujourd'hui ; car il eſt d'uſage parmi les fauteurs de la Chymie, de s'occuper uniquement des moyens de rabattre la *malignité*. Mais, en ſuivant cette vue incertaine, on laiſſe ſurement gagner le fond du mal, ſavoir, l'inflammation du ſang, & l'irritation du genre nerveux ; choſes qui ſe préſentent d'abord, & qui tuent les malades, ou les rendent infirmes pour le reſte de leur vie, avant que le Medecin ait découvert dans ces drogues chymiques, le ſel, l'acide, ou l'alcali, le fixe, ou le volatil, le ſulphureux, ou le balſamique, qui doit être oppoſé aux ſaveurs contraires que l'on cherche ou que l'on devine dans le ſang ou dans les humeurs. Rien ne répand plus de doute, d'obſcurité, & par conſéquent plus de dangers & d'infidélités ſur la Medecine que l'on pratique ſur les Artiſans qui travaillent ou qui manient les minéraux. 2°. L'autre erreur, auſſi pernicieuſe pour le moins, c'eſt le décri où l'on met la *ſaignée* dans ces maladies, dans leſquelles on répete, en toute occaſion, qu'elle y eſt dangereuſe, comme on l'en accu-

ſe dans toutes les maladies malignes; & cela parce qu'on ne rencontre point en elles ce qu'on propoſe d'y combattre, ſavoir, la *malignité* dont on s'occupe uniquement. Cependant, quelque conſidérable que put être cette *malignité*, rien ne doit être plus certain pour la conduite d'un Medecin, que ce qu'il voit, & ce qu'il touche, ſavoir, l'ardeur, l'inflammation, & l'irritation convulſive des parties, dont les *attitudes* font connoître l'état & la cauſe qui les tient dans ces diſpoſitions contraires à leur état naturel. Eſt il donc ſi difficile de comprendre combien le ſang intercepté par les directions changées dans ſa circulation, cauſe de *congeſtions phlegmoneuſes* ou inflammatoires? Une telle certitude peut-elle faire appréhender la *ſaignée*? Au contraire, quelle affreuſe incertitude de la part des remedes que l'on cherche, ſans les avoir encore trouvés, pour les oppoſer aux *ſaveurs* ou qualités *malignes* des humeurs auxquelles on attribue les maladies des Artiſans qui travaillent ſur les *métaux*! Mais toutes ces maladies, pour être bien compriſes, doivent être rapportées aux

affections de poitrine, suivant le conseil de M. RAMAZZINI (*a*). Or ces affections, dans les Artisans, sont la plupart indépendantes des humeurs, parce qu'elles n'y contribuent qu'en second ; au lieu qu'en premier ce sont, suivant la remarque de VAN HELMONT, des *asthmes* secs, ou, suivant celle de WEDELIUS, des *asthmes* de montagne (*b*), comme on le trouve prouvé dans un Traité fait exprès (*c*). Dans ces incertitudes, le plus sûr pour un Medecin qui veut guérir son malade, c'est d'apprendre d'HIPPOCRATE, non ce qui fait précisément la cause des maladies de ceux qui travaillent sur les *minéraux*, mais d'observer, comme il a fait, l'état des visceres, tel qu'il nous l'a laissé dans le portrait qu'il fait d'un Ouvrier sur les métaux : (d) *Vir metallicus* (dit-il) *hypochondrium dextrum intentum*; *splen magnus*; *alvus intenta, subdura*; *spirituosus*, *decolor*, &c. Ce portrait, fait par ce grand Maître en

(a) *De Morbis Artificum*, pag. 498.
(b) *Patholog.*
(c) Voyez RAMAAZZINI, *ubi suprà*, page 480.
(*d*) HIPPOCR. *Epidem.* IV. N°. 13.

Medecine, me fournit deux obſervations, qui montrent le faux de la pratique que l'on ſuit parmi les Chymiſtes pour le traitement de ces maladies, ſur leſquelles ils ſe ſont donné un aſcendant qu'ils méritent peu, & auquel cependant on s'eſt trop livré. La premiere réflexion, c'eſt que les Ouvriers ſur les *métaux* ſont tous *pouſſifs* (*anhelosi*); là-deſſus je demande, s'il eſt une diſpoſition en maladie où la ſaignée ſoit plus conſtamment & plus généralement adoptée, qu'en cas d'oppreſſion? Cependant c'eſt préciſément la ſaignée qu'interdiſent tous les Medecins Chymiſtes, avec le plus de ſoin, dans les maladies des Artiſans qui travaillent ſur les *métaux*. Eſt-il donc étonnant que ces pauvres malheureux reſtent *aſthmatiques* pendant toute leur vie? L'autre réflexion à faire ſur l'obſervation d'HIPPOCRATE, c'eſt que les viſceres ſe trouvent durcis & deſſéchés, principalement le *foie*, & tout le *bas-ventre*. Sont-ce là des indications pour exclure la ſaignée, & pour s'autoriſer à donner des remedes tous brûlans & deſſéchans, comme l'on fait ſi hardiment dans les maladies de

ces infortunés Artisans? Parce, dit-on, qu'étant de pauvres gens, pour la plupart, ils n'ont pas le loisir d'être long-tems malades. C'est pourquoi, ajoute-t-on, il faut prendre une méthode abrégée pour les traiter, & cette méthode consiste dans l'usage des Remedes Chymiques les plus irritans, surtout de ceux qui sont pris d'entre les *antimoniaux*, & principalement en s'abstenant de la saignée *. La méthode certes est abrégée : mais est-ce pour finir la maladie, ou la vie d'un malade?

Il reste à conclurre de tout cela, que la bonne maniere de traiter ces maladies, c'est, non d'en éplucher les circonstances de malignité, mais les *impressions* qu'y souffrent les visceres; impressions par lesquelles les malades ou périssent, ou languissent: Voilà ce qui doit régler les indications de la cure. Ainsi un malade empoisonné par la vapeur, soit du *mercure*, soit du *plomb*, soit du *vitriol*, &c. doit être particulierement traité, comme l'on traite en bonne Medecine les *asthmatiques*, en qui le sang est intercepté dans son cours &

* Voyez RAMAZZINI, pag. 489.

dans le poumon, & les nerfs réduits à un état ſpaſmodique & tonique. Ainſi, ſuivant cette idée, ſans craindre ni l'uſage des ſaignées réitérées, ni celui des *calmans-narcotiques-cordiaux*, & *béchiques*, l'on verra ces malades guérir, comme tous les autres, de ce genre de maladies, autant qu'il ſera poſſible.

C'eſt par cette défiance juſtement priſe contre les remedes Chymiques dans ces ſortes de maux, à l'exemple de grands Praticiens *, que l'on a eu la conſolation de voir guérir, par les remedes ordinaires, des *vertiges*, des *affections épileptiques*, & des *coliques* les plus cruelles. C'eſt pourquoi rien n'eſt plus sûr pour la Medecine des Pauvres, que de les avertir des piéges & des dangers des drogues, avec leſquelles on voudroit traiter les maladies qu'ils ont contractées en travaillant ou en employant les *minéraux*; au lieu qu'ils ſont certains de trouver infiniment plus de ſoulagement, & de guériſon même, dans les remedes ordinaires. Or ces remedes ſont les ſaignées, les *diapnoïques*, les adouciſſans. En effet, outre que

* Voyez ALBERTI, *de Vaporum noxâ.*

de bons Praticiens conviennent de l'utilité de la ſaignée dans ces maux, l'obſervation qu'ils ont faite *, en prouve manifeſtement le beſoin. C'eſt que l'on a remarqué, que ceux qui perdent du ſang habituellement, comme par exemple ceux qui ont des hémorrhoïdes, ſont bien moins maltraités par les *vapeurs minérales*, quand leurs profeſſions les engagent à les reſpirer, que ceux en qui la Nature n'a point établi ce ſecours. De plus, les *narcotiques* ſe trouvent autant efficaces, & auſſi sûrs dans les douleurs cauſées par ces vapeurs ſi dangereuſes, que dans tous les maux *ſpaſmodiques*, où on les emploie avec un merveilleux ſuccès. Il reſte donc à conclurre, que la méthode de guérir eſt la même dans ces maux, que dans de ſemblables qui n'ont pas leurs cauſes dans l'impreſſion des vapeurs minérales. C'eſt la raiſon pourquoi l'on ne répete pas ici les remedes, ni la conduite qui a été décrite ci-deſſus, & où l'on renvoie ceux qui auront à traiter les Pauvres des maladies cauſées par les *minéraux*. L'on ſeroit ravi certaine-

* IDEM, *Ibidem*.

ment d'avoir quelques bons remedes Chymiques à ajouter à la méthode ordinaire de guérir : mais il est si humiliant pour la Chymie de produire rarement dans ces occasions des spécifiques véritables, qu'il ne s'en présente presqu'aucun de raisonnable. En effet, POTERIUS lui-même, si célebre pour la Chymie, fait observer que les tisanes de *sassafras* guérissent les *paralysies* des Potiers de terre. LISTER recommande singulierement contre l'impression du *mercure*, la décoction de *gayac* : & ALBERTI, chez qui l'on trouve ce que l'Ecole du célebre M. STALH a expérimenté de meilleur dans les maladies, recommande surtout les tisanes de racines de *bardane*, & de semblables plantes, comme aussi l'essence de *pimprenelle blanche*, & la teinture de *cascarille*, en même-tems qu'il avertit des affreux dangers des remedes Chymiques, pour guérir les maux qu'ont fait les *minéraux*. Il est vrai que FALLOPE conseille la *poudre d'or* contre le *mercure*. Mais ce remede est au-dessus des facultés des Pauvres, fût-il aussi souverain qu'on peut douter qu'il ait là-dessus tant de

vertu. L'on vante encore une préparation de *ſoufre ſublimé* de la façon du célebre POTERIUS; & d'autres relevent l'efficacité de l'*antimoine diaphoretique*. Mais ces prétendus ſpécifiques ont fait ſi peu fortune dans la pratique, qu'ils paroiſſent bien plus en diſcrédit qu'en faveur.

Quelques réflexions chymiques ſur la nature des *minéraux*, font cependant connoître par où l'on peut ſe ſoulager de leurs venins; & ces réflexions ſont fondées ſur trois obſervations. La premiere eſt fondée ſur ce qu'un *acide* virulent & très-actif conſtitue la qualité vénéneuſe de la plupart des *minéraux* ſulphureux-métalliques, & ſurtout de la nature du *plomb*, en qui abonde * un tel acide. Qu'y a-t-il donc de plus raiſonnable pour écarter ces maux, que ce qui va à affoiblir, à force de le délayer, & à envelopper cet *âcre* empoiſonné? Ainſi les eaux légérement *laiteuſes*, les *émulſions*, les *laits d'amandes*; les *crêmes de riz*, ou de ſemblables graines, les décoctions de *corne de cerf*, les ſolutions faites avec les *yeux d'écreviſſes* dans beaucoup d'eau, tous

* Voyez RAMAZZINI, *ubi ſuprà*, p. 496.

ces ſecours ne ſont ſujets à aucuns dangers. Les deux autres obſervations regardent le *mercure*. L'une a été connue par l'aventure d'un Singe, qui but du *mercure*, & qui en mourut : elle eſt rapportée par AVICENNE, qui ayant ouvert le corps du Singe, trouva le ſang arrêté ou épaiſſi dans les ventricules du cœur. Le *mercure*, qui eſt le plus pénétrant des métaux, a donc la vertu d'épaiſſir & d'arrêter le ſang. L'autre obſervation eſt reconnue par FERNEL, & confirmée depuis par de ſavans Phyſiciens-Medecins ; c'eſt que le *mercure* a quelque choſe de *fébrifuge*, & de *narcotique*, de ſorte que ceux qui l'ont le plus étudié, ont remarqué qu'il ne donne pas la fievre, & qu'il appaiſe les douleurs. Cela poſé, quel parti doit-on prendre, ſoit en matiere de remedes, ſoit en matiere d'alimens, pour corriger l'impreſſion du *mercure* ? C'eſt de choiſir ce qui va à tenir le ſang mollement raréfié, & roulant, pour le relever de l'affaiſſement où tombent ſes parties globuleuſes, & en même tems ce qui peut conſerver au ſuc nerveux la fluidité qui en fait la *craſe* naturelle. Tel eſt, dans

la nourriture des Pauvres, l'uſage des *lentilles*, & du *gruau d'avoine*, &, en fait de remede, une décoction légere de *ſquine*, y ajoutant l'uſage de la *thériaque*. Car c'eſt une erreur groſſiere de donner l'excluſion à la thériaque, parce qu'elle contient de l'*opium*; puiſque rien ne tient le ſang plus fluide que l'*opium*. C'eſt une raiſon d'ailleurs ſoutenue par l'expérience, qui apprend que les *coliques* & les *convulſions* cauſées par l'impreſſion du *plomb*, dans les *Potiers de terre*, & dans les *Peintres*, s'appaiſent & ſe guériſſent, ſans mauvaiſes ſuites, par l'uſage de la *thériaque*, ou de l'*opium* rendu cordial en le mêlant, avec la confection alkermès, ou avec le ſirop d'œillets, dans l'*eau de tilleul*, &c. on bien (comme on l'a dit ailleurs) par le mélange de quelques gros de *philonium romanum* dans des lavemens de fleurs de camomille avec les émolliens & l'huile de rue.

VIII. Des Peintres, des Doreurs, &c.

Les *Peintres* qui manient continuellement le *minium*, la *céruſe*, le *cinnabre*, &c. ſont fort ſujets aux affections convulſives; maux qui exercent leur rage dans le bas-ventre de ces Arti-

ſans ; témoin ce Peintre dont FERNEL * raconte l'hiſtoire, lequel étoit affligé d'une *colique* qui lui enfloit ſi horriblement tout le bas-ventre, que rien ne pouvoit parvenir à le ſoulager & à réprimer le volume énorme que prenoit toute cette région, que de faire aſſeoir quatre hommes ſur ſon bas-ventre. L'hiſtoire eſt d'autant plus ſurprenante, que ce pauvre malheureux étant venu à mourir, il ne ſe trouva rien d'extraordinaire dans ſes entrailles ; parce que tout le mal s'étoit paſſé par les contorſions des membranes dans le genre nerveux : & là-deſſus s'écrie humblement FERNEL, à la maniere des grands hommes (comme parle CELSE :) « l'étrange bévue où nous « avons été pendant cette cure, où « nous étions abſolument hors de la « vraie voie : » (*Omnes aberamus à ſcopo, & totâ, quod aiunt, viâ errabamus.*) Mais d'où venoit cette erreur, ſinon d'avoir traité des humeurs, lorſqu'il ne falloit avoir égard qu'à l'état convulſif de tout le genre nerveux ? Telles ſont encore les attentions qu'il faut avoir dans les mala-

* *De Lue Votereâ, Cap. 7.*

dies des *Doreurs*, ſur qui le *mercure*, qu'ils manient continuellement, fait de ſi étranges impreſſions. Il en doit être de même dans la cure des maux dont ſont attaqués ceux des *Teinturiers* qu'on nomme *de grand teint*, qui emploient l'*arſenic* dans les teintures des draps. L'*eau-forte* expoſe encore à d'auſſi cruels maux, ſurtout à des *phthiſies*, & à des *coliques*, les Ouvriers qui l'emploient continuellement ou ſouvent dans leurs ouvrages. Tels ſont les *Graveurs* qui gravent à l'*eau-forte*, & ceux d'entre les *Orfévres* qui la mettent fréquemment en œuvre, auſſi-bien que le *mercure* & le *plomb*. Car c'eſt de ſemblables minéraux que viennent ces douleurs de nerfs, ces rhûmatiſmes biſarres, ces maux de gorge, ces phthiſies ſi opiniâtres, qui les menent à la mort. De-là viennent auſſi les mêmes maux aux *Diſtilateurs*, ſoit à eux-mêmes en perſonne, ſoit à ceux qui demeurent auprès d'eux : car ces Ouvriers non-ſeulement y ſont expoſés eux-mêmes; mais encore leurs Laboratoires y expoſent leurs voiſins. Il y a eu, à ce ſujet, un fameux procès dans le voiſinage de *Modene*,

à l'occaſion du Laboratoire d'un Diſtilateur, qui faiſoit mourir de *phthiſie* tous les habitans de ce Canton, comme il fut prouvé par les extraits mortuaires. Pour ces ſortes d'affections *phthiſiques*, rien ne convient tant que l'uſage habituel des boiſſons *laiteuſes*, ſans omettre, ſuivant l'avis du Docteur RAMAZZINI *, les remedes ordinaires & connus dans la bonne méthode : C'eſt un avis que ce ſavant Medecin répete plus d'une fois. Mais le plus efficace & le plus sûr, c'eſt de conſeiller aux Ouvriers qui travaillent ſur les *métaux*, ou qui les emploient, de quitter ces profeſſions meurtrieres, quand leurs complexions ne peuvent les ſoutenir ; ſans cela ils s'expoſent à une vie langoureuſe, & à une mort prochaine.

IX. Des Meſureurs de Grains.

Juſqu'ici j'ai parlé des déſordres que cauſent, chez certains Ouvriers, les vapeurs virulentes ſorties des *minéraux*. J'en vais faire voir à préſent d'une autre eſpece ; ce ſont les vapeurs des *grains*. Il eſt certain, & de plus il eſt démontré par l'expérience, que de même que les métaux tranſpirent, les *grains*, & en particu-

* *Ubi ſuprà*, pag. 503.

lier le *ble*, exhalent auſſi des vapeurs très mal faiſantes. Car chaque grain de blé concentre un *volatil* très-ſubtil, qui s'évapore à travers l'écorce qui le contient & l'enferme. Or cette vapeur, quand le blé a été enfermé long-tems, ſurtout dans des ſouterreins, ou dans des greniers, ſans être ſuffiſamment remué ou criblé, eſt une poudre animée de milliers de petits vermiſſeaux, ſuivant l'obſervation du célebre LEEWENHOECK, qui leur donne le nom de *petit-loups*. C'eſt pourquoi les *Meſureurs* & les *Cribleurs* de *grains* ſont ſujets à des démangeaiſons par tout le corps & dans les yeux, & à des âcretés de gorge: Auſſi ces Ouvriers ſe plaignent-ils quelquefois amerement du déſagrément de leur profeſſion; parce que non-ſeulement ils ſont habituellement tourmentés par toutes ces différentes incommodités; mais encore qu'ils voient abréger leurs jours par des *oppreſſions aſthmatiques*, & des *hydropiſies*, qui les menent au tombeau. M. RAMAZZINI donne à ces Ouvriers un conſeil, qui peut avoir ſon utilité dans le régime de vie; c'eſt d'avoir ſoin de la-

ver., puis de sécher le *blé* avant que de le porter au moulin : car outre que par cette précaution l'on détruit cette vermine d'où s'engendre la *calendre* dans les greniers, la farine en est aussi plus blanche, plus suave, & mieux nourrissante. Ces sortes d'Ouvriers se mettent autour du col des gorgerettes, qui sont des especes de mouchoirs, dont ils se couvrent de façon, qu'ils se préservent la gorge & les narines pendant tout le tems du travail ; après quoi ils se lavent les yeux & la gorge avec de l'eau froide, & ils ont grand soin de secouer & de brosser leurs habits. M. RAMAZZINI se répand ici en plaintes très-ameres contre ceux qui ont aboli les Bains publics : *Car ils étoient* (dit-il) *bien moins entretenus pour le luxe & la mollesse des gens oisifs, paresseux, riches, & voluptueux, que pour servir, à peu de frais, à la santé de tous les hommes, & en particulier aux pressans besoins qu'ont la plupart des Ouvriers, de se laver des crasses & des ordures, qui, bouchant les pores de la peau empêchent la transpiration.* Au défaut de ce secours, qu'on ne peut trop regreter, il con-
seille

seille à ces Ouvriers de faire un fréquent usage d'*eau d'orge*, d'*émulsions*, de *petit-lait*, ou de tisane de *guimauve* ; avec la précaution d'être bien attentifs sur eux-mêmes, pour remédier promptement à celui des visceres qui paroîtroit particulierement s'endommager.

X. Des Amidoniers.

La malignité qui s'éleve du blé, ou de sa farine, se manifeste encore sur ceux ou celles qui travaillent à faire l'*amidon*. Il est vrai que ce n'est principalement qu'avec les piés qu'ils pétrissent le blé, après l'avoir fait *macérer* dans des vaisseaux de marbre remplis d'eau, pour ensuite en tirer la pâte, que l'on fait sécher au soleil. Cette précaution de pétrir le blé avec les piés, leur pare surement des accidens. Mais cependant de cette masse, qui n'est que de la farine mouillée & épaissie, il s'éleve une vapeur d'un goût fade tirant sur l'aigre, parce qu'il tient d'un *acide-volatil*, qui abonde dans le blé quand on l'a développé par la fermentation ; & c'est l'impression de ce *volatil* étranger, & non *mitifié* ou adouci par la coction, qui jette ceux qui pétrissent l'*amidon* dans des

oppreſſions & dans des toux ſi étranges, qu'ils ſont obligés d'interrompre ou de quitter leur ouvrage, pour ne pas expirer ſur le champ. Ce qui rend les *Amidoniers* ſi ſujets à des maux de tête, à des aſthmes, & à des toux, c'eſt parce que cette vapeur approche fort des exhalaiſons *acides* que répand la fumée du ſoufre. A ce ſujet le Docteur RAMAZZINI, toujours attentif à la ſanté des hommes, avertit que l'*amidon* n'eſt pas auſſi ſain qu'on le croyoit dans l'ancienne Medecine, & qu'on le croit encore ordinairement dans la nouvelle : car il y paſſe pour un adouciſſant qui tempere les humeurs, pour un aſtringent qui arrête les fluxions, & pour un vulnéraire qui guérit les ulceres; c'eſt pourquoi on le cite pour excellent dans les *pertes de ſang*, & dans les *ſtranguries*. GALIEN en fait grand cas pour toutes ces maladies, & l'Auteur (*a*) de la *Philoſophie Sacrée* lui donne la vertu des plus grands adouciſſans pour les humeurs, par préférence même à tous autres remedes; fondé, à ce qu'il croit, ſur le Miracle d'ELISE'E,

(*a*) VALLESIUS, *Philoſophia Sacra*.

qui adoucit avec de la farine le potage des Prophetes, que l'un d'entr'eux avoit empoiſonné d'amertume en y mettant des coloquintes au lieu d'herbes ordinaires. Je répons à cela, que c'eſt un Miracle de celui qui forme des enfans à Abraham avec des pierres: mais il s'agit ici des remedes qui ſoient commun dans l'ordre de la Nature; & M. RAMAZZINI fait voir qu'il y a dans l'*amidon* une âcreté qui va juſqu'à la corroſion. Il le prouve par l'obſervation des Blanchiſſeuſes de menu linge, comme de rabats & ſurplis, dont la toile ſe trouve rongée juſqu'à ſe percer, lorſque l'amidon s'amaſſe dans les plis de ces linges. Il cite auſſi à ce ſujet un paſſage de PLINE (*a*), qui porte que l'*amidon* n'eſt point auſſi convenable qu'on ſe l'imagine dans les maux d'yeux, & dans ceux de poitrine. Auſſi les habiles Blanchiſſeuſes ſavent-elles mêler de la gomme-arabique avec l'amidon, pour en corriger ce qu'il a de corroſif. Un excellent remede que l'on fait pratiquer aux Ouvriers qui travaillent l'*amidon*, c'eſt de le faire

(a) *Hiſtor. Natur.* Lib. XXII. *cap.* 25.

dans un lieu ſpacieux, & jamais dans des endroits trop renfermés, ou trop étroits. Au reſte quand le mal les gagne, il faut leur faire avaler de l'huile d'amandes douces, des émulſions, des crêmes d'orge, quelquefois un verre de bon vin, leur faiſant encore ſentir de l'eſprit de ſel ammoniac, & de l'eau thériacale, dont ils feront bien de ſe frotter les narines.

XI. Des Boulangers.

HIPPOCRATE fait obſerver que les profeſſions les plus utiles à la vie, ſont ſujettes à de grands inconvéniens. Telle eſt en effet la *Boulangerie*, qui fait de ſes Ouvriers des *hommes de nuit;* car ils les paſſent à faire le Pain : Un tel dérangement dans la vie des *Boulangers* ne peut être exempt de très-fâcheux inconvéniens. Car la nuit eſt le tems où ſe fait & ſe conſomme principalement l'œuvre de la plus grande tranſpiration ; & il eſt certain que c'eſt du dérangement de cette œuvre ſi précieuſe à la ſanté, que viennent les maladies qui attaquent ces Ouvriers ; d'autant plus qu'étant expoſés continuellement à la chaleur de leur four, puis incontinent après reſpi-

rant un air froid, les *pleuréfies* les faiffent bien-tôt, avec la fievre qui les accompagne. Si l'on ajoute à cela la quantité de *folle-farine* qu'ils avalent, & qu'ils refpirent, on y verra l'origine des affections de *poumon*, auxquelles les Boulangers deviennent fujets. Enfin leurs yeux font auffi expofés, à chaque inftant, à recevoir des impreffions très-malfaifantes; car l'afpect continuel des flammes & des vapeurs de leurs fours, l'ardeur de ces mêmes flammes, & la poudre farineufe qu'ils remuent habituellement, les rend *chaffieux*. C'étoit pour obvier à cet inconvénient, qu'il étoit d'ufage chez les Anciens que les Boulangers s'envelopaffent la tête d'un mouchoir. La précaution, à l'embarras près, n'eft pas blâmable : mais ces Ouvriers trouveront plus de facilité à fe laver fouvent le vifage avec de l'eau, à fe gargarifer avec de l'*oxycrat*, enfin à ufer d'*oxymel*. Du refte, ils fe feront traiter avec les remedes ordinaires, en cas de vraies maladies.

Les maladies des *Meuniers* reffemblent bien plus à celles des *Boulangers*, depuis l'invention des moulins- XII. Des Meuniers.

à-vent, & des moulins-à-eau. Car autre fois, que ce n'étoit qu'à force de bras que l'on piloit les grains par le moyen des meules, c'étoit moins un art qu'un ſupplice, de maniere que l'on y condamnoit les criminels & les eſclaves; témoin l'hiſtoire de SAMSON, que les Philiſtins condamnerent à tourner ces meules. Ce métier étoit donc alors une occaſion prochaine de quantité de maladies des plus graves. Aujourd'hui les Meuniers en ſont quittes pour eſſuyer les infirmités que contractent les Boulangers; parce que les uns & les autres ſont continuellement parmi la farine, laquelle incommode leurs poumons. Deux choſes de plus demandent quelques avis de précaution. 1°. C'eſt que les Meuniers étant expoſés ſouvent à porter de peſans ſacs de blé, ils ſont toujours à la veille d'avoir des *deſcentes*. Pour y obvier, ils feront très-bien de porter continuellement des ceintures ou des ſangles très-larges, qui les ſerrant de bas en haut, leur affermiront les entrailles dans leur ſituation naturelle. Si nonobſtant cette précaution, il leur ſurvient quelque *deſ-*

cente, il leur eſt de la derniere importance de ne jamais aller ſans *bandage*, pour ne point s'expoſer à être ſurpris par quelque ſubit étranglement de boyau, qui ne manqueroit pas de leur arriver, à cauſe des efforts trop fréquens qu'ils font en portant des ſacs de blé. 2°. Une autre remarque, c'eſt que ſouvent ils deviennent *ſourds*; parce qu'ils ont à entendre jour & nuit les bruits des eaux & des meules de leurs moulins. Pour obvier à cet inconvénient, on doit leur conſeiller de tenir, autant qu'ils pourront, (ſurtout lorſqu'ils auront à approcher de plus près de leurs meules) du *coton* dans les oreilles, de maniere cependant qu'ils puiſſent facilement l'en ôter quand ils ſortiront d'auprès de leurs meules.

Il eſt encore une obſervation aſſez ſinguliere au ſujet des Meuniers, & des Boulangers; c'eſt que les uns & les autres ſont fort ſujets à avoir des *poux*. La cauſe de cette vermine n'eſt ni obſcure, ni incertaine : M. LEEUWENHOEKC l'a miſe ſous les yeux, au moyen de ſes microſcopes Il a fait voir que la pouſſiere qui ſort par

transſpiration de chaque grain de blé, n'eſt autre choſe que des milliers de petits inſectes qui y fourmillent. Ces inſectes imperceptibles ſont des germes d'animaux, qui rencontrant ſur la ſuperficie de la peau de ces Ouvriers (laquelle eſt continuellement expoſée à ſe couvrir de cette pouſſiere farineuſe,) un ſuc fourni par la tranſpiration, lequel leur tient comme lieu de ſeve qui ſortiroit de la terre, trouvent dans ce ſuc de quoi s'éclorre, ſe groſſir, & prendre la forme de ces vilains inſectes. Pour exterminer cette *vermine*, il faut changer très-ſouvent de linge, & ſe laver tout le corps & le décraſſer avec les décoctions d'*abſinthe*, de *petite centaurée*, de *ſtaphiſaigre*, de *lupins*, ou avec du *ſon* mêlé avec le *vinaigre*. Si cela ne réuſſiſſoit point, il faudroit en venir à quelques frictions légeres faites avec l'*onguent-gris*.

XIII. Des Crocheteurs. L'état des Meuniers, qui les expoſe journellement à porter de lourds fardeaux ſur leurs épaules, me fournit ici l'occaſion d'examiner la profeſſion des *Porte-faix* ou *Crocheteurs*, dont le métier conſiſte à faire continuellement les efforts que les Meuniers

niers ne font que dans quelques occasions. Or ces efforts se font sur la poitrine, sur le bas-ventre, sur les cuisses, & de plus sur l'épine du dos. L'étrange violence par conséquent pour toutes ces parties, & pour la poitrine en particulier ! Car autant qu'un Crocheteur introduit beaucoup d'air dans son poumon, lorsqu'il baisse les épaules pour recevoir quelque rude charge, autant en sort-il peu par la respiration; ainsi les vésicules pulmonaires & les vaisseaux sanguins du poumon restant extraordinairement gonflés, il n'est pas étonnant que les Crocheteurs soient sujets aux *crachemens de sang*. Mais ce qui peut particulierement les exposer à ces accidens, c'est assez souvent la ridicule vanité qu'ils ont de faire mal-à-propos parade de leurs forces, en les mettant à des épreuves téméraires, excessives, & qui ne les menent à rien d'utile ou de nécessaire ; & cependant c'est ce qui les jette manifestement dans des crachemens de sang, ou en d'autres fâcheux maux. HIPPOCRATE rapporte la témérité d'un Manœuvre, qui ayant fait gageure de lever de terre

un âne, le fit avec tant d'effort; qu'il fut pris sur le champ d'une fievre, & d'un crachement de sang: * *Qui Asinum ex pacto elevavit, statim febricitavit; sanguis erupit; alvus lubrica; judicatus est.* De plus, comme les efforts des Crocheteurs se font aussi sur les cuisses, on a trouvé souvent dans leurs corps, après leur mort, des *varices* très-considérables; parce que la trop forte contraction que souffrent très-souvent les muscles des jambes & des cuisses, empêchant que le sang ne remonte par les veines, il séjourne sur leurs valvules, qui sont contraintes de céder en se relâchant; & il arrive de-là que le sang devient croupissant, & les veines variqueuses.

La conséquence naturelle que l'on doit tirer de toutes ces réflexions, c'est que la *saignée* est absolument nécessaire dans les maladies des *Crocheteurs*; d'autant plus qu'il leur est ordinaire de s'exposer aux plus rudes travaux, ayant le ventre plein d'alimens, & les vaisseaux remplis de chyle. Le sang abonde chez eux; & en cas de maladie il faut d'abord sou-

* *Epidem.* IV. N°. 14.

lager les vaiſſeaux ſurchargés, & c'eſt l'effet de la ſaignée.

Une autre maladie ou incommodité que contractent encore les Crocheteurs, & qu'ils conſervent le reſte de leurs jours, c'eſt qu'ils deviennent *boſſus*. On en voit la cauſe manifeſtent, en ce que le poids des charges qu'ils portent, les faiſant courber, ils accoûtument l'épine du dos à ſe courber, & à occaſionner des *boſſes*. M. RAMAZZINI propoſe à ce ſujet un Problème, qui peut avoir ſon utilité. Pourquoi, dit-il, les Porte-faix ſont-ils obligés de ſe courber, & que les femmes de la campagne viennent dans les villes, chargées ſur leurs têtes de fardeaux très-peſans, malgré leſquels cependant elles ſe tiennent très-droites ? Ce ſavant Medecin trouve la ſolution de ce Problème dans la ſtructure des parties, ou dans l'équilibre qu'elles ont à garder. Or les femmes de la campagne ſachant s'ajuſter leur charge ſur le haut de la tête, elles parviennent à contenir le *centre de gravité* dans ſa *ligne de direction*. Au contraire les Porte faix la rompent, par la poſture qu'ils ſont obligés de gar-

der pour se rendre supportables les pesans fardeaux dont ils se chargent. Car c'est un art, que de savoir la posture convenable pour porter plus légerement un gros fardeau : *Leve fit, quod bené fertur onus.* 1°. Les Porte-faix se chargent donc sur le dos, mais également sur les deux épaules, pour faire des deux omoplates comme de larges bases, ou de forts piliers, aux fardeaux qu'ils ont à porter. En même-tems ils se courbent; parce que dans cette disposition leur poumon plus au large (comme l'éprouvent les *asthmatiques* qui se tiennent courbés) leur rend la respiration plus facile pendant le tems qu'ils portent leurs fardeaux. 2°. En se tenant courbés, ils allongent leurs reins en arriere, en même-tems qu'ils écartent les cuisses & les jambes, cherchant ainsi naturellement à donner une ligne ferme ou assûrée de direction au *centre de gravité* du poids qui les charge. Cependant l'épine du dos courbée s'accoutume à tenir les nerfs qui en sortent, & la moelle épiniere qui y est enfermée, dans une gêne continuelle; & cette gêne passant dans le cours du *suc nerveux*, &

dans les fibres médullaires & nerveuſes, elle occaſionne les *ſtaſes* dans leſquelles tombe la circulation des eſprits, & où elle ſe tient; ce qui fait la cauſe des *boſſes* qui reſtent à ces pauvres gens. Le remede ne pourroit être que dans la précaution, qui ſeroit d'éviter de prendre cette poſture pendant leur jeuneſſe; car lorſqu'elle eſt une fois priſe, elle ſe perpétue juſques dans leurs vieux jours, & elle les confirme dans cet état de *boſſe* & de courbure. Il ſeroit bien plus à propos que les Porte-faix traînaſſent les fardeaux dans des carioles à bras, ou dans des brouettes, pour n'être point expoſés à s'eſtropier; & l'on verroit alors parmi eux beaucoup moins de boſſus & d'aſthmatiques.

XIV. Des Porteurs de Chaiſe.

Les *Porteurs de Chaiſe* ſont un autre genre d'hommes que le poids d'une profeſſion accable. Chez eux ce ſont principalement les poumons qui ont à ſouffrir; parce que l'art de de porter plus légerement la *chaiſe*, conſiſtant à tenir, le plus qu'il eſt poſſible, le corps ou l'épine du dos dans ſa ligne naturelle de *direction*, les poumons des Porteurs de Chaiſe,

qui ont à se dilater souvent, par leur travail, ne le font qu'avec peine ; parce que ce viscere trouve d'autant moins d'espace dans la poitrine, que le corps se conserve plus droit. Les maux de poitrine, les oppressions, les maux de côté, & les crachemens de sang, qui prennent si souvent aux Porteurs de Chaise, n'ont point d'autres causes que l'embarras dans lequel tombe la circulation du sang dans les poumons de ces pauvres gens, & dans les muscles de la respiration ou de la poitrine. Que si l'on ajoute à ces inconvéniens l'habitude où sont les Porteurs de Chaise de s'enivrer de vin & d'eau-de-vie, l'on saura la raison pourquoi le sang bouffant par sa *turgescence*, ou trop raréfié, passe alors difficilement par le poumon. Le comble du mal, c'est lorsque la chaleur ou la soif extreme les oblige à boire de l'eau froide ; car le sang n'ayant jamais plus de disposition à s'épaissir par l'action du froid, que quand il est bien échauffé, faut-il s'étonner si les fluxions de poitrine, dont sont attaqués les Porteurs de Chaise, sont accompagnées de fievres si aiguës, qu'elles les met-

tent bien tôt au tombeau ? Au ſurplus ces ſortes de maladies ayant été traitées ci-deſſus, n'exigent point ici d'autre conduite, ou d'autres remedes.

XV. Des Porteurs-d'Eau.

Les *Porteurs-d'Eau* ſont des Portefaix, qui en effet ſont expoſés aux mêmes maladies que ceux-ci. Mais deux circonſtances aggravent les dangers ou les inconvéniens de cette pénible profeſſion. L'une, c'eſt qu'étant toujours dans le maniement de l'eau, & expoſés à l'aller prendre froide ou glacée à la riviere, ce ſont des occaſions qui effectuent ſouvent les menaces des maladies attachées à leur travail. L'autre circonſtance regarde les femmes qui ne craignent pas de ſe faire *Porteuſe-d'Eau.* Cependant, comme elles peuvent être encore en âge d'avoir des enfans, à combien de malheurs ne s'expoſent-elles pas en portant de l'eau, dans le tems que peut-être elles commencent d'être groſſes ! C'eſt donc s'expoſer à de fauſſes-couches, ou à des avortemens. Quoi en effet de plus capable de précipiter un accouchement, que le poids d'une charge de deux ſeaux pleins d'eau, leſquels

dirigeant la ligne du *centre de gravité* vers les parties basses, occasionnent le relâchement de ces parties, d'où s'ensuit la perte d'un enfant? Le remede à ces malheurs ne peut être que dans l'interdiction de porter de l'eau, que des femmes Chrétiennes doivent s'imposer, jusqu'à ce qu'elles soient ou dans un état de veuvage, ou dans un âge qui les mette hors de ces craintes.

XXI. Des Cabaretiers, des Brasseurs de Biere, &c.

Je reviens à l'effet des *vapeurs* malignes qui sortent des *Végétaux*; car les plantes & les arbres ont les leurs: Celles qui exhalent des *bouis* de jardin, & des feuilles des *noyers* du côté qui est à l'ombre, sont très-mal saines. L'on sait encore la pestilence, pour ainsi dire, du *safran*, qui rend formidables les lieux où on le réserve. Mais ce qui est plus intéressant pour la Medecine des Artisans, c'est que les fruits, comme les *raisins*, quand ils sont pressés pour faire le Vin, & encore l'*orge* & le *houblon*, lorsqu'ils sont préparés pour faire la Biere, se trouvent en état, par leurs vapeurs, de nuire extremement aux personnes qui entreroient imprudemment dans les *celliers* où l'on ser-

re le Vin & la Biere, ſurtout quand ces liqueurs ſont nouvelles *. Voilà les dangers auxquels ſont expoſés les *Marchands de Vin*, les *Braſſeurs*, les *Cabaretiers*, mais beaucoup plus ceux qui diſtilent les *Eaux-de-vie* : car ces ſortes d'Ouvriers reſtent dans une *ivreſſe* de pluſieurs mois, pendant leſquels on les voit comme *ſtupides*, languiſſans ou engourdis, & ſans appétit ; ce qui fait pour eux un état d'infirmité dangereuſe. C'eſt ce qui eſt prouvé par ce que l'on remarque dans les poules, les pourceaux, & ſemblables animaux domeſtiques, qu'on éleve dans les fermes ; car ils s'enivrent tous en ne mangeant que le marc des raiſins. Rien manifeſte-t'il davantage la puiſſance mal-faiſante des *eſprits vineux* ? Car ce ſont des volatils étrangers à la *craſe* du ſuc nerveux, ou contraires aux qua-

* Ces vapeurs ſont ſurtout très-nuiſibles à ceux qui n'y ſont pas accoûtumés. ZACUTUS LUSITANUS (*De Princip. Medic, Hiſt. Lib.I. Hiſt. 6.* rapporte, à ce ſujet, l'exemple d'un Seigneur, qui, étant allé à une de ſes métairies, & étant entré dans le *cellier*, fut tellement frappé de l'odeur du *vin nouveau*, qu'il tomba par terre ſans connoiſſance, & mourut quelques heures après.

lités des esprits animaux. Les nerfs donc étant remplis d'un tel *volatil*, celui-ci grossit le volume du suc nerveux, & multipliant à l'excès les esprits animaux, il porte le trouble, le dérangement & la sédition, pour ainsi dire, dans le genre nerveux. Car c'est quelque chose de semblable à ce qui arrive dans les *ruches* des Abeilles, où la division & le trouble se mettent dans la République de ces petits animaux; parce que leur multiplication fait leurs ennemis. Or la ressemblance & l'affinité entre le Vin & la biere, sont prouvées par ce qui arrive au Vin quand la vigne est en fleurs, & à la Biere dans le tems que l'orge fleurit: car alors, tant la Biere que le Vin sont susceptibles d'altération, & ils la souffrent par les exhalaisons que ces fleurs répandent en l'air. Ajoûtez que la Biere étant bue nouvelle, est aussi contraire que le Vin à l'estomac, (comme l'assûre VAN-HELMONT) & en conséquence à tout l'ordre de l'œconomie animale.

L'on demande quel remede il est à propos de faire pour préserver ou guérir ces Ouvriers? Ce qu'on peut

leur conſeiller de meilleur, c'eſt que pendant qu'ils travaillent à diſtiler les eaux-de-vie, ils ſe privent de boire du vin; que dans le tems qu'ils ont à entonner le vin, ou l'eau-de-vie, ils détournent leur viſage, & qu'ils aient ſoin de le laver de tems-en-tems avec de l'eau froide; enfin ils feront bien de ſortir de tems-en-tems des lieux où ſe paſſent leurs opérations, afin de changer l'impreſſion de ce mauvais air. Les Chymiſtes *, à leur ordinaire, devinent ici des remedes; &, parce que l'odeur des volatils urineux corrige efficacement les impreſſions que font les vapeurs de l'eau-de-vie, ils propoſent l'*eſprit de ſel ammoniac*. Au reſte, l'odeur du *caſtoréum* eſt encore ſingulierement recommandée, auſſi-bien que l'uſage du vinaigre, dont l'on ſe frotte les narines & les mains. L'ancienne Medecine recommandoit les amandes ameres, & les bouillons de choux. Un célebre Praticien * propoſe quantité de remedes fort incertains, & que le zele pour ſes compatriotes paroît lui avoir inſpi-

(*a*) Voy. ETMULLER, *De Temulentiâ.*
(*b*) PLATER.

rés : outre que les plus ſimples ſont préférables, ce même Medecin reconnoît comme le contrepoiſon de l'ivreſſe, l'uſage de l'*oxycrat* bû de tems-en-tems. Mais on a découvert depuis un *ſpécifique* plus aſſûré & plus prompt contre l'ivreſſe, c'eſt de prendre quelques taſſes de *caffé* : car il eſt étonnant de voir avec quelle facilité il diſſipe les vapeurs du vin, & rend à l'eſprit & à la raiſon ſa ſérénité.

XVII. Des Bateliers, des Pêcheurs, & des autres gens qui travaillent ſur l'Eau.

Ce ſont des lieux chauds & ſecs, des airs même brûlans & enflammés, dans leſquels nous avons vû juſqu'à préſent les Artiſans tomber malades. Ici ce feront des lieux froids & humides, & des airs morfondans, dans leſquels on va les voir prendre des maladies. Ce ſont des Ouvriers qui travaillent ſur l'eau ; ſavoir, les *Bateliers*, ceux qui conduiſent les *trains de bois*, les *Pêcheurs*, les *Jardiniers*, & encore les *Blanchiſſeuſes* ; toutes perſonnes qui ſont dans l'eau, qui la fréquentent, ou qui en ſont continuellement mouillées. On voit beaucoup d'Ouvriers qui ſont affligés de pleuréſies, d'aſthmes, de crachemens de ſang, & de maux de poitri-

ne. Ici ce ſont particulierement des *catarrhes*, des *rhûmatiſmes*, des *toux*, des *maux de côtés*, des *fluxions de poitrine*, &c. dont ſont attaqués ceux qui vivent continuellement dans des airs froids & humides, ou qui les reſpirent continuellement.

On voit évidemment ici la preuve du principe que j'ai avancé en premier lieu, dès le commencement de cet Ouvrage. C'eſt à la tranſpiration arrêtée, ſupprimée, ou en quelque façon dérangée, que j'ai attribué les cauſes des maladies des Pauvres. Or ici il eſt évident que les deux tranſpirations des corps de ces Ouvriers, l'*interieure* & l'*exterieure*, ſont toutes deux ou ſupprimées, ou dérangées dans les uns & dans les autres. De-là naiſſent les mêmes maladies, du moins celles qui ſont de même claſſe, ou qui appartiennent ſoit aux mêmes viſceres, ſoit aux mêmes régions du corps. Car ce ſont preſque toutes des *affections de poitrine* qui attaquent les Ouvriers, dont les profeſſions ſont d'habiter en des lieux chauds, ou dans des airs froids. Une telle contrariété ſe conçoit, en réfléchiſſant ſur l'abondante tranſpi-

ration qui doit ſe faire continuellement dans la poitrine ; tranſpiration ſi grande, que la Nature lui a donné un ample ſoûpirail qui eſt continuellement ouvert : c'eſt la bouche, par où s'exhale une ſi grande quantité de vapeurs, qu'elles terniſſent ou obſcurciſſent ſenſiblement les miroirs, & que ſouvent elles ſe laiſſent ſenſiblement appercevoir, en ſortant comme une fumée. C'eſt donc cette abondante quantité de vapeurs, laquelle étant ſupprimée ou concentrée dans le poumon, par le contact d'un air froid, morfondant & humide, devient la matiere des *maux de poitrine*. Si le contact d'un ſemblable air reſſerre en même-tems les pores de la peau, à quelle *pléthore* le ſang ne ſe trouve-t'il pas expoſé ! Mais ce ſont des maux *congéneres* ou de ſemblables eſpeces, qui s'engendrent en reſpirant un air chaud, ſec & brûlant ; comme il arrive aux Verriers, aux Fondeurs, & à tous les Ouvriers qui travaillent à la Forge ; & tout cela ne ſe fait qu'à raiſon de la double tranſpiration, l'intérieure & l'extérieure, *altérée* en quelque façon. En effet, ces vapeurs de feu étant con-

tinuellement inſpirées, & l'air brûlant qui environne l'habitude du corps de ces Artiſans, étant renfermé avec eux dans des lieux que des fourneaux rendent brûlans, rien eſt-il plus capable de porter dans la *double* tranſpiration des dérangemens mortels ? Car les vapeurs de feu & de ſoufre qui s'inſinuent par la reſpiration dans le ſang, ſont des agens des plus actifs, qui font gonfler ou raréfier toute la maſſe des humeurs, par où ſe font tant de *congeſtions* phlegmoneuſes ou inflammatoires. Ce même air, à la vérité, tenant comme *béantes* ou continuellement ouvertes les iſſues de la peau, ſembleroit aller au-devant du mal que l'air trop chaud reſpiré occaſionne. Mais au contraire les congeſtions phlegmoneuſes étant excitées dans les vaiſſeaux, il arrive d'une part qu'ils s'engouent, ſans pouvoir pouſſer juſqu'à la peau les ſucs tranſpirables, en même-tems que les pores de l'habitude du corps ſe trouvent bouchés. C'eſt que la tiſſure écailleuſe de la *ſurpeau*, ſe trouvant deſſéchée par le contact d'un air igné & deſſéchant, elle empêche la tranſpiration

de la matiere qui auroit dû s'échapper par tous ces petits soûpiraux. Car autant que la Nature les avoit faits pour être méables sur la peau, autant le feu des boutiques ou des fourneaux de ces Artisans les tient clos & bouchés.

D'autres sortes d'Ouvriers dont il s'agit ici, sont les *Matelots*, les *Bateliers*, les *Charretiers*, enfin tous ceux qui travaillent sur les *ports*, ou qui sont employés à conduire les *trains de bois*. Ce sont tous des gens, ou sans cesse exposés aux airs froids, ou continuellement mouillés, soit par l'eau qui dégoute du bois qu'ils portent, soit parce qu'ils se mettent les jambes dans l'eau, soit enfin parce qu'ils sont presque nus. Les *Pêcheurs* sont encore une sorte d'Ouvriers de la classe que nous traitons ici; parce que ce sont aussi des *hommes d'eau*. Cela paroît même par l'exemple des APÔTRES, lesquels étant de pauvres Pêcheurs, étoient nus quand ils virent le SAUVEUR qui leur parloit de dessus le rivage; puisqu'il est dit qu'ils se vêtirent pour aller à lui. D'ailleurs il faut observer, que les *Pêcheurs* sont sujets à veiller des nuits entieres

entieres. Nous le voyons par ce qui eſt dit des mêmes Apôtres, qui répondirent à JESUS-CHRIST, qu'ils avoient paſſé toute la nuit ſans rien prendre. Cette habitude de paſſer les nuits, eſt commune aux *Bateliers* & à bien d'autres qui travaillent ſur l'eau: c'eſt pourquoi il n'eſt pas étonnant que les Ouvriers de cette eſpece deviennent ſujets à tant de fluxions, de rhûmes, de rhûmatiſmes, &c. Au ſurplus, toutes ces maladies demandent à être traitées comme je l'ai dit ci-deſſus; parce qu'elles n'ont rien de ſingulier qui en change le caractere : ce ſeroit groſſir la Medecine des Pauvres, que de répéter inutilement ce qui a déjà été preſcrit. Ce n'eſt donc que de la Medecine de précaution dont il faut inſtruire ces Artiſans : car quoiqu'il y ait bien de l'apparence qu'ils ne feront rien de ce qu'on leur conſeillera, ce n'eſt pas cependant une raiſon de taire ce qu'il convient de leur apprendre; parce que ce ſont des Citoyens qui appartiennent à l'ordre public, & des peres de famille qui ſe doivent à la ſubſiſtance & à l'éducation de leurs enfans. Il eſt donc du devoir

de la Medecine, de leur communiquer ici tous les conſeils de ſanté par leſquels ils pourront prévenir la plûpart de leurs maux. Voici les plus eſſentiels.

Ils doivent ſe tenir ſuffiſamment vétus, & ſe pourvoir de *bottes* ou *bottines* pour marcher dans l'eau, dans le cas de néceſſité. Les dangers prochains où ils ſont de s'enrhûmer, ou de prendre des rhûmatiſmes, doivent d'ailleurs les engager à trois choſes : 1°. A avoir pour boiſſon un mélange d'un peu d'*eau-de-vie* dans beaucoup d'au ; préſervatif que PORTIUS conſeilloit aux Soldats des Armées de l'Empereur, dont il étoit Medecin. C'eſt que l'eau-de-vie n'a point l'*acide* du vin, dont la boiſſon contribueroit à aigrir le ſang & la lymphe ; au lieu que l'eau-de-vie mêlée dans beaucoup d'eau, eſt un délayant innocent qui entretient leur ſang dans une loüable fluidité. 2°. A ſe ſervir de *tabac*, ſurtout en fumée, en qualité de préſervatif ; ſoit pour changer l'atmoſphere humide & froid qui environne les corps de ces Ouvriers ; ſoit pour remplir leur poumon d'une vapeur chaude & calmante, qui les

préſerve de l'irritation qui les menace, & le ſang du ralentiſſement où il peut tomber par l'inſpiration d'un air aqueux, froid & humide. Que ſi la néceſſité de la manœuvre dans leurs batteaux, ou ſur les trains de bois, leur ôte la facilité de fumer du tabac, ils peuvent y ſuppléer en quelque maniere par le tabac pris par le nez, ou bien mâché, pour imprégner la ſalive d'une ſaveur capable de la préſerver d'aigreur & d'épaiſſiſſement. On connoît cependant les dangers du *tabac* : mais ce n'eſt pas ici le lieu d'en parler. Il faut diſtinguer le genre de vie ou les conditions : car la différence étant toute entiere entre les nourritures & les occupations des gens oiſifs & bien nourris, dans des lieux clos & bien échauffés, & les alimens que prennent des pauvres Pêcheurs, par exemple ; de même autant que le *tabac* peut être nuiſible à ces perſonnes opulentes, autant devient-il ſupportable pour l'uſage des Ouvriers dont il eſt ici queſtion. 3°. Ce qu'il faut encore qu'ils obſervent, c'eſt qu'ils ne doivent jamais boire froid, ſoit en travaillant, ſoit en finiſſant

leurs travaux ; de ſorte qu'il eſt plus ſûr en pareil cas de boire un verre de bon vin pur, pour ſe préſerver de pleuréſie.

Mais la précaution capitale que devroient prendre ceux de ces Ouvriers qui ont à porter ſur leur dos des charges mouillées, telles que ſont celles du bois, quand ils déchargent les trains qui l'apportent par eau, ce ſeroit de porter une ſorte de *ſurtout* ou de *capote*, faite de peaux paſſées en huile, qui, faiſant le capuchon, leur couvriroit la nuque du cou, les épaules, & tout le long de l'épine du dos, afin que ces pauvres gens n'euſſent pas à être mouillés depuis le matin juſqu'au ſoir : on leur recommanderoit de quitter cet habillement au ſortir de leurs travaux, & de changer de linge en ſe reſſuyant auprès du feu. Par-là certainement on leur épargneroit une infinité de rhûmatiſmes, de fluxions, & de ſemblables infirmités. Mais, dira-t'on, ce ſont des frais ou des dépenſes auxquelles on aſſujettit de pauvres Ouvriers ; où prendre un fond qui y ſatisfaſſe ? Ce fut la queſtion qu'ISAAC fit à ABRAHAM ſon

pere : *Où eſt*, lui demanda-t'il, *ce qui doit ſervir à l'holocauſte que vous allez faire ?* Abraham lui répondit : *Dieu y pourvoira.* La Medecine a la même réponſe à faire ; & cette reſſource eſt fondée ſur le fond des charités que reçoivent ceux qui veillent aux beſoins des Pauvres dans les Paroiſſes.

XVIII. Des Braſſeurs, des Teinturiers, des Jardiniers, &c.

Il eſt encore d'autres Ouvriers qui ſe trouvent expoſés aux inconvéniens de manier l'eau continuellement ; parce que ſans ceſſe ils l'emploient dans les ouvrages de leurs profeſſions : tels ſont les *Braſſeurs* & les *Teinturiers*, à qui le fréquent uſage de l'eau eſt indiſpenſable, ſoit pour faire leur beſogne, ſoit pour la laver. Mais les maladies qui leur viennent par cette fatigue, qui les mouille ſi ſouvent, ne ſont guere que des maux ordinaires, & dont la cure rentre dans les vûes que l'on a données ci-deſſus à ce ſujet. Les *Jardiniers*, qui ont à être dans leurs jardins ſoir & matin, par les brouillards, les humidités & la pluie, occupés d'ailleurs à des arroſemens continuels, qui les obligent ordinairement à ſe mettre en chemiſe, ſont

encore des Ouvriers expoſés aux dangers du maniement de l'eau. On y doit joindre les *Fonténiers*, qui ſont perpétuellement occupés à reſpirer l'eau, parce qu'ils ont toûjours les yeux & le nez deſſus, mais leurs maladies étant encore toutes du même genre qui vient d'être dit, elles ne demandent pas des remedes particuliers.

XIX. Des Lavandieres, des Leſſiveuſes, & des Blanchiſſeuſes, &c.

Il n'en eſt pas de même des maladies qui attaquent les *Lavandieres*, les *Leſſiveuſes* & les *Blanchiſſeuſes*; trois profeſſions réduites à une, qui a des inconvéniens particuliers à chacune des trois, ou des maladies qui lui ſont comme en propre. Les *Lavandieres* ou *Blanchiſſeuſes de gros linge*, ont toûjours les piés, les jambes & les mains dans l'eau froide, dans des rivieres ſouvent entretenues ou groſſies par des ſources ou fontaines qui ſont dans le voiſinage. L'on comprend d'abord à quels maux ces perſonnes deviennent ſujettes : ce ſont les *ſuppreſſions*, qui déſolent leur ſexe. Ces *ſuppreſſions* ont, dans ces Blanchiſſeuſes, une cauſe habituelle & permanente. Ce ſont donc toutes eſpeces de *pâles-*

ouleurs, ou de *cachexies* de ce genre, que non seulement ces personnes sont sujettes à contracter, mais encore, qui, par la condition attachée à cette profession, acquierent une raison d'incurabilité; & la voici. Le sejour qu'elles font continuellement tout le long du jour, à commencer de grand matin, & à continuer jusqu'au soir, dans l'eau froide, fait une impression, qui resserrant les fibres de la peau & des vaisseaux, forme comme une digue au retour du sang des parties basses vers les supérieures. Voilà la cause de la diminution de la *pléthore* qui doit s'amasser tous les mois dans les personnes du sexe. Il ne peut donc guere rien arriver de plus capable d'occasionner des *suppressions*, ou des retenues de la portion de sang dont la Nature devoit se décharger tous les mois dans ces personnes. Au surplus, le resserrement ou la constriction *tonique* des fibres musculeuses, qui doit faire remonter le sang des piés à la tête, causant un état d'*inertie*, de paresse ou de ralentissement dans les vaisseaux, il n'est rien de plus propre à entretenir dans les personnes du

ſexe la privation qui les expoſe à des infirmités pour toute leur vie.

Des perſonnes que leurs occupations retiennent continuellement dans l'eau, ou dans les vapeurs humides, ne ſauroient manquer d'être ſujettes aux *œdemes* & à la *leucophlegmatie*. On appelle *œdeme*, l'épanchement de ſéroſités qui ſe fait dans le tiſſu cellulaire, & dans le corps graiſſeux des tégumens des extrémités inférieures & ſupérieures, & leucophlegmatie lorſque cet épanchement eſt univerſel.

Cette maladie eſt une véritable eſpece d'hydropiſie, & exige des remedes à peu près ſemblables que l'hydropiſie qui dépend du relâchement des fibres : car au lieu que les épanchemens faits dans la cavité de la poitrine ou du bas-ventre, ſont ordinairement par des obſtructions formées dans des glandes depuis long-tems, & qu'à cauſe de ces obſtructions la lymphe qui ne peut plus paſſer par ſes canaux ordinaires, les force & les creve, & s'épanche.

L'épanchement de la ſéroſité qui ne ſe fait que dans le tiſſu cellulaire des membranes, ou dans les cellu-

les graiſſeuſes, ne vient le plus ſouvent que par le défaut de reſſort des parties ſolides, d'où s'enſuit une plénitude de toutes les humeurs en général, qui forçant enfin les vaiſſeaux, s'épanche dans le tiſſu cellulaire, où il y a moins de réſiſtance que par tout ailleurs.

Comme un épanchement de lymphe cauſé par le relâchement des vaiſſeaux, eſt auſſi la ſuite néceſſaire d'une plénitude, & qu'il n'eſt guere poſſible de rétablir le reſſort des parties relâchées, que la quantité de lymphe fort abondante ne ſoit évacuée; on voit évidemment la néceſſité d'employer les purgatifs dans le cas dont il s'agit.

Entre les purgatifs, il y en a qui ont la propriété ſpécifique d'évacuer plus abondamment les ſéroſités épanchées; ainſi on doit les préférer. Mais ces purgatifs n'auroient pas le ſuccès qu'on en doit attendre, ſi elles n'étoient données avec méthode.

Lors donc qu'en appuyant les doigts ſur quelque partie gonflée ſans être rouge, il s'y forme un creux qui ſe releve enſuite inſenſi-

blement, il eſt certain qu'il y a de la ſéroſité dans les cellules graiſſeuſes de cette partie : pour lors on commencera à faire obſerver à la malade le régime ſuivant : on lui donnera le matin à jeun deux grands gobelets d'une tiſane apéritive faite avec deux gros de racines de grande *chelidoine*, de *chardon Rolland*, de *perſil*, d'*iris* ou *flambe de marais*, bouillis dans trois demi-ſeptiers d'eau, & en ajoûtant ſur la fin un verre de vin blanc, & deux ou trois gros de ſel de Glauber, ou de ſel de Seignette La malade les boira à une demi-heure de diſtance l'un de l'autre, ayant ſoin de faire tiédir chaque gobelet à la chaleur du bain-marie. Une heure après le ſecond verre, on lui donnera un potage bien mitonné, dans lequel on mêlera un demi-gros de *nitre fixé par les charbons*, ou autant de *ſel de Henen*, de *ſel d'abſinthe*, ou un gros de *ſel de Glauber*; cependant le ſel de Henen eſt préférable aux autres. Quatre heures après, elle prendra un troiſieme verre de tiſane; & une heure & demie après, elle prendra un potage dans lequel on mêlera une pareille priſe des ſels

ci-dessus, & elle pourra manger de plus un œuf frais avec deux mouillettes de pain.

Quatre heures après, elle prendra un quatrieme verre de la tisane apéritive, & elle soupera avec un potage, dans lequel on mêlera encore une prise d'un des sels marqués ; on la laissera tranquile pendant deux ou trois jours ; on lui donnera seulement de la tisane ordinaire, mais peu, & le moins qu'elle pourra ; il seroit bon même qu'elle ne fît que s'en rincer la bouche pour se rafraîchir.

Le quatrieme jour, on purgera la malade avec des pilules hydragogues, dont la dose sera proportionnée à son âge & à ses forces : on lui fera prendre un bouillon, deux heures après avoir avallé la prise de pilules hydragogues ; & deux autres heures après, elle mangera son potage ordinaire. Si le purgatif n'a pas trop affoibli la malade, & si son enflure n'est pas diminuée, ou fort amollie, on la purgera le lendemain de la même maniere : si au contraire l'évacuation a été considérable, on recommencera le jour suivant

l'uſage de la tiſane apéritive, & tout le régime preſcrit ci-deſſus. On continuera cette méthode juſqu'à ce que l'enflure ſoit tout-à-fait diminuée : alors on pourra lui donner à ſon dîner une aîle de poulet, ou deux côtelettes de mouton rôties, & on prendra garde ſi la digeſtion ſe fait bien, & ſi la malade n'a pas le dévoiement. Si ces deux choſes ſont comme elles doivent être, alors en laiſſant les choſes aux ſoins de la Nature, la malade ſera bien-tôt rétablie par l'uſage ſeul d'une diete bien ménagée : mais ſi avec une mauvaiſe digeſtion il ſurvient encore le dévoiement, il faudra faire prendre à la malade pendant trois jours alternatifs, un bol fait avec vingt grains de rhubarbe en poudre, dix grains de jalap & dix grains de nitre purifié, le tout incorporé avec une ſuffiſante quantité de ſirop d'abſinthe.

Après l'uſage de ce ſel purgatif, on ne manquera pas de faire prendre tous les matins quatre onces d'un vin aromatique & tonique, préparé avec une demi-once de quinquina concaſſé, un gros de canelle, un gros de racines de galanga, un

gros de roſes rouges ; le tout infuſé dans une bouteille de bon vin rouge, avec deux onces de ſucre : il ſera bon que la malade en prenne deux ou trois cuillerées après ſon repas ; outre que ce remede ſoutiendra la digeſtion, il rétablira auſſi le reſſort des fibres relâchées par le ſéjour de la lymphe. La doſe du vin aromatique & le tems de ſon uſage, ſeront réglés ſur l'âge, les forces & le tempérament des perſonnes malades ; & on ne le ceſſera qu'après l'entier rétabliſſement de ſes forces.

Pour celles qui auroient de la répugnance à avaller du vin aromatique, on pourra compoſer un opiat avec deux onces de conſerve d'*enula campana*, deux gros de *quinquina* en poudre, un demi-gros de canelle, & autant de macis auſſi en poudre, vingt grains de limaille de fer, le tout incorporé avec une ſuffiſante quantité de ſirop d'abſinthe.

Mais après l'uſage de ce remede, il faudra bien prendre garde de purger trop-tôt la malade ; car la purgation, ſi douce qu'elle puiſſe être, ne manqueroit pas de détruire en un jour tous les bons effets de ces re-

medes toniques. Ainsi il ne faudra pas commencer à les mettre en usage, que la malade n'ait été bien purgée.

Les femmes qui font la *lessive* ne sont point exemtes des maux que contractent les Blanchisseuses qui lavent le gros linge à la riviere : elles sont encore sujettes à d'autres incommodités. La plûpart ont des vapeurs continuelles, causées par la *lessive* bouillante, dans laquelle elles ont continuellement les mains, & qu'elles ont toûjours sous les yeux & sous le nez ; vapeurs qui deviennent très-dangereuses lorsque (comme il arrive à quelques-unes) elles mêlent ou substituent la *chaux* à la *cendre*. L'on trouve dans un célebre Auteur * une histoire bien remarquable à ce sujet ; c'est celle d'une servante qui mourut étouffée, après de longues infirmités, pour avoir blanchi des linges dans une chaudronnée de *lessive*, qui lui porta au cerveau & à la poitrine. En effet, on a toûjours observé que les *Lessiveuses* deviennent sujettes aux oppressions asthmatiques.

* GREG. HORSTIUS.

Les *Blanchiſſeuſes de menu linge* ont, pour leur part, à eſſuyer de dangereuſes *gerſures* ſur leurs mains, leurs poignets, ou leurs bras, leſquelles ſont plus ou moins dartreuſes, éréſipélateuſes, ou inflammatoires. De-là naiſſent de fâcheuſes fievres, ou du moins de ſi étranges douleurs dans les parties malades, que ſouvent ces perſonnes deviennent hors d'état de continuer le blanchiſſage.

Les remedes pour les *Lavandieres*, ſont de l'ordre de ceux qu'on a indiqués dans les endroits où l'on a parlé de ces maux : on les retrouvera encore lorſque je parlerai des maladies des femmes. Les *Leſſiveuſes* s'épargneront les plus grands dangers des vapeurs lexivielles, en s'abſtenant de mêler de la chaux dans leurs leſſives. Au ſurplus, c'eſt à leur prévoyance à éviter d'avoir trop long-tems le viſage ſur les chaudronnées de leſſive, &, outre cela, d'en détourner le nez & la bouche. A ces précautions elles apporteront celles de ſe mettre de l'huile d'amandes douces dans les narines, & de ſe laver ſouvent la face & les yeux avec de l'eau. Ce

qu'il faut obſerver ſurtout dans le traitement des *gerſures*, c'eſt de n'y appliquer jamais rien de *gras*, comme pommade, huile d'amandes douces, ou autres choſes ſemblables. L'eau d'orge mondé ſuffit toute ſeule pour laver les *gerſures*, ou les *boutons enflammés*. Quelquefois, en cas de grandes douleurs, on peut les étuver avec le lait chaud, laiſſant par-deſſus un linge mouillé de lait & d'eau d'orge, ou enduit de crême bien récente. Il faut avoir ſoin de faire ſaigner ces malades pluſieurs fois du bras, & leur faire boire du petit-lait. Mais il leur faut bien recommander principalement l'abſtinence du vin, & des choſes épicées ou ſalées, & même leur défendre alors l'uſage de la viande à ſouper. Pour ſe préſerver de ces *gerſures*, lorſque ces perſonnes ſeront bien guéries, elles ne reprendront le blanchiſſage, qu'en ayant ſoin de ſe laver ſouvent les mains avec de l'huile d'amandes douces, (ou, à ſa place, avec de la bonne huile d'olives), & quelquefois de ſe frotter les mains avec du beure bien frais avant que de recommencer à les mettre

dans l'eau. Une derniere façon que les Blanchiſſeuſes donnent au linge, c'eſt de le repaſſer : cela ſe fait ou ſur la platine, ou avec des fers : mais de quelque maniere qu'elles le faſſent, c'eſt toûjours une vapeur qui s'éleve du linge qu'elles repaſſent, laquelle participant du *cuivre* ou de l'*airain*, dont eſt faite la *platine*, ou bien du fer, dont ſont compoſés les *fers à repaſſer*, eſt un volatil igné & étranger, qui ſe mêlant avec les *eſprits*, bleſſe le genre nerveux, déja délicat, & ſi aiſé à ébranler dans les perſonnes du ſexe. Ce danger augmentera, ſi elles n'ont pas la précaution d'employer de la braiſe au lieu de charbon, & de ne jamais *repaſſer* dans des lieux étroits, ou trop enfermés. Mais le malheur devient bien plus grand, lorſqu'elles auront à *repaſſer* pendant trop de tems; parce que le mouvement & l'action de leurs bras fatiguant encore leur poitrine, à meſure qu'une vapeur malfaiſante la pénetre, cela occaſionne les maux & les épuiſemens de poitrine, où tombent celles que l'état ou la condition aſſujettit à de trop amples & trop longs *repaſſages*. Ainſi

le ménagement doit faire le remede à leurs maux, quand la néceſſité les aſſervit moins à cette profeſſion.

XX. Des Baigneurs, & Etuviſtes.

Les *Baigneurs* & *Etuviſtes*, étant aſſujettis continuellement à tenir ceux qui ſe baignent dans l'eau chaude, ſouvent dans des lieux renfermés, lorſque les perſonnes ſe font adminiſtrer les étuves humides, ſe trouvent dans des airs étouffés, dont l'*élaſticité* eſt perdue ou pervertie par les vapeurs de l'eau, & par les haleines des uns & des autres. Or ces circonſtances expoſent les *Baigneurs* à des étouffemens, qui iroient à altérer la poitrine, s'ils n'avoient ſoin de prendre l'air de tems en tems en paſſant dans des chambres voiſines. Ce ſont d'autres dangers, ſi les bains ſe prennent pour des maux qui ſe gagnent. Ainſi ce feront des précautions à employer par les Baigneurs, pour ne pas trop ſe prêter ni aux vapeurs des eaux où ſont plongés les malades, ni aux exhalaiſons qui tranſpirent de leurs corps. C'eſt pourquoi les Baigneurs auront ſoin de ſe laver les mains avec du *vinaigre*, & le viſage avec quelque *vin aromatique*, en même-tems qu'ils ſe tiendront de

'*essence de jasmin* dans les narines. Il y aura de nouveaux dangers à essuyer, si c'est de l'eau froide, glacée même, dans laquelle il faille plonger les malades. Car les *bains froids*, dont l'usage se renouvelle de nos jours en Angleterre, furent autrefois communs en Medecine, lorsque, comme dit PLINE *, l'on voyoit les Vieillards Consulaires sortir du bain roides de froid. Le danger pour les Baigneurs en ce genre de bains, vient encore de la nature des lieux où sont quelquefois situés les bains froids : Ce sont des caves où sont réservées des eaux souvent glacées, pour y plonger les malades. Or les malheurs subits qui arrivent à ces malades, si l'on n'y a bien de l'attention, doivent engager ces Baigneurs à se tenir sur leurs gardes ; car dans ces circonstances ils ont a essuyer des fraîcheurs glaciales, capables de les rendre eux-mêmes malades. Ainsi comme les *Etuvistes* sont obligés de sortir des lieux de leurs étuves, pour respirer un air plus frais, par une raison contraire, les

* *Histor. Natur.* L. XXIX. C. I.

Baigneurs en eau froide doivent sor-
tir prudemment des caves ou des soû-
terrains où sont les bains froids, pou
se procurer un air plus tempéré; san
oublier de se frotter les mains avec
de l'huile d'amandes douces, & le
visage avec quelque esprit de vin
aromatique.

XXI. Des Foulons.

Ce n'est pas dans l'eau que les *Foulons* se mettent pour fouler les laines & les draps: mais c'est dans de l'*urine*, souvent croupie, & puante de pourriture, dans laquelle ils se mettent les piés & les mains, & cela dans des endroits clos & fermés, où ils se tiennent à demi-nuds. Un tel bain pour les piés & les mains, des exhalaisons aussi infectes que celles qui s'élevent d'une telle urine & des crasses huileuses des draps & des laines, qui vont frapper les narines, qui se respirent par la bouche, & se répandent sur l'habitude du corps de ces Ouvriers presque nus, ce sont toutes matieres à d'étranges infirmités pour eux. Le danger qu'ils courent alors est d'autant mieux fondé, que l'*insensible transpiration* se trouvant étrangement contrariée dans les situations & circonstances où ils

e rencontrent, ils ſe voient prochainement expoſés à toutes les maladies qui attaquent les Artiſans. A tous ces dangers l'on n'a à oppoſer que les précautions marquées en pluſieurs endroits, où l'on a traité des effets qui ſont à craindre des mauvaiſes odeurs & des exhalaiſons malfaiſantes. Au ſurplus, les maladies qui ſuivent l'exercice de ces miſérables profeſſions étant les mêmes que celles dont il a été tant parlé, ce ſeroit une répétition inutile, que de retracer ici la même conduite, ſoit dans les remedes, ſoit dans la méthode de s'en guérir, ou de s'en précautionner.

XXII. Des Corroyeurs.

Cette ſale & puante profeſſion a bien plus d'une compagne parmi celles des Artiſans. Car de ce genre ſont les métiers des *Corroyeurs*, des *Tanneurs*, des *Poiſſonniers*, des *Bouchers*, & des *Chandeliers*. Tous ces métiers ont leur mérite, d'autant plus qu'ils ſont indiſpenſables pour la vie, quoique d'ailleurs ils ſoient ſujets à bien des inconvéniens, eu égard à la puanteur dont ils infectent les quartiers des villes où on les exerce. Les Anciens avoient ordonné que toutes

ces ſortes d'Artiſans feroient obligés à habiter & peupler les fauxbourgs, ou les endroits des villes qui étoient proches des rivieres, pour laver les immondices qui accompagnent leurs métiers. En effet, c'eſt ainſi que l'on voit demeurer vers la mer SIMON *le Corroyeur*, chez qui logeoit Saint PIERRE. C'eſt que ces cantons n'étoient guere que pour le menu peuple. Auſſi, outre qu'ils étoient mépriſés parmi les Romains, l'air que l'on y reſpiroit, à cauſe du ſéjour qu'y faiſoient ces ſortes d'Artiſans, paſſoit pour être très-mauvais, & même contagieux. Il y a eu des perſonnes qui ont cru que les Juifs ne ſont devenus puants, que parce qu'ils ont contracté cette puanteur dans les endroits des villes les plus négligés, dans leſquels ſeuls ils ont trouvé quelque aſyle, & que cette puanteur, qu'ils ont priſe dans ces endroits, eſt paſſée des peres aux enfans, & par ceux-ci à toute cette Nation.

XXIII. Des Tanneurs. Les *Tanneurs* ſont toujours ſur les peaux de bêtes mortes, ſur la *chaux*, & ſemblables ingrédiens, qu'ils emploient pour *habiller* les cuirs. De plus leur manoeuvre eſt la même que

celle des Corroyeurs ; ils foulent aux piés ces cuirs, qu'ils ont macérés dans de l'eau remplie de *chaux* & de *galles*, & enfin ils les frottent & imbibent de suif. Il n'est pas étonnant après cela, qu'ils soient sujets à avoir un visage bouffi, & cachectique, & qu'ils se trouvent exposés à des affections *poussives* & *rateleuses* *; parce que les odeurs qui sortent de ces travaux, sont telles, que l'on a remarqué qu'il est impossible de faire passer un cheval devant les boutiques des Corroyeurs, de quelques coups d'éperon qu'on le pique ; ou que si l'on parvient à le faire avancer jusques-là, il tourne bride avec une telle fureur, que le plus fort bras ne pouvant l'arrêter, il retourne tout courant au lieu d'où il est parti.

Erasme donne à agiter, dans un de ses *Colloques* (intitulé Ἰχθυοφαγία), laquelle des deux professions, de la *Poissonnerie*, ou de la *Boucherie*, est la plus maussade & la plus puante ? Il met dans la bouche d'un *Poissonnier*, & dans celle d'un *Boucher*, les réflexions les plus plaisantes & les plus

XXIV. Des Poissonniers & des Bouchers.

* Voyez Ramazzini, pag. 530.

ſavantes : mais il paroît réſulter des diſcours de ces deux Apologiſtes, qu'aucune autre profeſſion ne bleſſe autant les yeux, & ne choque autant les narines, que toutes les deux également, tant celle de *Poiſſonnier*, que celle de *Boucher*. Mais ce qui intéreſſe particulierement la Medecine, c'eſt de ſavoir en quoi ces deux profeſſions peuvent nuire à la ſanté; & là-deſſus l'on demande, ſi c'eſt la ſanté des Pauvres qui en ſouffre, & en quoi elle peut en ſouffrir, puiſqu'il eſt rare que les marchands de Poiſſons, ou les Bouchers ſoient pauvres? Je répons d'abord qu'il y a dans les villes des cantons entiers que ces profeſſions empeſtent par leurs odeurs puantes & mal-ſaines. D'ailleurs ces profeſſions, comme les autres, ont des familles ruinées, pauvres par conſéquent. De plus, ceux & celles qui ſont attachés par leur ſervice à des maîtres ou des maîtreſſes bouchers, ou poiſſonniers, peuvent être réputés au nombre des Pauvres, & par-là leurs maladies ſont l'objet de cet Ouvrage. Les puanteurs ou autres ordures des Boucheries, ou des Poiſſonneries, occaſionnent

nent bien des maladies. Cependant ſans vouloir trop excuſer les maux qui naiſſent par les Poiſſonneries, il faut avouer qu'ils ſont moins à craindre pour la ſanté, que ceux qui viennent par les Boucheries. Cela eſt fondé ſur des raiſons très-ſenſibles; car quelque mal-faiſantes & déplaiſantes que ſoient les exhalaiſons qui viennent des poiſſons, les puanteurs qui ſortent du ſang des animaux que l'on égorge dans les boucheries, portent avec elles des caracteres de pourriture ou de corruption, que n'ont pas certainement les chairs des poiſſons. C'eſt que le ſel dont on aſſaiſonne les poiſſons que l'on met en réſerve daus les magaſins des Poiſſonniers, devient un contre-poiſon pour les odeurs qui en exhalent; & quand les poiſſons ſont frais, les odeurs qui en ſortent ſont plus dégoûtantes que dangereuſes. Il n'en eſt pas de même du ſang des animaux que l'on égorge; il ſe pourrit en très-peu de tems, & répandant dans l'air des vapeurs cadavéreuſes, l'on comprend de-là que la raiſon qui fait les gangrenes, eſt la même qui fait que des vapeurs auſſi mali-

gnes sont ruineuses pour la santé. Il faut observer de plus, qu'autant qu'il y a de différence entre la partie rouge, & la partie blanche du sang, autant il s'en trouve entre la chair des poissons, & celle des animaux à quatre piés. Ceux-là n'ont presque que du sang blanc ; & c'est le moins corruptible : mais ceux-ci répandent abondamment le sang rouge ; & c'est celui qui fait la pourriture dans le corps humain, & qui y cause les gangrenes. Ce sont ces dispositions cadavéreuses qui donnent tant à craindre quand elles se rencontrent dans les maladies. Ainsi dans les poissons, ce sont des sucs lymphatiques & gluans qui contractent de l'*acreté* : mais dont il exhale peu de vapeurs, en comparaison de ce que répandent les sucs sanguins qui sortent des chairs des animaux à quatre piés. Au surplus, ce sont des soufres puants que ces vapeurs, & imprégnés d'un *alcali* le plus mal-faisant. Et voilà ce que tout un voisinage a à essuyer de la part des Boucheries.

XXV. Des Chandeliers.

Il est encore un inconvénient des plus pernicieux, & qui est propre aux Boucheries, sans que les Poissonne-

ries donnent lieu de craindre rien de ſemblable: C'eſt la fonte des *graiſſes*, ou la préparation des *ſuifs* qui ſe travaillent dans les Boucheries, & qui empoiſonnent par leur puanteur tous les voiſins. L'on ſait à quels dangers expoſent les vapeurs du *ſuif*, parce que l'on connoît les dangers que les *Chandeliers* occaſionnent, tant pour eux, que pour leur voiſinage; de ſorte qu'il y a des villes où l'on ne ſouffre les Chandeliers que dans les fauxbourgs *.

Les Ouvriers qui travaillent manuellement la *chandelle*, ſont les premiers à en ſouffrir; parce qu'ils ont à reſpirer & à avaler ces vapeurs graſſes & minérales, qui s'élevent des *ſuifs* qui bouillent dans des vaiſſeaux de cuivre: C'eſt pourquoi ces Ouvriers ſont ſujets à des maux de cœur, à des vomiſſemens, à des pertes d'appétit, à des maux de tête, & à des oppreſſions.

Mais leurs voiſins ne ſont pas exempts de ces maux; & les femmes en particulier qui ſont dans le voiſinage des endroits où l'on travaille à

* Voyez PAUL ZACHIAS, *Quæſt. Medico-legal.* Lib. V.

la composition de la *chandelle*, deviennent sujettes à de cruelles vapeurs. Car, comme toutes les bonnes odeurs n'excitent point les vapeurs hystériques, & qu'au contraire quelques-unes les appaisent, tout de même les mauvaises odeurs ne les guérissent pas toutes; car celles du *suif*, par exemple, en donnent, & cela par la même raison que l'odeur d'une chandelle mal éteinte peut causer l'avortement. Un grand Medecin * rapporte que son frere s'étoit attiré des infirmités très-graves, qui affecterent son cerveau & sa poitrine, pour avoir passé habituellement des nuits à étudier à la chandelle. C'est pour cela que M. RAMAZZINI avertit les Gens de Lettres de se souvenir que les anciens Savans brûloient de l'huile d'olives, au lieu de chandelle; ce qui étoit cause que l'on disoit, en parlant des savans Ouvrages de ces grands hommes, qu'ils sentoient l'huile de la lampe (*lucernam olent.*)

Les remedes que l'on a trouvés contre les impressions du *suif*, sont

* SOLENANDER.

les vomitifs, préparés ſurtout avec l'*oxymel ſcillitique*, (ſans pourtant donner l'excluſion aux *antimoniaux* tempérés ;) parce que les infirmités des Chandeliers ſont toûjours précédées ou accompagnées de *nauſées* & de *dégoûts*, marques de l'état de ſouffrance où ſe trouve l'eſtomac. Il faut y ajoûter les ſucs d'herbes *ameres* & *aromatiques*, comme de *chicorée ſauvage*, de *méliſſe*, de *cerfeuil*, &c. pilées avec l'eau d'*oxytriphyllum* : on peut encore employer intérieurement la *thériaque*, arroſée de ſuc de citron ; & ſe ſervir d'un *vinaigre aromatique*, fait avec les écorces de citron, la méliſſe, les clous de gérofle, pour s'en frotter le nez & les tempes. Tout cela, mis à ſa place, ſoulagera beaucoup ces Ouvriers en *ſuif* dans leurs maladies. Le Docteur RAMAZZINI va juſqu'à prétendre que l'infection du *ſuif* ruine ſi eſſentiellement la *craſe* du ſuc nerveux, que la ſaignée eſt pernicieuſe aux Chandeliers malades ; parce que leurs eſprits animaux ſont abſolument gâtés & ſans force. Quoi qu'il en ſoit, les meilleurs remedes qui furent employés, au rapport d'un célebre Obſerva-

teur *, pour la guérison d'une *Chandeliere*, ayant été inutiles, elle mourut en détestant le métier de faire la chandelle, & en avertissant quiconque s'y emploieroient, de ne jamais travailler le *suif* qu'en plein air, ou en plein vent

XXVI. Les exhalaisons des chandelles sont très-dangereuses pour les Gens de Lettres.

Telle est en effet la détestable impression du *suif de chandelle*, qu'elle est la source de la plupart des infirmités, surtout des affections de poitrine, qui font périr tant de Gens de Lettres : & la raison en est manifeste. C'est au milieu de plusieurs chandelles allumées qu'on fait travailler les jeunes Ecoliers dans les pensions : Ils sont renfermés dans d'étroites chambres, & en grand nombre ; surtout dans les pensions où l'on retire de pauvres Ecoliers. C'est donc un air renfermé qui a passé par les poumons de tous ces différens tempéramens, & par conséquent un air qui a perdu de son ressort, en même-tems qu'il s'est imprégné des fumées de toutes ces chandelles : y a-t-il quelque chose de plus pernicieux ? Car de même qu'un enfant devient infirme toute sa vie, pour

* OLAUS BORRICHIUS.

avoir tiré un mauvais lait de ſa nourrice, de même auſſi ces jeunes garçons étant élevés au milieu d'un air empeſté, deviennent ſujets à tous les maux qui les affligent le reſte de leurs jours. En effet, la vie dépendant principalement de l'air intérieur, qui peut-être fait la meilleure partie des eſprits, c'eſt empoiſonner les principes de la vie, que de ſouiller la pureté de cet air par des vapeurs auſſi noires que celles des chandelles allumées. Ce ſeroit ici l'endroit de continuer les maladies des Gens de Lettres, puiſque l'occaſion s'en préſente ſi naturellement : mais, ſans les perdre de vûe, il convient ici de faire obſerver les moyens d'aller au-devant des maux dont l'on vient de marquer l'origine. Les moyens les plus efficaces ſont de faire brûler de l'huile dans les chambres d'étude, d'avoir ſoin de ne point aſſembler trop d'Ecoliers dans chacune de ces chambres, enfin d'obſerver que ces Ecoliers ne ſoient pas arrangés des deux côtés des tables, afin que leurs haleines n'étant pas vis à vis les unes des autres, ne s'entre communiquent point. Ces pré-

cautions engageront sans doute à une dépense plus considérable. Cela est vrai : mais la vie des jeunes enfans est au-dessus de l'argent ; aussi dût-on en recevoir moins dans ces lieux de charité, ce seroit épargner la vie des hommes.

XXVII. Maladies des Gens de Lettres.

Cette réflexion est d'autant plus intéressante pour la Medecine des Pauvres, que ces pensions ou écoles étant les séminaires & les pépinieres de la plûpart des grands hommes qui illustrent les différens Ordres ou Compagnies d'un Etat, il devient manifeste que les maladies de ces Savans ont comme germé avec l'âge dans les pauvres étudians. De plus l'occupation des âges suivans apauvrissant essentiellement la santé de ces jeunes gens d'étude, il n'est guere de maladies qui soient plus de la compétence ou dépendance de cette Medecine, que celles des *Gens de Lettres*. C'étoit une question qu'un ancien Philosophe, au rapport de PLUTARQUE *, donnoit à décider ; savoir, à qui il faudroit donner gain de cause, au corps, ou à l'ame, s'ils pre-

* *De Præceptis salubribus.*

noient querelle là-dessus, pour juger si l'ame faisoit plus de mal à la santé, ou bien si le corps en faisoit plus à l'esprit? *Si corpus & anima disceptarent ad invicem de damno dato, dubium fore, quis sit damnosior, hospes, an hospitator?* C'est pourquoi la maxime de PLATON, par rapport à la santé, c'étoit qu'il falloit bien se garder, ou d'exercer l'esprit sans le corps ou d'exercer le corps sans l'esprit: *Ne corpus absque animo, & animum absque corpore exerceamus.* Or parmi les gens d'étude, c'est toûjours l'esprit qui travaille beaucoup plus que le corps. Car la méditation ou la recherche de la vérité faisant l'objet des Savans en chaque science, tout l'ouvrage se trouve toûjours du côté de l'esprit. C'est donc le genre nerveux ou les esprits qui fournissent principalement aux frais de ce travail, qui est d'autant plus insidieux, qu'il flate par le plaisir qu'il procure de découvrir la vérité. Cependant les nerfs portés au-delà de leur *ton* naturel, parce que les esprits s'en dérobent, s'y dérangent, ou s'y gâtent, il n'est guere de source de maladies plus dangereuses, & cependant moins

susceptibles d'une parfaite guérison ; aussi sont-ce des affections *mélancoliques*, des *néphrétiques*, des *goutes*, des *coliques*, des *insomnies*, qui traversent la santé des Gens de Lettres.

Ces *insomnies* ne sont autre chose que les veilles habituelles passées en nature ; habitude monstrueuse ! comme l'appelle ce Savant * qui avoit tant étudié la maniere de conserver la santé des Gens de Lettres : « C'est « (dit-il, en parlant des gens d'étu- « de) une chose *monstrueuse* de s'ac- « coûtumer à veiller souvent bien « avant dans la nuit, de sorte que « l'on soit obligé de faire la nuit du « jour : » *Monstrum est ad multam noctem frequentiùs vigilare, unde post solis ortum dormire cogaris.* Ainsi les esprits accoûtumés avec les nerfs à demeurer tendus & bandés, restent dans cette disposition la plus ruineuse pour la santé. Ajoutez à cela la vie sédentaire, qui fait de l'étude une de ces professions nommées *sédentaires*, ou trop reposées : D'où il arrive que le sang des Gens de Lettres devient ralenti, croupissant,

* FICINUS, *De Studiosorum Valetudine tuendâ.*

mélancolique ; & de-là naiſſent ces affections *hémorrhoïdales*, qui deviennent ſi ſouvent le ſupplice des gens d'étude. Toutes ces réflexions ne ſont-elles pas plus que ſuffiſantes pour faire comprendre la cauſe & la nature de leurs maladies ?

Ces maladies, dans leur origine, ſont pour la plupart abſolument dépendantes de l'indiſpoſition des *nerfs*, de l'affoibliſſement & du dérangement du *ton* qu'ils doivent naturellement garder, enfin du changement de cours & de direction dans les eſprits ; le tout entretenu par l'épaiſſiſſement du ſang, devenu âcre, ou atrabilaire, parce que le *croupiſſement* lui a fait prendre ces altérations : *Vitium capiunt, nî moveantur aquæ*. Il y a donc alors un double renverſement dans la double circulation qui régit l'œconomie animale, c'eſt-à-dire, la circulation du ſang, & celle des eſprits.

La méthode de traiter les affections *ſpaſmodiques*, *mélancoliques*, & *hémorrhoïdales*, eſt répandue par toute cette Medecine des Pauvres ; c'eſt pourquoi on ne la répetera pas ici. Il faut ſeulement obſerver, que le

repos & la tranquilité d'esprit, le bon air & l'usage des calmans, suffisent presque pour la cure des maux des Gens de Lettres. Ainsi un bon régime, des alimens propres, la cessation de toute contention d'esprit, le tout soûtenu de l'usage habituel des *calmans*, rétablit tout ce qui est susceptible de guérison dans ces maladies : de sorte que rien n'en accélere tant l'incurabilité, que l'usage des *purgatifs*; car ils achevent de ruiner l'œconomie du genre nerveux. Il faut aussi bien se garder de faire usage de remedes brûlans; tels que sont ceux que l'abus autorise dans l'emploi des drogues ou plantes chaudes, aromatiques & dessechantes, dont on se sert dans la Medecine vulgaire contre les affections *melancoliques*, *vaporeuses*, *hypocondriaques*, ou *rateleuses* Au contraire, les délayans pour l'intérieur, & les bains pour l'extérieur, pratiqués sagement, aussi-bien que l'usage assidu des calmans, rameneront les *solides* à leur ton naturel, & les *fluides* aux qualités & directions qui leur sont dues. C'est par cette maniere de traiter les maladies *nervales*, que l'on

tirera le meilleur parti qu'il eſt poſſible pour leur guériſon.

Indépendamment de ces terribles maux, qui ne ſont pas de tous les jours, il en eſt de journaliers parmi les gens d'étude. Ce ſont des *maux* ou *foibleſſes d'eſtomac*, dont ſe plaignent la plûpart d'entr'eux ; parce qu'en effet c'eſt l'infirmité attachée à la condition des Gens de Lettres, ſuivant la remarque de CELSE : *Imbecilles ſtomacho..... quo in numero.... omnes penè Litterarum cupidi.* Tous demandent donc principalement des remedes pour fortifier l'eſtomac. S. PAUL trouve ce remede dans un peu de vin, qu'il conſeille à ſon cher Diſciple TIMOTHE'E : *Modico* (lui écrit-il) *utere vino, propter ſtomachum.* C'eſt donc du vin qui leur convient, mais de ce vin ſpiritueux-cordial dont un grand Praticien * permet, en pareil cas, de boire en petite quantité, préférablement aux vins ordinaires : *Præſtat* (dit ce Medecin en parlant des eſtomacs foibles) *potiùs parùm vini Ungarici, vel malvatici, bibere, quam tenuia vina copioſa*

* CRATO, *Lib. II. Conſult.* 27.

haurire. C'eſt, dit VAN HELMONT, que les vins d'un terrein vulgaire ou domeſtique ont plus de vinaigre que de vin. Suivant donc cette obſervation, c'eſt un conſeil très-utile que de faire boire à la fin des repas une cuillerée ou deux de bon vin d'*Alicante* ou d'*Eſpagne* : & cette pratique ſe trouvera très-utile, ſi ces perſonnes dont l'eſtomac eſt foible, veulent ſe contraindre à boire de l'eau chaude, même à leurs repas ; car rien n'eſt ſi propre à diſſiper les crudités ou à les prévenir.

XXVIII Maladies des Pauvres Religieux. Il y a une autre claſſe des Pauvres Infirmes ; ce ſont les *Religieux* ou *Religieuſes pénitentes*, que le zele de la piété renferme dans des Couvens. Trois cauſes leur attirent des infirmités, ſans cependant qu'aucune d'entr'elles ſoit néceſſaire à l'eſſence de l'auſtere vertu qu'ils embraſſent. Car ſi l'abſtinence & le jeûne, ſuivant la penſée de S. JERÔME, ne ſont pas la vertu, & qu'elles ne faſſent que l'affermir ou la fortifier en la rendant plus ſolide, (*Jejunium non perfecta virtus, ſed cæterarum virtutum fundamentum eſt* *) l'on peut être ſolide-

* S. HIERONYMUS, *Epiſt. ad Demetriad.*

ment vertueux & pénitent, sans outrer les jeûnes & les abstinences. C'est, ajoute-t-il, que ces pratiques doivent laisser assez de santé pour vaquer à la priere, aux offices, à la lecture de l'Ecriture Sainte, &c. De sorte que savoir contenir son estomac, en lui donnant peu à la fois, sans jamais rassasier la faim, cette abstinence continuelle est préférable (selon ce même Pere, si savant dans la vie spirituelle) à des jeûnes prolongés pendant plusieurs jours de suite : *Sic debes jejunare, ut non palpites, & respirare vix possis...... sed ut, fracto corporis appetitu, nec in lectione, nec in Psalmis, nec in vigiliis, solito quid minus facias : parcus cibus, venter semper esuriens, triduanis jejuniis præfertur* *. A cette regle paroît certainement contraire la pratique des Maisons les plus respectables, où cependant, par amour pour la pénitence, on oblige les jeunes Religieux Novices à manger toute la portion qu'on leur donne ; sans quoi ils sont renvoyés. Une seconde faute est d'y saler excessivement les légumes ou *pulmens*, ou semblable nour-

* IDEM, *ibidem.*

riture, pour aiguiser l'appétit, afin d'obliger ces jeunes gens à manger toute leur portion. Or de cette double cause mille infirmités surviennent à ces Novices, surtout les *rhûmatismes*, les *maux d'estomac*, les *oppressions asthmatiques*, qui obligent bien des Novices à sortir de ces Maisons. Car déjà l'épaisseur & la consistance trop solide des potages & des *pulmens* qu'on donne à ces Religieux, leur font un sang & des humeurs trop abondantes & trop épaisses : d'autant plus que le sel mis trop abondamment dans ces mets, ajoute un nouveau poids à ces humeurs & au sang ; ce qui produit immanquablement les *rhûmatismes*, &c. qui assaillent ces jeunes Religieux. La troisieme cause, c'est le défaut d'exercice dans les Maisons Religieuses, surtout dans les Couvens de filles : Car alors le sang demeurant ralenti attire aux Religieux & Religieuses les maladies *aigues*, ou *chroniques*, qui les traversent dans leurs obéissances ou fonctions *claustrales*. Cependant en se refusant, comme ils font souvent, les soulagemens de la Medecine ordinaire, pour se livrer entierement à la

pénitence, ils tomberont dans des infirmités accablantes, ſi l'on manque à leur offrir les ſecours d'une Medecine ſimple, comme celle des Pauvres, qui entre parfaitement dans leurs vûes d'abſtinence, de ſobriété, de frugalité, de privation, & de pénitence, bien loin d'être contraire à l'eſprit de leur état.

Seroit-ce donc s'oppoſer à la piété de ces ſaintes Maiſons, que de leur donner les avis ſuivans? 1°. Que de jeunes Religieux, pour manger moins que d'autres, peuvent ſe porter auſſi bien qu'eux, parce que les tempéramens ne ſont pas les mêmes. 2°. De leur conſeiller de ne mettre du ſel dans leurs nourritures que très modérément, & ſeulement autant qu'il convient pour rendre ces fades alimens ſupportables au goût. On pourroit auſſi établir chez eux un uſage qui étoit autoriſé parmi les plus ſobres des anciennes Communautés Religieuſes, telles qu'étoient les *Thérapeutes*, qui permettoient à ceux d'entre eux qui étoient infirmes de boire de l'eau chaude. Car en effet, c'eſt le préſervatif le plus ſûr contre les maux qui ſont cauſés par l'épaiſ-

ſiſſement du ſang. 3°. La coûtume de faire travailler les Religieux au jardin, ou à ſemblables exercices du corps, étant l'inſtitution de la plupart des Maiſons ou Communautés Religieuſes, ce ſeroit aller au-devant de bien des maux que de rétablir cette coûtume. C'eſt pourquoi ceux d'entre les Religieux qui exercent quelque métier, comme de tourner, de faire de la toile, des étoffes, ou des bas, ſont moins ſujets à tomber malades. Les Religieuſes, par la même raiſon, ſe conſervent plus de ſanté que les autres, quand elles s'occupent à la tiſſéranderie; car elles en ſont plus robuſtes, & moins ſujettes aux pâles-couleurs. Cet avis eſt tiré des Livres ſaints, qui avertiſſent que la *femme forte* ſe trouve parmi celles qui travaillent le lin & la laine: *Mulierem fortem quis inveniet? Quæſivit linum & lanam, & operata eſt conſilio manuum ſuarum.* (a)

Après ces réflexions, l'on n'a garde d'aller prendre dans les boutiques des Droguiſtes, ou dans les Laboratoires des Chymiſtes, des remedes

(a) *Proverb.* C. XXXI. ℣. 10. & 13.

pour les perſonnes pénitentes. Ce ſeroit même les faire aller contre les avis des Peres de l'Egliſe (*a*), & de tous les Peres ou Auteurs de la vie ſpirituelle, ſans en excepter Sainte THERESE, qui défendent très-rigoureuſement aux Religieux & Religieuſes le trop de curioſité pour leur ſanté, & le trop de facilité à ſe ſervir de la Medecine ordinaire des gens du monde. Mais il en eſt une, qui, au jugement même du plus rigoureux des Peres (*b*), leur ſuffit amplement, ſans les faire ſortir de l'eſprit de leur état. La meilleure Medecine, dit ce Pere (*c*), c'eſt la plus ancienne, & elle ſe tiroit des légumes & de leurs ſucs : *Ea Medecina antiquior, quæ herbis curare conſuevit & ſuccis.* En conſéquence de cette maxime, il aſſure (*d*) ces perſonnes Religieuſes, & autres, que la ſanté ne ſe rétablit ſi ſolidement par aucun ſecours, que par celui de ces alimens : *Nec ulla firmior ſanitas, quam quæ ſalubribus reformatur alimentis*; parce que

(a) S. AMBROISE, S. BASILE, S. BERNARD.
(b) S. AMBROISE.
(c) *Hexameron*, L. III. C. 57.
(d) *Ibid.*

dans les alimens ſeuls conſiſte la vraie Medecine : *Quia ſola nobis eſca Medecina eſt.* Et ces alimens ſont ceux là mêmes que les Religieux les plus auſteres ſe ſont enjoints. Car avec un peu d'adreſſe à leur changer leurs mets & légumes, ſurtout ceux des graines, dans leurs *pulmens*, bouillons ou potages, l'on tourne en remedes excellens les plus ſimples & les plus vulgaires alimens. Ce ſera en variant le *riz*, l'*orge*, le *gruau*, d'*avoine*, les *lentilles*, le *millet*, &c. pour remplir les indications qui ſe préſentent ; ſoit de fortifier l'eſtomac, par ceux des légumes qui ſont toniques ou aſtringens, comme le *millet* & le *riz* ; ou bien d'aider à la tranſpiration, comme on le fait par le moyen du *gruau* d'*avoine* ; ſoit par ceux qui ſont laiteux & adouciſſans, comme les *haricots* ; ſoit enfin par ceux qui ſont amis de la poitrine, comme l'*orge*, & encore le *riz* : Tous ces alimens placés ſuivans les différentes indications, fourniſſent des remedes ſuffiſans à la vie. En d'autres occaſions, le *lait*, les *œufs*, & un peu de *beure frais* adouciſſent les fadeurs des *pulmens*, &, à l'aide de quelque

racine, comme de *perſil*, les rendant plus aiſés à ſe diſtribuer, ils facilitent beaucoup la Medecine des Pauvres Religieux pénitens.

Un autre moyen de les traiter ; c'eſt de leur épargner les veilles pour quelque tems, en les faiſant dormir un peu plus long-tems, & les mettant en repos pendant quelques mois : il faut cependant leur faire obſerver un exercice modéré ; comme celui qui ſe prend dans les jardins, & dans certaines obéiſſances *clauſtrales*, qui obligent ceux qui les exercent à ſe donner du mouvement & de l'action, & qui les mettent pour quelque tems hors du fond de la retraite, du ſilence & de la méditation.

Ces moyens paroîtroient foibles, ou de petite conſéquence, à qui ſeroit moins au fait des cauſes de la ſanté : mais quand on a un peu étudié cette matiere, on voit que la ſanté s'entretient ou ſe répare à peu de frais, entre les mains de Medecins qui ſont plus occupés à tout remettre ſous les lois de la Nature, qu'à chercher de nouvelles routes pour guérir leurs malades. Ainſi donc

la Medecine des Pauvres, toute dénuée qu'elle paroît, trouve dans son indigence de quoi soulager les *Religieux* qui se sont rendus volontairement pauvres.

Si ces Communautés Religieuses sont de celles à qui le gras est permis en cas de maladie, le régime devient une autre ressource de remedes naturels, en leur accordant des bouillons à la viande dans leurs maladies, quoiqu'on fasse maigre dans ces Communautés pendant tout le tems de santé. En pareille circonstance le gras est un remede : car comme dans le monde où l'on fait toujours gras, les légumes, tels que le riz, l'orge, le gruau, & les plantes, deviennent médicamenteux pour les gens du siécle ; tout de même les bouillons à la viande deviennent médicamenteux pour les Communautés Religieuses où l'on fait maigre pendant toute la vie. C'est que l'effet véritable d'un remede est de changer les qualités du sang malade : Or celui qui a été pétri de sucs de légumes, acquiert un changement de ses qualités très-efficace, quand on le remplit de sucs aussi différens que le

ſont les plantes, des chairs des animaux. Ce ſont donc des guériſons qu'opere le gras dans les Maiſons Religieuſes qui font maigre toute leur vie ; & cela par la raiſon des contraires : *Contraria contrariis curantur.*

L'uſage des *bains*, ſi familier anciennement parmi les plus ſaints Perſonnages, ſeroit infiniment utile pour la ſanté des Religieux : mais les inconvéniens de ce remede, & ſurtout les embarras qu'il cauſeroit dans les Maiſons Religieuſes, le rend impratiquable. L'on ne peut accuſer des mêmes incommodités une pratique avantageuſe pour la ſanté, qui s'obſervoit autrefois parmi les Moines, ſavoir, l'uſage des *minutions*. C'étoient des ſaignées dont les Religieux avoient coûtume d'uſer pluſieurs fois, & par précaution, au changement des ſaiſons. Or ces *minutions* opérant la diminution du volume ou de la quantité du ſang, c'étoit un remede qui prévenoit la *plethore*, & en conſéquence les laſſitudes, leſquelles, ſuivant l'avis d'HIPPOCRATE, annoncent les maladies. Une telle pratique mérite

roit bien de revivre dans les Maisons Religieuses ; car rien ne feroit si propre à entretenir la transpiration, dont le défaut est la cause de la plûpart des maladies des Moines. Ce n'est même qu'un supperflu que l'on évacue, dont la présence peut autant nuire à la vertu qu'à la piété.

XXIX. Maladies des Ouvriers Stataires. La vie *sédentaire & cellulaire* des Religieux, nous engage naturellement à parler maintenant des Professions qui portent en effet le nom de *stataires* & de *sedentaires* *. Tels sont les métiers de *Tisserands*, de *Tailleurs*, de *Couturieres*, de *Menuisiers*, de *Maçons*, &c. Car les différentes situations & postures de corps où ces Artisans sont obligés de se mettre pour exercer leurs arts, leur occasionnent des maux différens. C'est pourquoi il faut non-seulement que ces Artisans soient avertis des maladies qui les menacent en particulier, pour s'en précautionner : mais il est encore à propos d'en faire voir les causes, tirées de la structure du corps humain & de ses parties ; afin

* *Artes Statariæ, & Sedentariæ.* Voy. RAMAZZINI, pag. 596. & 599.

que

que les perſonnes charitables qui ſe donnent aux ſoins de la ſanté des Pauvres, & les Medecins-mêmes, ſachent prendre dans l'œconomie animale, & dans les lois que le Créateur y a miſes, les indications & les regles de conduite que l'on doit ſuivre pour rétablir la ſanté. C'eſt que la Nature, qui ſe peint dans la ſtructure des parties, montrant ſes actions & ſes œuvres, comme par autant de coup de pinceau, dans les différens arrangemens, poſitions & directions des vaiſſeaux, des nerfs, & des fibres, elle fait ſentir les raiſons & les cauſes des maux dans celles de la ſanté. Ce ne ſont donc pas des maladies extraordinaires qu'il y ait à étudier dans celles des Artiſans; ce ſont plutôt les ſingularités de leurs cauſes. Ainſi des Ouvriers accoûtumés à être debout, deviendront ſujets à des *varices*, & en cela ſemblables aux *Haruſpices*, que leur miniſtere expoſoit à encourir des *varices*, ſuivant la remarque du Poëte *.

—— *Varicoſus fiet Haruſpex.*

* JUVENAL, *Satyr. VI.*

Je crois qu'il n'eſt point d'autres cauſes de ces *varices*, que la diſtenſion des muſcles des jambes & des cuiſſes, laquelle retenant le ſang dans ces parties baſſes, le ralentit dans ſa remontée. Car c'eſt une obſervation bien conſtante parmi les malades, que les *gardes* qui les ſoignent jour & nuit, ſont ſujettes à avoir les jambes enflées; & cela, parce que la fatigue continuelle ne leur permettant de dormir que dans des fauteuils, ſans ſe pouvoir coucher, cette ſituation oblige le ſang à ſurmonter les angles que les vaiſſeaux font dans les genoux, & ceux encore qu'ils font dans le pli des cuiſſes; ce qui produit comme autant d'entraves qui retardent la marche du ſang vers les parties ſupérieures. Ce ſont donc des enflures qui ont leurs cauſes, non dans les humeurs ou dans les *fluides* par eux-mêmes, mais dans les *ſolides*. Ce ne ſont donc ni dans ces perſonnes, ni dans ces Artiſans, des *piés de poumon*, comme on appelle les enflures de ces parties dans les affections aſthmatiques; parce qu'ici ce n'eſt point le poumon qui eſt origi-

nairement en faute. La réflexion de BORELLI * donne la juste idée de ces sortes de causes de maladies, dans la remarque qu'il fait sur les muscles *extenseurs* qui sont trop long-tems dans l'état d'extension, sans que les *fléchisseurs*; leurs antagonistes, exercent leur réaction. En effet, cette alternative des mouvemens musculaires est tellement naturelle, que les animaux qui ont à être debout sur leurs jambes, se la procurent, & se soulagent en se tenant un pié en l'air, comme on l'observe dans les coqs & les poules; la même chose arrive aux chevaux, qui ont coûtume de se soulager en tenant en l'air, ou dans l'étrier, un des piés de derriere; ou en en frappant la terre. Telle est l'attention de la Nature à entretenir la circulation des *esprits animaux*, en conservant l'alternative de leurs passages des muscles extenseurs dans les fléchisseurs : car en cela consistent tous les détails des mouvemens des muscles, qui entretiennent par les *rechanges* de leurs *esprits*, l'œconomie animale. Ainsi le retar-

* *De Motu animalium*, Prop. 131.

dement du ſang dans les parties baſſes, occaſionne aux Artiſans qui ſont contraints de demeurer long-tems ſur leurs jambes, non ſeulement des *varices*, mais encore des *maux de reins* inſupportables, juſqu'à leur attirer des piſſemens de ſang. Cette obligation d'être debout, incommode auſſi beaucoup les Courtiſans dans les Cours des Princes ; mais principalement à la Cour d'Eſpagne, où il eſt ſi peu permis de s'aſſeoir en préſence du Roi, que l'on n'y voit aucune ſorte de ſiége. (*a*)

Les dangers des Profeſſions qui obligent à être debout, ne ſe bornent pourtant point à l'indiſpoſition des reins, &c. L'*eſtomac* ſe trouvant comme ſuſpendu ou moins appuyé ſur les inteſtins, devient auſſi ſujet à s'affoiblir, & par-là jette les fondemens de beaucoup d'infirmités. Car il eſt ſi important que les viſceres du bas ventre ſe trouvent comme dans leur état de repos, que ſuivant la remarque de BACON (*b*), les Forçats dans les Galeres, tout malheureux & tout fatigués qu'ils ſont, ſe con-

(*a*) Voy. RAMAZZINI, pag. 598.
(b) *Hiſt. Natur. Cent.* VIII.

ſervent en embompoint, ſans que l'on en voie d'autre raiſon, ſinon que les parties nourricieres, comme l'*eſtomac* & le *foie*, ſe repoſant ſur les inteſtins, pendant que les bras ſont dans de continuels mouvemens, les coctions demeurent loüables. Une autre réflexion à faire ſur ceux qui ſont habituellement debout, c'eſt que le *foie* étant moins ſoûtenu par les parties qui l'environnent, il ſe trouve en ſouffrance; parce que, n'ayant plus le même point d'appui, il expoſe la bile à s'altérer par ſon ralentiſſement, ou par le défaut de ſa ſécrétion, en même-tems que par ſon poids, il tire en embas le *diaphragme*, auquel il eſt ſuſpendu. Ce ſeront dont des ſujets d'attention particuliere pour un Medecin qui aura à traiter des maux du *foie*, ou d'autres affections du *bas-ventre*, en ceux des Artiſans qui ſont contrains par leurs profeſſions à être long-tems debout.

Un avis que donne le Docteur RAMAZZINI, qui a fait une étude particuliere des maladies des Artiſans, c'eſt que pour réuſſir dans leurs cures, il eſt toûjours néceſſaire à un

Praticien, avant que d'entreprendre de traiter un malade, de s'informer de la profeſſion qu'il a coûtume d'exercer : *Ad feliciorem curationem obtinendam, bonum ſemper erit, ſi Medicus ſciat, quam artem exercere ſit ſolitus, quem curandum ſuſcepit* *. En effet, quelle étrange mépriſe pour le Medecin ! Quels dangers pour le malade, ſi on lui ordonne des remedes ſans avoir pris auparavant les précautions néceſſaires ! C'eſt pourquoi, ſi c'eſt une fievre, une colique, un cours-de-ventre, il faut d'abord s'informer ſi la maladie eſt de la nature de celles où influe la qualité de la profeſſion ou du métier que ce malade exerce en ſanté. Quelle plus dangereuſe inattention, ſi le Medecin traite ces maladies ſuivant les idées vulgaires & banales du ſyſtème des humeurs ! Car peut-être ſera-ce le produit d'une vapeur métallique, peut-être l'effet des poſitions changées dans les *ſolides*, parce que le malade aura eu à ſoûtenir des ſituations ou des poſtures génantes, qui auront forcé le reſſort des fibres

* RAMAZZINI, *ubi ſuprà*, pag. 660.

musculeuses. Ainsi ce Medecin purgera où il faudroit donner des *cordiaux*, des *confortans*, des *calmans*, des *toniques*. Une autre observation faite par HIPPOCRATE, c'est que dans les maladies, celles des parties qui ont eu le plus à souffrir en santé, sont celles sur lesquelles se font les *dépôts* ou les *métastases*. Deux Ouvriers, dit-il, tomberent malades d'une toux considérable, & cette toux cessa dans l'un & dans l'autre par une paralysie sur le bras droit; parce que c'étoit celui qui souffroit principalement dans le métier qu'ils exerçoient, qui étoit celui de faire des fagots: *Ambo (artifices) cùm tussi laborarent, dextrâ resoluti cessaverunt à tussi* (a). Il ajoûte, que d'autres accoûtumés à aller à cheval, ou à marcher beaucoup, tomberent paralytiques de leurs jambes: *Qui verò equitarunt aut iter fecerunt, in lumbis ac femoribus resoluti sunt* (b). Un Medecin, telle science qu'il ait acquise dans le cabinet, pourra-t'il trouver la justesse d'une telle cause, que l'on ne peut découvrir qu'en s'informant

(a) *Epidem.* IV. N. 28.
(b) *Ibidem.*

du métier qu'aura fait un malade? L'obſervation eſt d'autant plus néceſſaire & plus importante dans l'uſage, qu'il eſt ordinaire de porter dans les Hôpitaux les pauvres Artiſans pêle-mêle : ce ſont des *Menuiſiers*, des *Forgerons*, des *Sculpteurs*, des *Compagnons Imprimeurs*. Les profeſſions différentes de chacun d'entre eux, ſuppoſent des cauſes différentes dans leurs maux, quoique de même nom; & ces cauſes ayant à ſe prendre dans les ſortes de travaux qui diſtinguent ces métiers, par rapport aux diverſes ſituations que ſont obligées de prendre les différentes parties du corps de ces Artiſans, ce ſeront auſſi des indications différentes que le Medecin aura à remplir. La plûpart de ces Ouvriers ſeront peut-être de profeſſions ſédentaires, dans leſquelles les *reins* auront à ſouffrir; parce que ces Artiſans ſont toûjours aſſis, leurs yeux toûjours fixés ſur leur ouvrage, ſuivant cette remarque d'un Poëte*: *Lumbi ſedendo, oculi ſpectando, dolent.* D'autres d'entre eux, comme les *Tailleurs d'habits*, & les *Vignerons*, ſe préſenteront pour être

* PLAUTE.

traités

traités par un Medecin. Prendra-t'il la courbure des corps de ces Ouvriers, pour des *bosses*, comme l'on sait que les Porte-faix s'en font ? Ce seroit une méprise peu honorable pour le discernement de ce Medecin. Cette courbure dans les *Tailleurs* & les *Vignerons*, n'est point un amas d'humeurs qui se soient fixées pour former une *bosse :* c'est une attitude que l'on compare à celle des singes, qui sont toûjours courbés ; & à cause de cette ressemblance, l'on a forgé le mot *simitas* pour désigner cette courbure. Ce sont donc des affections absolument dépendantes du vice des *solides*. Ces Artisans se sont habitués à se tenir courbés ; & ils gardent cette situation pendant toute leur vie. Cependant, faute de ce *diorisme*, que l'on aille à se figurer quelque amas d'humeurs *cachectiques*, qui abondent dans les corps de ces Artisans qui sont devenus malades, ce seroit un piége dangereux pour le Medecin qui attribueroit aux *fluides* un mal qui est absolument de la dépendance des *solides* ; dépendance des *solides* qui est si essentiellement telle, que le grand remede

contre les courbures des *Tailleurs*, des *Vignerons*, & autres ſemblables Ouvriers, c'eſt que de bonne heure ils ſe ménagent de maniere, que l'épine du dos ne ſoit ni trop longtems, ni trop fortement courbée; & quand le mal eſt confirmé, il ne reſte que la voie des frictions humides, & des onctions confortantes & tempérées, par le moyen des *onguens* & des *baumes*, que l'on trouvera dans la *Pharmacie des Pauvres*.*

XXX. Maladies des Ouvriers ſédentaires, &c.

Les *Arts ſedentaires* tiennent de bien près à ceux où les Artiſans ſont contraints d'être debout. Mais avant que d'entamer l'examen des Arts ſédentaires, il faut obſerver ſingulierement ceux qui ſont mitoyens, en ce que les Ouvriers qui exercent certaines profeſſions, ſont obligés d'être tout à la fois comme debout, & cependant en quelque façon aſſis. Les *Tiſſerans* ſont de cette eſpece, qui comprend encore tous les Artiſans qui travaillent les *draps*, les *tapiſſeries*, les *moquettes*, les *bourracans*, & une infinité de *ſerges*, dont les manufactures ou ſemblables fabriques

* Tom. III. pag. 221. & 225.

occupent grand nombre d'Ouvriers. Plusieurs d'entre eux sont obligés, dans leurs maladies, de recourir à la charité des Paroisses, ou d'aller aux Hôpitaux. De même dans la *Tisséranderie*, qui fut autrefois l'occupation des Dames de considération, & qui n'est exercée aujourd'hui que par les gens du commun, il y a souvent nombre de malades qui sont obligés d'avoir recours à la charité publique. Pour se mettre en état de les traiter, on doit d'abord faire attention que la violence qu'il faut que les Artisans se fassent dans ces professions, pour tendre les jambes & les cuisses, afin de se tenir fermes sur la sorte de siége sur lequel pose leur corps, leur attire les maux dont il a été fait mention à l'occasion des maladies de ceux qui travaillent debout. Mais les Ouvriers dont il est ici question, ont de plus à souffrir de grandes lassitudes dans les bras, dans le dos & dans les jambes. Ces lassitudes sont bien différentes de celles qu'on appelle *lassitudes spontanées*, qui viennent par la faute des fluides : par conséquent les indications sont bien différentes; car ici elles doivent

aller au soulagement des solides. Les Medecins ne feroient-ils pas bien dans ces occasions, s'ils s'occupoient un peu plus des *frictionss* seches & humides, & des *onctions*, qui étoient si fort usitées parmi les anciens Medecins, & dont les Athletes se servoient avec tant de succès ? Ou, pour mieux dire, n'a-t'on pas ici une preuve de la Medecine des *solides*, par tant d'observations tir ées des maladies des Artisans, lesquelles, sans changer le nom qu'on leur donne quand on les attribue aux fluides, se trouvent absolument dépendantes, pour leurs causes, de la disposition des solides ? Qu'une fille ou femme *Tisserande* tombe malade, savoir, la premiere par une perte de sang ou semblable mal, & la seconde par une fausse-couche ; l'erreur ne sera-t'elle point capitale de s'en prendre, sur ces deux maladies, à l'état du sang, pendant que la situation & l'agitation que les personnes du sexe se donnent quand elles travaillent à la toile,&c. leur attirent ces maux * ? Que de Fabriquans de *draps* ou de

* RAMAZZINI, pag. *666*.

ſerges, ſe préſentent abattus de laſſitude, & de maux de piés ou de jambes ! Si on les attribue à quelque ſoupçon de goute, de rhûmatiſme, &c. il ſe trouvera, par l'examen, que l'exercice des métiers de ces Artiſans les met dans cet état. D'autres d'entre eux auront mal aux *yeux*, parce que le duvet qui s'éleve de la laine qu'ils emploient, & la vapeur de l'huile qui eſt dans ces laines, leur enflamment les yeux. Sera-ce à l'âcreté du ſang qu'il faudra s'en prendre ? Car qui ne voit que le picottement extérieur des membranes des yeux fait ces inflammations ? Mais une autre ſorte d'Ouvriers qui achevent de façonner les draps, ce ſont les *Tondeurs*, qui contractent, parce qu'ils ſont debout, les maladies propres aux Artiſans qui gardent cette ſituation ; & en même-tems le poids des *forces* (qui ſont d'énormes ciſeaux avec leſquels ils tondent les draps) les laiſſe dans l'état violent dont ſouffrent leurs bras & leurs mains ? Eſt il douteux que ces maux ne viennent de la fatigue des muſcles, & par conſéquent de la cauſe

extérieure qui les violente continuellement ?

XXXI. Des Maquignons & des Postillons. Une autre profession, qui est encore un *ambigu* entre être debout & être assis, fournit souvent à la Medecine des Pauvres, des maladies qui sont manifestement & originairement les effets des états violens dans lesquelles bien des hommes mettent les nerfs, les membranes & les muscles de leurs corps, pendant toute leur vie. Ce sont ceux qui montent habituellement des chevaux ; comme les *Maquignons*, ceux qui courent la *poste* jour & nuit, &c. L'histoire atteste combien les *Scythes* étoient sujets à des *sciatiques*, parce qu'ils étoient continuellement à cheval. Un grand Praticien (*a*) fait observer que ces sortes de gens sont sujets à des *pissemens de sang* ; &, suivant HIPPOCRATE, ils sont exposés à des *paralysies*, ou autres affoiblissemens dans les lombes & dans les cuisses : (b) *Qui equitarunt, in lumbis ac femoribus resoluti sunt.* Ce sont dans les *Postillons*, des *rhagades*, des *fics*, & semblables *hémorrhoïdes*

(*a*) BAILLOU.
(b) *Epidem.* IV. N. 28.

bâtardes, ou manquées, ou malignes, qui leur viennent par le froissement qu'ils souffrent au fondement, en courant la poste. Ceci est conforme à l'observation d'HIPPOCRATE, interprétée par son célebre Commentateur (*a*) ; savoir, qu'un homme de cette profession avoit contracté vers cet endroit, un *ulcere* accompagné de *varices* & de *fluxions*. Tous ces maux qui viennent de la part des *solides* perpétuellement irrités, se remarquent sur des hommes qui sont habituellement moitié assis & moitié debout tout à la fois : car c'est l'état violent où les *Couriers* sont contraints de se mettre ; ils accourcissent les étriers de leurs chevaux, & ils allongent les jambes, pour donner ainsi un point d'appui plus ferme à tout leur corps sur leur selle, en même-tems qu'ils l'affermissent en s'allongeant sur les étriers. Que des hommes de telles professions tombent dans des maux de *vessie* & de *reins*, parce qu'ils se rompent quelque vaisseau ; faudra-t'il s'en prendre à l'indisposition des fluides, tandis qu'il est évident que les soli-

(*a*) VALLESIUS.

des donnent origine à ces ſortes d'accidens, qui ſont tels qu'ils vont à précipiter ces perſonnes dans des *crachemens de ſang* ? RAMAZZINI * rapporte qu'un célebre Ecuyer d'un Roi d'Eſpagne, penſa périr ainſi très-promptement : mais il prolongea ſes jours, contre l'attente des Medecins, par le ſeul régime, au lieu que tous les remedes avoient échoué. C'eſt une preuve qu'il ne falloit que du tems & du loiſir pour laiſſer reprendre le *ton* aux vaiſſeaux, que la violence de l'exercice de monter à cheval avoit excédés. Tout cela ſe fit par le moyen des alimens adouciſſans, tirés de la chair de *cochon-de-lait* bouillie, dans l'uſage de laquelle cet Ecuyer trouva un très-grand ſoulagement. En effet, pour le dire en paſſant, l'on ſait par l'uſage, de quelle utilité eſt la gelée de cochon-de-lait dans des cas d'*amaigriſſement*, &c.

XXXII. Des Imprimeurs.

Il eſt encore une autre profeſſion dans laquelle il y a des Ouvriers aſſis habituellement, pendant que d'autres ſont debout. Ce ſont les *Imprimeurs*, dont les uns étant à la *compo-*

* *Ubi ſuprà*, p. 612.

ſition, & les autres ſervant à la *preſſe* ; ceux-là ſe tiennent comme aſſis, au lieux que ceux-ci ſont obligés d'être abſolument debout ; &, par cette raiſon, ces derniers deviennent ſujets à de telles fatigues par tous leurs membres, qu'ils ſont obligés de quitter le travail lorſqu'ils commencent à vieillir. Quant à ceux qui ſervent à la *compoſition*, ils deviennent expoſés à des maux d'yeux, ſurtout à des *cataractes*. On voit la cauſe de ces infirmités, dans la néceſſité où ſont les *Compoſiteurs* en Imprimerie, d'avoir toûjours les yeux fixés ſur les caracteres noirs qu'ils ont à placer, ou à déplacer ; car la couleur noire appéſantit la vûe, & trouble l'imagination dans ces Ouvriers, de telle maniere que ces caracteres leur demeurent préſens & comme ſous leurs yeux, lors même qu'ils dorment ; & l'effort que ſouffre la prunelle de l'œil pendant que la vûe eſt ſi longtems fixée ; occaſionne une étrange altération dans le *ton* des fibres dont ſont compoſées les membranes des yeux. Mais de quelque côté que l'on conſidere les maladies de ces deux ſortes d'Ouvriers d'Imprimerie, il eſt

toûjours constant que leurs causes ne sont que des altérations dans les *solides*. Cela est si vrai, que souvent la Medecine n'y peut rien ; parce que ce sont les parties elles-mêmes, bien plus que les *fluides* ou les humeurs, qui sont en faute. Elle ne peut donc guere conseiller à ces Ouvriers autre chose, que des remedes de précaution, comme d'user de lunettes ou *conserves* pour se préserver les yeux ; puis d'avoir soin, pour ne pas laisser tomber les fibres dans une sorte d'*atonie*, de se frotter les yeux de tems-en-tems ; & encore, en composant, de se détourner les yeux de fois à autres de dessus les caracteres, afin de réveiller les esprits, soit en les portant ailleurs, soit en se frottant les yeux d'*eau d'euphraise*, &c.

XXXIII. Des Artisans occupés aux Ouvrages délicats.

Mais de tous les Artisans en qui les yeux ont le plus à souffrir par l'*atonie*, où tombent les parties solides du globe de l'oœil & de ses vaisseaux, ce sont ceux dont les Arts ont pour objet des Ouvrages *délicats*, *menus*, *fins*, & souvent presque insensibles en apparence, & qui échappent à la vûe : tels sont ceux des Orfevres qui s'occupent aux *Filigranes*, les *Horlo-*

gers, les *Lunettiers* & faiseurs de *Microscopes*, les *Graveurs de Cachets* sur des pierres précieuses, les *Peintres en mignature*, surtout en portraits sur des bagues; enfin certains Ecrivains *rafinés*, qui s'étudient & se piquent d'écrire des Pieces entieres sur de très-petits morceaux de papier, comme celui dont PLINE rapporte, qu'il étoit parvenu à écrire l'*Iliade* d'HOMERE sur un morceau de papier si mince, que l'on pouvoit l'enfermer dans une noix. Que quelque Artisan de ce genre (car enfin la fortune ne leur est pas toûjours favorable) se présente à la Medecine des Pauvres; quelle faute ne feroit-on pas, si l'on venoit à traiter les maux d'yeux de ces sortes d'Ouvriers, à raison des humeurs ou fluxions qui seroient sur ces organes? Car ce sont la plûpart des *myops*, c'est-à-dire, des personnes qui ont la vûe courte; & la cause de cette maladie est toute dans les membranes de l'œil. En effet, il n'est pas étonnant que ces Artisans contractent une indisposition de cette espece; car, par la contention avec laquelle ils sont obligés de travailler sur des objets très-fins, ils

tiennent continuellement la *rétine* approchée du *cryſtallin* & de la *prunelle*. Or cette poſition de fibres & de membranes s'affermiſſant par l'habitude journaliere, il en arrive une double cauſe d'affoibliſſement dans la vûe ; & l'une & l'autre de ces cauſes eſt originairement dans les ſolides. Car le mouvement *tonique* qui eſt continuel dans les membranes, fait le fond de la *myopie* ou vûe courte ; en ce que l'humeur aqueuſe, ou le cryſtallin, peut-être même tous les deux, ne s'épaiſſiſſent alors que par l'état de preſſion où les tiennent les ſolides, qui ſe ſont *ſpaſmodiquement* rétrécis & accourcis. C'eſt en effet ce qu'a vu arriver le Docteur RAMAZZINI * à une femme Juive, dont l'adreſſe à enfiler frauduleuſement des perles imparfaites, alloit juſqu'à en impoſer à la vûe des autres, qui ne pouvoient appercevoir la fourberie que cette Juive apportoit à cet art. Auſſi fut-elle obligée de quitter le métier, & elle ne put trouver des lunettes qui lui fuſſent propres.

Cette maladie eſt d'autant plus af-

* *Ibid.* pag. 620.

fligeante, qu'elle eſt ſans remede; de ſorte que ni les purgations, ni les ſaignées, ni tous les collyres du monde, n'y peuvent rien quand le mal eſt confirmé. Il reſte à conſeiller, par précaution, à ces Artiſans l'uſage des lunettes ou *conſerves*, & d'avoir ſoin de ne pas tenir la tête ſi aſſiduement panchée ſur leurs ouvrages, qu'ils ne permettent de tems en tems à leurs yeux de ſe diſſiper ſur des objets qui les réjoüiſſent : par ce moyen on profitera de la facilité que l'on donne aux membranes des yeux de prendre différens mouvemens. C'eſt ainſi que les différentes *oſcillations* des ſolides s'entretiennent, en même-tems que la fluidité des humeurs & leur limpidité ſe conſervent, parce que tout le mécaniſme de la fonction des yeux ne conſiſte que dans la facilité de la *prunelle* à ſe dilater, & à s'approcher plus ou moins de la *rétine*, ſuivant les occaſions : & c'eſt pour cela que ceux qui ſortent des cachots, ſe trouvent preſque aveugles, juſqu'à ce qu'ils aient, pendant quelque tems, donné le loiſir à ces organes de reprendre le *ton* de leurs fibres.

XXXIV. Des Copistes d'anciens Manuscrits, &c.

Les mêmes accidens menacent aussi ceux qui déchiffrent de *vieilles Ecritures*, de *vieux Titres*, & qui lisent habituellement d'*anciens Manuscrits* latins, grecs, hébreux, chaldaïques, syriaques, &c. Leur vûe s'affoiblit, s'accourcit ou se perd par la violente contention où se trouvent jour & nuit les fibres & les membranes des yeux. Aussi ces maux ne sont point susceptibles des remedes ordinaires, parce que ce sont des affections locales & fixes, qui s'attaquent au fond de ces organes; telles sont les *cataractes*, causées alors par le resserrement des humeurs *aqueuse* & *crystalline*, dans les tuniques *arachnoïdes* qui les contiennent, ou par l'état *tonique* des membranes qui les entourent.

Les *Ecrivains* de profession qui gagnent leur vie à écrire & à copier sans cesse des Manuscrits, ou semblables Ouvrages, souvent mal écrits ou griffonnés, sont encore exposés à perdre la vûe par les mêmes raisons. Mais ce qui prouve sensiblement l'*atonie* où tombent les fibres nerveuses dans ces Ouvriers, c'est qu'à force d'écrire, leurs bras se trouvent telle-

ment affoiblis, qu'ils deviennent *paralytiques.* Le Docteur RAMAZZINI en rapporte un exemple bien remarquable, dont il a été témoin oculaire. Un *Scribe* ou *Notaire*, comme il l'appelle, avoit tellement lassé son bras droit à force d'écrire, que le mal étant au-dessus des remedes, ce bras demeura paralytique : mais ne voulant pas perdre le profit considérable que lui rapportoit sa plume, il s'accoûtuma à écrire de la main gauche avec la même assiduité, de maniere que cette main encore devint paralytique. Peut-on s'en prendre en pareil cas aux vices des humeurs ? N'est-ce pas plutôt une preuve manifeste que les *solides* ont une part singuliere dans ces sortes de maux ?

XXXV. Des Chaudroniers, & des Canoniers.

Un autre métier de la classe de ceux qu'on nomme *sedentaires*, c'est celui des *Chaudroniers*, lesquels étant assis, travaillent continuellement sur le *cuivre*, qu'ils battent sans cesse avec des marteaux. Ce bruit continuel, qui est même insupportable à tout un voisinage, leur étourdit la tête à eux-mêmes, & leur rompt les oreilles à tel point, qu'à la fin ils deviennent entierement *sourds* ; ce qui

eſt l'effet de ce bruit continuel & trop violent, qui force le *ton* de la membrane du *tambour* ou *tympan* de l'oreille. La même choſe arrive à ceux des Egyptiens qui ſont dans le voiſinage des *caſcades* du Nil. Il en eſt encore de même des *Canoniers*, & de ceux qui ſervent journellement à l'Artillerie; ils contractent des *ſurdités* très-graves, par l'étrange violence & les fréquentes ſecouſſes que la membrane du *tambour* a à ſouffrir. Mais un autre malheur pour ceux qui battent le *cuivre*, c'eſt que de ce métal continuellement preſſé dans ſes pores, il s'éleve un virus *érugineux*, que ces Ouvriers reſpirent & avalent; ce qui leur attire de fâcheux maux d'eſtomac & de poumon. L'huile d'amandes douces, les orgeats, les laits d'amandes, le petit lait de vache, & les potages au lait, ſoulagent bien ces malades : mais, pour peu que leurs corps & leurs tempéramens tendent vers le ſec ou le *phthiſique*, ils n'ont de ſûreté qu'en abandonnant le métier. C'eſt pourquoi (répete encore M. RAMAZZINI) un Medecin doit toûjours s'informer de la profeſſion qu'exerce un malade : car, comme

comme il le fait remarquer, c'eſt une obſervation particuliere dans les maladies de ces Ouvriers en *cuivre*, d'être ſujets à avoir, dans les fievres, des *bruiſſemens* ou des *tintemens* d'oreille, & quelquefois des *ſurdités*. Mais comme ces accidens ont leur origine dans la nature du métier qu'exerce le malade lorſqu'il eſt en ſanté, ils ſont par là beaucoup moins dangereux.

XXXVI. Des Muſiciens ou Chanteurs.

Enfin rien ne marque plus manifeſtement le pouvoir des *ſolides* pour faire des maladies, que ce qui arrive aux *Muſiciens* ou *Chanteurs*, & aux *Chanteuſes*. Ces perſonnes ſont ſujettes non-ſeulement à des enrouemens, qui ſont les effets du *ſpaſme* où reſtent les véſicules du poumon, mais encore à des crachemens de ſang mortels, & quelquefois à des piſſemens de ſang en ceux des *Muſiciens* qui ſe ſont forcés à chanter ſur le Théâtre. De-là viennent des phthiſies mortelles. C'eſt ce que prouve l'Hiſtoire de l'Affranchi de PLINE le Jeune, qui recommande, par une Lettre * très-digne d'ètre lûe, cet Affranchi nommé ZOZIME, lequel

* *Lib. 5. Epiſt. 19.*

avoit épuisé sa santé à son service en faisant auprès de lui la fonction de Lecteur : PLINE recommande qu'on ne le laisse manquer de rien dans sa maison de campagne, où il l'envoyoit pour y prendre le bon air qu'on y respiroit.

Je crois en avoir dit assez sur les *Maladies des Artisans*, dans lesquelles je n'ai eu en vûe que de marquer les principales singularités qui s'y trouvent, par rapport aux différentes professions ou métiers des malades, pour faire entrer dans les notions qui rendent facile la Medecine des Pauvres, en la mettant à la portée de ceux que la charité voudra faire leurs Medecins. Il resteroit cependant bien d'autres métiers à parcourir : mais, après l'examen que j'ai fait là dessus, il m'a paru qu'il est à présumer, que par le choix que j'ai fait ici des maladies rapportées à l'état des *professions*, l'on trouvera suffisamment de quoi connoître tout ce que les maladies des autres Artisans peuvent avoir de singulier ; parce qu'elles se rapportent toutes aux idées que j'en ai données. Il me reste à faire observer les singularités des

Maladies dans les différens *sexes*, dans leurs différens états & dans les différens *âges*. C'eſt la matiere des Maladies des *Femmes*, & des différentes diſpoſitions par où elles paſſent ; de celles des *Enfans*, enfin de celles des *Vieillards*. C'eſt de ces ſources que l'on tire des obſervations eſſentielles, pour ſe mettre au fait du génie, du caractere, & des différences des Maladies, &, en conſéquence, pour entrer dans les vûes qui conviennent à leur traitement & à leur guériſon.



LES MALADIES DES PERSONNES DU SEXE.

XXXVII. Division des Maladies des Personnes du Sexe.

IL faut diviſer les *Maladies des Femmes* ſuivant les différens états de toutes les Perſonnes du Sexe. Ces états ſont ceux de *Filles*, de *Femmes*, de *Femmes-Groſſes*, d'*Accouchées* & de *Nourrices*. Tous ces différens états demandent des vûes différentes dans le Medecin; parce que dans toutes ces occaſions la Nature change ſes opérations. Tout conſiſte donc à bien connoître la diſpoſition des vaiſſeaux, la différence où ils ſont dans les différens Sexes, les variétés qui ſe trouvent dans les diverſes conditions des Femmes, & ſuivant les différentes *craſes* qu'acquiert le ſang, eu égard à la nourriture, aux accidens de la vie, & aux paſſions de l'ame bonnes ou mauvaiſes. On ſait que par des panchans, des paſſions ou affections excitées, le ſang & les eſprits prennent différens reſſorts dans leurs cours, ou des détermina-tions différentes; ce qui eſt la matie-re de remedes différens, ou l'occa-

ſion de changer de méthode ou de conduite pour la cure des maladies. Auſſi eſt-ce la remarque d'un ſavant Medecin *, que pour la connoiſſance & la cure des Maladies des Femmes, on fait de grandes fautes dans la pratique, parce qu'on s'occupe trop peu, ou preſque jamais, de la différence qu'il y a entre la diſpoſition, le nombre & l'arrangement des vaiſſeaux dans les corps des Femmes, d'avec la différence des vaiſſeaux qui ſe trouvent dans les corps des Hommes. « Une *ligne*, dit ce « même Medecin, plus ou moins, « ſoit dans la capacité des vaiſſeaux, « ſoit dans leur longueur, leurs criſ« pations, leurs contractions, leurs « accourciſſemens, varie étrange« ment l'étendue & la diſpoſition « des membranes : cependant tou« tes ces conſidérations ſont très« ſouvent omiſes par les Praticiens « dans la cure des maladies des Fem« mes. Car, ajoûte-t'il, l'arrange« ment, l'ordre, ou la diſpoſition des « vaiſſeaux eſt naturelle, ou acquiſe, « c'eſt-à-dire, originaire ou occa-

* BARTHOLOM. DE MOOR, *Pathologia Cerebri*, pag. 488.

« sionnelle. » Et ainsi le volume du sang venant à se grossir, les résistances se multiplient dans les vaisseaux, parce qu'ils changent eux-mêmes de *ton*, de grosseur, de capacité & d'étendue. En conséquence, les esprits venant à *s'effaroucher*, les membranes & tout le genre nerveux font gonfler les parties, & les mettent en contraction & en *spasme*. Ce sont autant de digues qui s'opposent à la circulation du sang ; & alors, quels efforts, quelles angoisses, quel travail pour la Nature, qui a à se défendre contre toutes ces révoltes ! En faut-il davantage pour exciter dans l'œconomie animale tous les troubles que souffre la circulation du sang dans les maladies des personnes du Sexe ?

XXXVIII. Maladies des jeunes Filles.

Pour entrer dans la juste idée qu'il faut se faire de ces maladies, l'on doit observer premierement, que les vaisseaux que la Nature a si étrangement multipliés dans les parties basses, & surtout dans les organes qui font le propre du Sexe, sont institués non-seulement pour la santé & la vie de chaque individu, mais encore, par un rapport éloigné,

pour la propagation de l'eſpece. Ainſi ces vaiſſeaux, qui ſont faits dans les jeunes filles pour les tenir en ſanté pendant leur jeuneſſe, leur attirent toutes ſortes de maux, lorſque, par l'accroiſſement de l'âge, elles deviennent les ſources du genre humain pour la production de nouveaux hommes, qu'elles ſont capables de mettre au monde. La Nature déclare cette diſpoſition, quand ces jeunes perſonnes approchent de l'âge de quatorze ans. Juſqu'alors le volume de la maſſe du ſang, les capacités des vaiſſeaux, & les diametres des *ſecrétoires* étoient en proportions réciproques, de ſorte qu'ils ſe ſuffiſoient mutuellement pour entretenir l'équilibre de la ſanté de chacune. C'étoient donc comme des pierres d'attente que tous ces vaiſſeaux du bas-ventre, juſqu'au tems qu'ils devoient ſe dilater pour donner paſſage à une circulation plus abondante, & en particulier à la portion de ſang, qui dorénavant devoit s'évacuer tous les mois. Mais ſi la maſſe du ſang ſe préſente trop groſſie pour ce paſſage, avant que les vaiſſeaux aient pris des capacités

convenables, & que les *sécrétoires* (qui naissent de ces vaisseaux) se trouvent suffisamment développés, ce sont des efforts que les *fluides* ou le sang ont à faire contre les *solides*, tels que sont les tuniques de ces vaisseaux & de ces sécrétoires. Et voilà l'origine au naturel des *suppressions*, par lesquelles commencent souvent les *pales-couleurs*, & tous leurs symptomes.

XXXIX. Les Pâles couleurs.

Les pâles couleurs auxquelles les jeunes personnes du sexe sont sujettes, sont une maladie assez fâcheuse pour elles, & qui mérite bien qu'on en fasse un article particulier : c'est proprement une espece de dépravation de sang & des humeurs qui arrive aux filles, lorsque l'écoulement menstruel se fait mal, ou ne se fait point, & que cet état est accompagné d'une bouffissure, & d'une couleur de la peau semblable à celle d'une personne morte : la paresse, la vie oisive, le dégoût pour l'exercice, la difficulté & la gêne de la respiration au moindre mouvement, suit bien-tôt ce triste état; alors la chair devient froide & molle au toucher, la foiblesse est générale & par-

ticulierement

ticulierement dans les jambes ; les chevilles des piés enflent quelquefois ; l'enflure ſe fait auſſi appercevoir aux paupieres ; enfin, ſurvient le défaut d'appétit, le poux eſt lent & mou, les urines deviennent troubles & bourbeuſes, & le ſang qu'on leur tire n'a plus de conſiſtance & reſſemble à de la lavure de viande.

Il paroît évidemment que la cauſe immédiate des pâles-couleurs & de leurs différens ſymptomes, conſiſte dans une grande quantité de ſang mal digéré, ou plutôt de chyle mal converti en ſang, dans un amas d'humeurs groſſieres & viſqueuſes, auquel a donné lieu l'affoibliſſement du reſſort des parties ſolides, & des fibres des vaiſſeaux ; mais ſpécialement des viſceres qui ſervent à la chylification, à la ſanguification & à la dépuration du ſang & des humeurs.

Le défaut de reſſort dans les fibres qui compoſent les vaiſſeaux de tous les étages, occaſionne, comme l'on ſait, le ralentiſſement & la langueur de la circulation du ſang, conſéquemment les ſécrétions & les excrétions dans l'état naturel deſquel-

les consiste la santé, seront troublées:
de-là les matieres visqueuses, bilieuses, salines, séreuses, muqueuses, & récrémentitielles, qui devoient être évacuées après leur sécrétion, dans le foie, les reins, & les autres glandes, seront en grande partie retenues, & porteront l'impureté & le vice dans la sérosité du sang & dans les sucs nourriciers.

A la longue les fibres motrices des vaisseaux de la transpiration de la peau, seront par ce moyen privées de leur force & de leur ressort naturel; d'où il arrivera que les humeurs qui sont destinées à sortir par les pores, ne s'exhaleront pas aussi parfaitement qu'elles le devroient: c'est ainsi que la bile passera dans la sérosité de la substance réticulaire, entre l'épiderme & la peau; que celle-ci deviendra d'une couleur jaunâtre, ou d'un verd pâle & que la nutrition sera entierement dépravée: Or comme dans un état si désordonné du sang & des humeurs, les esprits animaux qui communiquent de la vigueur & du ressort aux fibres solides, & président aux fonctions animales, ne sont plus extraits d'un sang

& d'une lymphe pure & bien qualifiée ; mais au contraire d'un ſang & d'une lymphe imprégnés d'excrémens vappides & viſqueux, ils partageront néceſſairement cette dépravation, & leur énergie pour produire les fonctions animales & vitales, ſera conſidérablement affectée & diminuée.

Il n'eſt donc pas étonnant que cette maladie ſoit accompagnée de ſymptomes ſi grands & ſi compliqués, tel qu'un ſentiment extraordinaire de peſanteur, de langueur dans tous les membres, la perte de l'appétit, l'aſſoupiſſement, l'abattement de l'eſprit & la perte de tous les ſens.

Il eſt évident qu'une vie indolente & oiſive, & la ceſſation d'un exercice qu'on étoit accoûtumé de faire depuis long-tems,peuvent être miſes au rang des cauſes de cette dépravation des humeurs, parce qu'elles contribuent conſidérablement à la formation trop abondante des humeurs en diminuant la tranſpiration à leur impureté, à la lenteur de la circulation, à leur ſtagnation, ainſi qu'à l'obſtruction des vaiſſeaux qui ſer-

vent à la sanguification & à la dépuration des sucs. Mais ces accidens arriveront d'autant plus promptement, qu'on fera un plus grand usage d'alimens difficiles à bien digérer, visqueux, flatulens, doux, acides, &c. & que la quantité qu'on en prendra sera au-dessus de celle qu'on peut supporter dans cet état de foiblesse, & qu'on peut convertir en un suc chyleux, utile & salutaire : car alors il se formera une grande quantité de crudités acides & visqueuses qui porteront immédiatement dans la masse du sang le vice & l'impureté, selon une maxime qui est vraie ; savoir, que le vice de la premiere coction, qui se fait dans les premieres voies, se corrige difficilement dans une seconde coction qui se fait dans les vaisseaux.

Un régime mal entendu par rapport à la façon de vivre, dispose assez volontiers les jeunes personnes à cette maladie ; car assez généralement elles boivent peu, & il y en a beaucoup d'entre elles qui boivent à peine une fois par jour : mais les excrétions journalieres qui se font dans leur corps, emportent de la

maſſe du ſang & des humeurs, une grande quantité de fluide : or ſi cette quantité de fluide n'eſt pas reſtituée, ſi le recouvrement ne s'en fait d'aucune façon, il eſt néceſſaire que les humeurs s'épaiſſiſſent, deviennent moins propres à circuler librement dans les vaiſſeaux capillaires, & produiſent, comme nous venons de le voir, les pâles-couleurs.

Une autre habitude qui contribue conſidérablement à la production de cette maladie, ſurtout en celles qui ne font point d'exercice, & qui ſont toujours conſtipées ; c'eſt l'uſage immodéré d'un caffé fort pris tous les jours avec une grande quantité de ſucre. Car, que peut-il arriver de-là, c'eſt que le ſang qui n'eſt déjà que trop épais, s'impregne d'une grande quantité de parties huileuſes, chaudes, & ſulphureuſes, & qu'à moins qu'il ne ſe faſſe une ſécrétion ſuffiſante de ces particules avec la bile, dans les conduits excrétoires, la qualité & la couleur de la lymphe en feront néceſſairement altérées.

Quant à moi, je ne crois point qu'il ſoit néceſſaire de recourir à

d'autres causes pour expliquer quantité de maladies extraordinaires que nous voyons aujourd'hui. Les appétits désordonnés qu'elles ont de toutes sortes de choses qui leur viennent dans l'imagination, & qui paroissent absurdes, entretient continuellement ce foyer des mauvais levains, en rend la cause plus invétérée & plus difficile à combatre, & le mal prend ainsi tous les jours de nouvelles racines par l'usage de ces choses extraordinaires, qui n'ont aucun rapport avec le corps humain.

Après avoir exposé les causes des pâles-couleurs, il nous reste maintenant à parler de la maniere dont nous croyons qu'il convient de les traiter. Le premier objet qui se présente est de corriger les humeurs crues, épaisses & impures, de les évacuer par les émonctoires convenables, & de travailler à la réproduction d'un chyle & d'un sang parfait. On doit s'occuper en second lieu à lever les obstructions des vaisseaux capillaires, & des visceres, & de remettre le sang dans une circulation libre & uniforme dans toutes les parties, tant extérieures qu'intérieures. Enfin, la

troisieme indication est de fortifier l'estomac & les intestins & de les remettre au ton convenable.

Mais avant que de tenter la connection des humeurs peccantes, on ne doit pas manquer de nettoyer la source où elles s'engendrent, & qui les fournit continuellement. Or la source d'où proviennent les sérosités visqueuses, acides & muqueuses, est dans l'estomac & dans les intestins. On commencera donc à donner de la force & de l'énergie à ces parties par des remedes incisifs & digestifs, afin que les humeurs puissent être expulsées avec plus de facilité. Rien ne remplira mieux cette indication que les sels neutres, tels que le *tartre vitriolé*, le *sel de Glauber*, de *Seignette*, celui d'*Epsom*, ou la solution des *yeux d'écrevisses*, par le suc de limon, la terre foliée du tartre, & le sel Polychreste. On peut encore se servir du tartre tartarisé, ou du sel d'absinthe, qu'on fera dissoudre dans une suffisante quantité d'eau.

Ces remedes réitérés ou ordonnés en grande dose, non-seulement incisent & atténuent, mais encore pur-

gent efficacement,& évacuent les impuretés logées dans les inteſtins : mais s'il arrive que ces remedes n'operent aucun effet ſalutaire, il en faudra venir aux évacuans préparés d'une demi-dragme de *myrrhe*, de *gomme ammoniaque*, d'extrait de *rhubarbe*, d'*abſinthe*, de *cinnabre*, du *panchymagogue* de Crollius, de *ſuccin*, de *ſel de ſuccin*. On peut donner de cette compoſition un ſcrupule pour une doſe. Si on aime mieux ce remede ſous une forme liquide, on ſera infuſer dans du vin blanc les racines de pimprenelle, de ſcorſonere, de chicorée, la rhubarbe, l'agaric, la peau fraîche d'orange, les ſommités de petite centaurée, la crême de tartre & les raiſins de corinthe, tous à la quantité d'une demi once ſur une pinte. On fera prendre tous les matins pendant dix jours, quatre onces de cette infuſion. Ou bien ſi le ventre eſt conſtipé,on donnera un minératif de caſſe, de manne, de rhubarbe & de crême de tartre.

Lorſqu'on aura dégagé les premieres voies par ce moyen, on tentera de rendre toute la maſſe du ſang

plus pure & plus fluide, & de lever les obſtructions formées aux émonctoires, afin que la dépuration du ſang & des ſéroſités ſe faſſe plus parfaitement : pour cet effet on emploiera les décoctions de racines de *ſalſepareille*, de *ſquine*, de *vipérine*, & de *chicorée*, ainſi que les décoctions de rapures de *ſaſſafras*, & de *canelle*. Dans l'uſage journalier qu'on fera de ces décoctions, il faut qu'elles ſoient foibles : mais lorſqu'on les prendra le matin dans le lit, ſi l'on veut qu'elles procurent une tranſpiration vive & plus prompte, il faut les faire un tant ſoit peu plus fortes. Comme il eſt quelquefois à propos de favoriſer une ſueur le matin, on ordonnera quarante gouttes d'*eſſence* d'*ambre*, & de *pimprenelle*, avec la *teinture d'antimoine* dans la décoction chaude ; & pour les Pauvres on ſe contentera d'une ſimple infuſion de feuilles de *ſauge* ou de *ſcordium*.

Une des choſes auxquelles il faut faire le plus d'attention, c'eſt à l'état de l'eſtomac : or il n'y a point de remede plus propre à lui rendre ſon état naturel que les élixirs ſtomachi-

ques ; telle eſt la teinture d'*hiera-picra*, l'*elixir de propriété* de Paracelſe, l'*opiat de Salomon*, la conſerve d'*énula campana*, l'extrait des racines de *gentiane*, de *rhubarbe*, des *ſommités de petite centaurée*, & d'*abſinthe Pontique*. Ces remedes pris devant ou après le repas, contribueront non-ſeulement à digérer les alimens & à donner au chyle une qualité balſamique & ſpiritueuſe ; mais encore à reſtituer aux fluides leur baume naturel, & à fortifier le ton des viſceres : mais il n'en faut point attendre ces heureux effets, à moins qu'on n'en continue l'uſage pendant fort long-tems.

Si l'opiniatreté de la maladie eſt telle quelle ne puiſſe être ſubjuguée par ces remedes, il faudra recourir aux eaux minérales calybées, elles ſont excellentes pour ranimer la circulation languiſſante, nettoyer les canaux, & leur rendre la force & le reſſort qu'ils ont perdu : celles de *Paſſy*, de *Forges* ſont les plus renommées & celles dont les propriétés ſoient le mieux connues par l'analyſe exacte qu'on en a faite, & par les expériences réitérées. Il y en a ce-

pendant mille autres dans le Royaume qui ſont d'égale vertu, & on peut dire ici en général pour la facilité de ceux qui veulent bien donner leurs ſoins aux Pauvres de la campagne, que plus elles ſeront chargées de parties ſalines & ferrugineuſes, ſans contenir trop de pierre & de terre diſſoutes, mieux elles conviendront dans les cas dont il s'agit; car alors leurs particules ferrugineuſes ſont ceſſairement plus déliées, & elles atténuent non-ſeulement les ſucs épais, leur donnent la fluidité, les rendent propres au mouvement, levent les obſtructions formées aux émonctoires; mais encore elles fortifient conſidérablement les viſceres. Outre les eaux richement imprégnées de particules ferrugineuſes, telles que celles dont nous venons de parler, les autres remedes calybés, joints à des ingrédiens ſalins & balſamiques & ordonnés à propos, paſſent à juſte titre pour des remedes très puiſſans & très-efficaces dans la cure de la cachexie & des pâles-couleurs qui en ſont la ſuite.

Quoique les différentes préparations du fer tant Chymiques que

Pharmaceutiques, ſoient en grand nombre, je n'en connois aucune qui mérite d'être préférée au ſafran ſubtil, préparé avec de la limaille groſſiere, non d'acier, mais de véritable fer, arroſée d'eau de pluie & expoſée à l'ardeur du ſoleil : mais il ne faut donner ce ſafran que mêlé avec d'autres ſubſtances appropriées à la nature de la maladie. Je joins ordinairement les racines de la pimprenelle, d'*arum*, ou la canelle en poudre, avec un peu de ſel de tartre ou de ſucre ; je m'en ſuis ſervi avec tant de ſuccès, qu'il m'a ſervi preſque ſeul, pour guérir une jeune fille attaquée depuis très-long-tems de pâles-couleurs, accompagnées d'un violent mal de tête, & d'autres ſymptomes fâcheux. Les remedes en forme liquide, les plus eſtimés en pareil cas, ſont la *teinture de mars*, avec le *ſuc de pommes*, avec celui de mars, avec celui de citrons, & ſurtout la *teinture de mars* de Zwelfer ; la *teinture de mars tartariſée*, ou le *vin martial* préparé avec le *vin du Rhin.*

On augmentera l'efficacité de ces remedes en les donnant avec une quantité ſuffiſante d'une des décoc-

tions dont nous avons parlé ci-dessus, ou dans des bouillons faits avec les racines apéritives de *chien-dent*, de *chicorée*, de *persil*, d'*asperge*, de *fenouil*.

Pour ce qui est du régime préservatif ou curatif des pâles-couleurs : Premierement on évitera l'air froid & humide, & l'on n'habitera point des chambres basses & pleines d'exhalaisons mal saines ; on choisira pour chambre à coucher des lieux hauts & chauds. Secondement, on ne prendra point d'alimens de digestion difficile, comme de fruits verts, des substances acides & des mets préparés avec le lait ; on évitera l'usage immodéré du thé qui relâche l'estomac, & on aura soin d'éviter, pour la même raison, de boire de l'eau pure, il faudra la corriger avec un peu de vin de Bourgogne ou de Bourdeaux.

LX. Les Vapeurs.

Le comble du mal en pareil cas, c'est lorsque les impressions de l'ame se mêlent pour quelque chose dans cette maladie. Les *vapeurs* qui surviennent quelquefois aux jeunes personnes, les effraient *; elles s'ima-

* Voy. DE MOOR, *Pathol. Cerebri*, p. 499.

ginent que cela les déshonorent dans le monde, & leur crainte augmente à proportion de la pudeur qu'elles ont au ſujet des infirmités de leur ſexe. Ces frayeurs deviennent ſouvent dans ces jeunes filles une affection d'eſprit, ou une paſſion même, qui redouble leurs maux, & leur attire ſouvent les ſymptomes les plus graves & les plus opiniatres à guérir. Que ſera-ce donc ſi quelqu'autre paſſion du nombre de celles qu'excite le démon de la chair, vient à révolter les eſprits juſqu'au point de les mettre en déſordre, & leur faire commettre tant d'écarts d'imagination, & tous les ſpaſmes, geſtes & convulſions que cauſent les déplaiſantes *vapeurs* d'une maladie particuliere au ſexe. *

J'ai déjà dit pluſieurs fois que toutes les maladies étoient cauſées, ou par la partie *rouge* du ſang, ou par ſa partie *blanche*. Cela ſe trouve confirmé principalement dans les maladies des femmes. Ces maladies appartiennent à la partie blanche, lorſqu'elles ſont en premier & originai-

* C'eſt celle que les Medecins nomment la *fureur utérine*.

rement *ſpaſmodiques*. C'eſt donc une diſtinction très-utile à faire, que de bien obſerver ſi une *ſuppreſſion* qui arrive dans une perſonne du ſexe, eſt eſſentiellement ou originairement *ſpaſmodique-vaporeuſe*, ou bien ſi elle eſt *ſanguine-humorale*; de maniere que ce que celle-ci auroit de *vaporeux-ſpaſmodiques*, ne fût qu'un acceſſoire au fond de la vraie maladie. Car pour lors c'eſt au ſang principalement qu'il faut appliquer les remedes, & n'y mêler les *calmans-antihyſtériques* que comme des adouciſſans, qui donnent le tems à la circulation du ſang de ſe remettre, & de reprendre ſon ordre, ſon égalité, & ſes regles. Tout ce qu'on a dit ailleurs ſur les *congeſtions ſanguines* doit s'appliquer au cas préſent, ſans qu'il ſoit néceſſaire de le répéter ici, où l'on ne veut que faire remarquer les ſingularités des *congeſtions ſanguines* dans les corps des femmes. Pour ne s'y pas tromper, il y a une attention à faire; & elle eſt générale: C'eſt de bien comprendre ſi dans les perſonnes du ſexe, le manque ou défaut dans lequel tombe l'évacuation qui leur eſt propre, eſt un *retard* ou une

retenue, ou bien si c'est une *suppression* arrivée par quelque accident; car dans ces deux cas la cure est très-différente. Une jeune fille atteint un certain âge; cependant elle ne voit rien de cette évacuation : Il ne faut alors que laisser agir la Nature, en la dégageant de tems-en-tems par quelques saignées du bras, & en l'aidant d'ailleurs par l'usage abondant des *délayans*, ne fût-ce que par la boisson d'eau seule; la Nature prendra son cours pour l'évacuation que l'on attend. Au contraire, les *apéritifs* précipités, surtout s'ils vont de compagnie avec les *purgatifs*, achevent de mettre le désordre dans les distributions du sang. On commettra encore une faute très-considérable, si l'on commence cette cure par la *saignée du pié*; car deux raisons s'y opposent : 1°. Le sang accumulé dans les vaisseaux sanguins-artériels des parties basses, ne comporte point l'action d'une saignée comme celle du pié, qui augmentera la *collection* qui surcharge déjà ces vaisseaux : 2°. C'est attirer le sang à un passage qui n'est ni libre ni ouvert, parce que les *secrétoires* ne sont

ſont pas encore ſuffiſamment déve-loppés. C'eſt donc ici qu'il faut faire uſage de la Medecine qui opere avec patience (*cum expectatione*) ; &, par ces attentions, un Medecin aſſûre la ſanté de ces jeunes perſonnes. Si quelque occaſion ſurprenante, un ſaiſiſſement, par exemple, ou quelque impreſſion ſubite, ne fût-ce qu'une peur paſſagere, une indiſcrétion à ſe mettre les bras ou les jambes dans l'eau froide, enfin que quelque cauſe ſemblable arrête ce qui ſe paſſoit dans le corps d'une jeune fille, il ne faut pas s'étonner pour cela, ni recourir trop précipitamment aux grands remedes : il ſuffira d'exprimer du ſuc d'*orange aigre* dans un verre d'eau, où l'on aura mêlé une once de *ſirop de capillaires*, ou quelques gros d'*eau de canelle orgée*; cela rappellera bien-tôt l'évacuation ſupprimée. Si la ſuppreſſion étoit douloureuſe, parce que l'eſtomac ou le genre nerveux ſe mettroit en convulſion, un grain ou un demi-grain de *laudanum*, dans une cuillerée d'*eau de canelle*, calme ce ſoulevement ſpaſmodique, & rétablit l'évacuation ſupprimée.

XLI. Les évacuations trop considérables, ou trop fréquentes.

Mais autant que cette *évacuation* cause de maux quand elle manque, autant en occasionne-t-elle lorsqu'elle devient *énorme*, ou qu'elle devient trop *fréquente* & presque habituelle ; deux sortes de pertes de sang qui alterent infiniment la santé des jeunes personnes du sexe. Ce seroit se tromper grossierement que d'employer aussitôt les *astringens* : Mais la bonne méthode, c'est de prévenir ou de diminuer le volume du sang, d'en rabattre les impétuosités, d'en affoiblir la *turgescence* & l'ardeur. Pour tout cela, il ne faut que quelques saignées de tems-en-tems, du régime, se priver de l'usage du vin & des alimens trop apprêtés. Il suffira de faire prendre beaucoup de bouillons d'*orge*, de *riz*, ou de *millet* ; &, en cas que le mal fît trop de progrès, de donner des poudres de *nitre* préparé, de *bol d'Arménie*, de *cachou*, &c. arrosées de *jus de grenade*, ou de quelques *gouttes-anodynes*. Enfin, le mal devenant pressant, il seroit incessamment calmé par l'usage du *sel sedatif*, & encore plus efficacement par le moyen de la *liqueur minérale-anodyne*. Un autre accident

qui tourmente plusieurs de ces jeunes personnes, ce sont des *tranchées* ou des *coliques*, qui accompagnent en elles tout le tems de cette évacuation. Le remede à ce mal est principalement un remede de précaution. Car il faut observer que c'est un sang *flatueux*, bouffant, & trop ardent qui fait ce désordre. Pour donc rendre l'évacuation insensible, la boisson d'*eau chaude*, mais abondante, dans les repas mêmes; l'usage des *infusions théiformes* de fleurs de camomille, de guimauve, de coquelicot; les *émulsions* légeres, faites avec les semences de pavot blanc, & le sirop de nénuphar; l'habitude à se laver les jambes dans de l'*eau tiede*; ou, ce qui seroit encore mieux, les *demi bains* (hors le tems de l'évacuation,) le tout observé en menant une vie sobre & frugale, évitant surtout l'usage du lait; tout cela prépare le sang à sortir tranquilement. Cependant le cas arrivant toujours le même & douloureux, il faut employer les infusions de *gallium* ou *caille-lait*, ou bien quelques gouttes de *liqueur minéral-anodyne*, dans quelques cuillerées d'eau, pour faire de petites doses

d'une eſpece de limonade anodyne ; laquelle étant priſe ſagement, modere le mal ſans intéreſſer le cours de l'évacuation. Une *diſpoſition acquiſe*, comme l'appelle l'Auteur * cité ci-deſſus, cauſe & entretient ces ſortes de pertes. Car c'eſt comme un *groupe* de vaiſſeaux, que ceux que la Nature a deſtinés à l'évacuation du ſexe : Tant que ces vaiſſeaux demeurent dans leurs capacités naturelles ; les *ſecrétoires* qui en réſultent, reſtent dans leurs diametres ordinaires, & dans leur alternative de *ton* naturel ; pour s'ouvrir ou ſe fermer dans les tems & dans les périodes marqués par la Nature. Toute cette œconomie eſt changée lorſque tous ces vaiſſeaux viennent à ſe trouver gorgés & infiltrés de ſang : Ce ſont alors des réſervoirs qui en regorgent ; & voilà la cauſe des pertes. Mais ces pertes dégénerent en écoulemens longs & difficiles à tarir, quand les iſſues des *excrétoires* demeurent comme béantes & entr'ouvertes : Pour lors les fluides, quels qu'ils ſoient, s'échappent continuellement. Au contraire, lorſque tous ces vaiſſeaux prennent

* DE MOOR.

une disposition opposée, soit par leur resserrement *spontanée*, mais *spasmodique*, soit par la forte action d'*astringens* prématurément employés, il se forme une espece de digue, qui repousse le sang vers les parties supérieures. Cela se comprend aisément, en considérant la situation perpendiculaire de l'*aorte*, laquelle se donnant un *talus*, en montant sur la *veine-cave*, avant que de produire les *arteres spermatiques*, descend rapidement, par cette disposition déclive, dans le bassin de l'hypogastre. Mais là elle se partage & se répand, par les *hypogastriques* & les *hémorrhoïdales*, sur l'organe propre du sexe. Or tout étant comme bouché par le *spasme* dans ces vaisseaux, & dans les membranes qui les soûtiennent, le sang qui tombe impétueusement & de haut par les *spermatiques*, & abondamment par les *iliaques*, se réfléchit promptement par les veines de même nom dans la *cave*. Alors ce volume ne trouvant point d'issue assez prompte, il s'en fait des congestions dans les visceres : Et parce que l'*estomac* est à peu près à la hauteur de l'endroit d'où descendent les arteres

ſpermatiques, c'eſt à cette hauteur que le ſang remonte, à la maniere d'un jet-d'eau, dont l'eau s'éleve en l'air à la hauteur de l'endroit d'où elle eſt deſcendue. Ainſi ce viſcere offrant d'abord à ce volume, des vaiſſeaux amples & nombreux, c'eſt-là que ſe portent les efforts du ſang pour s'échapper. De-là viennent les maux de cœur, les dégoûts, les pertes d'appétit, & tous les maux qui fatiguent l'eſtomac dans le tems des *pâles-couleurs*. Par ces efforts, ſi quelque artere vient à s'ouvrir dans l'*eſtomac*, ce ſeront des *vomiſſemens de ſang*; accidens ordinaires qui accompagnent les ſuppreſſions dans les jeunes perſonnes du ſexe. Si les arteres de l'*eſtomac* oppoſent trop de réſiſtance à ce volume du ſang qui remonte des parties baſſes, ce ſera comme une ravine qui ſe jettera ſur le *poumon*, dont elle trouvera les arteres plus molaſſes & plus aiſées à forcer dans leurs diametres; & c'eſt de-là que viennent des toux, des oppreſſions, & ſemblables angoiſſes, qui ſe terminent à des *crachemens de ſang*. Si cette ravine monte vers le *cerveau*, & qu'en chemin faiſant elle

puiſſe ſe faire jour par les arteres des narines, ce ſeront des *ſaignemens de nez*, qui arrivent très-ſouvent dans ces mêmes maladies. Si toutes ces iſſues ſe trouvent fermées à la *ſublimation* du ſang vers le cerveau, il en réſultera de cruels *maux de tête*, des battemens d'arteres, des aſſoupiſſemens, peut-être quelque choſe de pis en ce genre.

L'on a traité à fond tous ces différens maux, en parlant ailleurs des *pâles-couleurs*. Le principe que j'ai avancé ſur les *congeſtions ſanguines*, que j'aſſûre être la cauſe de toutes les maladies, ne ſouffrira pas ici de contradictions. Il n'eſt point de maladies dans leſquelles cette cauſe ſoit plus évidente, que dans celles dont je viens de parler. Auſſi ne les guérit-on qu'en s'attachant à remettre la circulation du ſang dans ſon égalité, en la rappellant à ſes fonctions ou à ſes uſages naturels, afin qu'elle parcoure aiſément toutes les régions qu'elle doit occuper. Toutes ces maladies demandent l'uſage de la ſaignée; car aucune d'elles, en ſa maniere, ne peut ſe paſſer de ſon ſecours. Une *perte de ſang* indique &

demande essentiellement la saignée ; surtout celle du bras ; car celle du pié est rarement nécessaire, & elle ne convient jamais qu'après avoir épuisé tout ce qu'on peut attendre de celle du bras. A ce secours principal doit se joindre un grand repos de corps & d'esprit. C'est pourquoi, en cas de *perte énorme*, il faut faire cesser toute action, & faire coucher la malade sur de la paille dont l'on aura garni une paillasse. On lui fera boire de l'eau froide ; & les bouillons qu'on lui donnera ne seront que de veau, avec des herbes potageres, suivant la saison, comme la laitue, le pourpier, la chicorée de jardin, l'oseille, le concombre, la citrouille. On lui donnera aussi des poudres *absorbantes*, légerement astringentes-anodynes, avec la *liqueur minérale-anodyne* ; ou bien une *limonade-minérale*, faite avec l'aigre de soufre, ou l'esprit de vitriol, dans beaucoup d'eau, & avec un peu de sucre-rosat. Tous les soirs on lui fera prendre des *émulsions*, faites avec les semences de plantain, de laitue, de pourpier, de pavot blanc, & le sirop de nénuphar, ou le diacode, y ajoutant

un peu d'eau-rose, en cas de foiblesse. La *perte* devenant habituelle, l'on emploiera les nouvelles eaux de *Passy*, de la troisieme source.

XLII. Dangers du dérangement d'évacuation.

Au contraire, si le sang refusé aux passages par ses sécrétoires naturels, s'élevant vers les parties supérieures, insulte l'*estomac*; dans ce cas, après un préalable suffisant de la part de la saignée du bras, il faudra pratiquer celle du pié une fois ou deux; puis, en cas de *maux de cœur*, employer la thériaque mêlée avec la confection d'hyacinthe, & faire usage d'une infusion théiforme, mais légere, de menthe & de zestes d'écorce d'orange ou de citron. Le *mal de cœur* s'opiniatrant, il faut faire vomir avec l'oxymel & l'huile d'amandes douces, en faisant avaler ensuite beaucoup d'eau chaude, où l'on aura fait bouillir légerement un peu de bonne canelle. Lorsque le *vomissement de sang* arrivera à la malade (car elle en sera souvent menacée,) il ne faut point employer les astringens; il suffira de lui donner, à la cuillier, d'une potion faite avec le *diascordium* dans les eaux de plantain & d'absinthe, où l'on aura ajouté les coraux,

le cachou, & le ſirop de karabé en petite quantité. L'on fera boire beaucoup d'eau de riz, ou de millet, &, en cas de beſoin de plus fort aſtringent, l'on en viendra à l'uſage de la teinture de roſes, ou de quelques gouttes de la liqueur minérale-anodyne. Les mêmes ſecours regardent les *crachemens de ſang*, aux *acides* près, dont il faut ſe garder, & cependant approprier les *temperans* à la nature du poumon. Ce ſeront, par exemple, les eaux d'orge émulſionnées avec les ſemences de pavot, de melon & de citrouille, & le ſirop diacode; les poudres de ſuccin préparé, de corne de cerf, & d'ivoire, avec le nitre préparé, un peu de cachou, & quelques gouttes-anodynes dont l'on arroſe ces poudres. L'on en vient aux pilules de cynogloſſe, au moins tous les ſoirs, en cas de toux importune ou trop violente. Enfin, ſi le mal dégéneroit en rechutes, comme autant d'accès, qui rappelleroient les *crachemens de ſang*, il faut alors employer le quinquina *aſtringent-narcotique*, comme on l'a dit ailleurs.

Ce ſang emporté avec tant d'abon-

dance vers le cerveau, y cauſe ces douleurs cruelles & ſi difficiles à guérir dans les pâles-couleurs, ou des *aſſoupiſſemens lethargiques* & dangereux, qui fatiguent cette ſorte de malades. Car ou ce ſang paſſant dans le cerveau, ſe répand, en y entrant, en congeſtions *phlegmoneuſes* ſur les membranes de la *dure* & *pie-mere*, qui enveloppent ce viſcere; & de-là viennent ces furieux *battemens artériels* dont ces malades ſe plaignent dans la tête; ou bien en s'engageant dans la ſubſtance *corticale*, il en réſulte une autre congeſtion *phlegmoneuſe*, parce que c'eſt une autre partie que l'affection phlegmoneuſe occupe. Or le cours des eſprits ſe trouvant arrêté dans ſon principe, c'eſt un ralentiſſement qui paſſe dans la lymphe nervale, & par elle dans le cerveau; ainſi ſe produiront ces *affections ſoporeuſes*, qui tiennent les malades dans des aſſoupiſſemens très-incommodes d'abord, mais qui deviendront très-dangereux, ſi la diſpoſition phlegmoneuſe pénétrant plus intimement la ſubſtance *médullaire* du cerveau, va ſe communiquer aux membranes *arachnoïdes* qui ren-

ferment les fibres médullaires : car alors les malades ſont menacés de ces *apoplexies* qu'HIPPOCRATE nomme *fortes*, & qu'il eſt impoſſible de diſſiper. Les ſaignées redoublées préviennent ces maux, ou y remédient; mais aucune n'y eſt ſi efficace que celle de l'*artere*, ou celle de la gorge; de ſorte qu'après en avoir ſuffiſamment tiré par le bras & par le pié, l'on trouve un puiſſant ſecours dans les ſaignées des *jugulaires* : Je dis les ſaignées, parce qu'on peut ſans danger réitérer la ſaignée des jugulaires. On emploie enſuite les *purgatifs*, mais ceux-là ſeulement qui portent dans le ſang le moins de trouble qu'il eſt poſſible; comme le ſel d'Epſom, ou le ſel polychreſte, avec la manne, en deux ou trois verres d'eau, dans leſquels on diſſout quelques grains de *tartre émétique* : ou bien les tiſanes laxatives données en lavage; comme celles qui ſe font avec deux onces de tamarins, bouillis avec deux gros de ſéné mondé dans une pinte d'eau, où l'on diſſout trois ou quatre grains de tartre ſtibié; & l'on donne cette tiſane par verrées, plus ou moins, ſuivant l'état de la malade.

Mais après ces évacuations, l'uſage du *mars* devient néceſſaire ; parce que ſa vertu principale conſiſtant dans la *dépreſſion* où il oblige la maſſe du ſang de ſe mettre, les particules du *mars* s'appeſantiſſent ſur les globules du ſang, & contraignent toute ſa maſſe à ſe rabattre vers les parties baſſes ; & c'eſt remettre la circulation du ſang dans ſon niveau naturel, & la ſanté en chemin de ſe rétablir : Il eſt même ſurprenant de voir la promptitude ou le ſuccès merveilleux du *mars* dans différentes ſortes de maladies des femmes.

XLIII. Le Mariage remédie aux Pâles-couleurs.

Voici un remede moral, qui eſt dans la bouche de tout le monde pour la guériſon des *pales couleurs* : Il faut (dit-on partout) marier les filles qui les ont. Il ſemble auſſi que ce ſoit le conſeil de S. PAUL, par lequel on voit qu'il vaut mieux marier ces filles, que de les laiſſer brûler : *Meliùs eſt nubere, quam uri* *. Il eſt donc un feu légitime & innocent pour les filles chrétiennes, qui autoriſe & diſculpe le mariage, parce qu'il le demande pour elles. De malignes plai-

* *Epiſt. I. ad Corinth.* Cap. VII. ℣. 9.

fanteries voudroient déshonorer cette diſpoſition : mais elle eſt ſans péché, ſuivant cette déciſion de l'Apôtre, qui plaint ſeulement celles qui s'y trouvent aſſujetties & auxquelles il auroit ſouhaité de pouvoir épargner les tribulations de la chair, les traverſes & les ſuites de l'état de mariage. S. PAUL leur pardonne ces diſpoſitions, qu'il ne dépend point d'elles de ne pas reſſentir : *Vobis parco.* C'eſt à la Medecine qu'il appartient d'expliquer au juſte les cas, les occaſions, & les raiſons qui font que le mariage guérit ces filles. Ce font des corps où le ſang accumulé exceſſivement, bouillant dans les vaiſſeaux des parties baſſes, tourmente ces jeunes perſonnes par l'importunité de ſon feu, & par le poids que ſon ſéjour cauſe dans ces endroits. Une couche venant à ouvrir ces vaiſſeaux, les décharge abondamment par les ſuites qui en arrivent. La circulation du ſang s'en trouve en conſéquence d'autant plus facile, que devenue plus légere, le ſang & les vaiſſeaux ſont plus à l'aiſe, & la ſanté s'apperçoit infiniment moins des ſéjours que cauſe au ſang

la *pléthore* qui ſe fait enſuite de mois en mois dans ces parties. Mais il eſt bon en même tems d'avertir du danger que l'on fait courir à de jeunes filles, quand on les marie de trop bonne heure, ou avant que le développement ſe ſoit ſuffiſamment fait des fluides & des ſolides dans les organes qui doivent ſervir à la formation d'un enfant. Car ſouvent il arrive que toutes ces parties n'étant point encore *meables*, ces jeunes perſonnes ſe trouvent ſtériles & inféconde; & le trouble ſe mettant alors dans les ſolides & les fluides, que l'on a commis mal-à-propos & prématurément les uns contre les autres, l'on rend ces jeunes perſonnes languiſſantes ou infirmes, ſouvent pour le reſte de leur vie. Tant il eſt vrai que le mariage, ſi fort vanté pour la guériſon des maladies des filles, a ſes inconvéniens ou ſes dangers, ſi le préjugé, bien plus que la raiſon, ou la connoiſſance de l'œconomie naturelle, en eſt le principe ou la regle.

XLIV. Il ne faut point marier les Filles trop jeunes.

Suivant ce que je viens de dire, on voit qu'il eſt très-important pour la ſanté, de ne point prévenir les intentions de la Nature. C'eſt pour-

quoi on recommande aux peres & meres de famille, de ne jamais marier leurs filles avant que la Nature ait donné le ſignal qu'en elles eſt écloſe la vertu qui fait les meres. Ce ſignal eſt l'évacuation qui leur eſt propre, ſans laquelle il n'y a guere d'eſpérance d'avoir des enfans. Ainſi ces mariages prématurés ſont le plus ſouvent ſans fruit & ſans poſtérité. Voilà cependant à quoi s'expoſent ſouvent bien des familles. N'eſt-ce pas aller contre l'intention du Sacrement, & fruſtrer l'Etat de Citoyens? Je traiterai cette matiere un peu plus au long, en parlant des maladies des femmes-groſſes. Mais, en attendant, l'on doit avertir celles qui ſe marient, des inconvéniens auxquels elles s'expoſent pour leur ſanté, quand elles ſubiſſent ce joug avant que la Nature ſe ſoit concertée avec l'état dans lequel elles entrent. En effet, d'où viennent tant d'infirmités qui aſſaillent les jeunes mariées? C'eſt de ce que la circulation du ſang n'ayant point encore pris ſes regles pour ſe dépurer par les voies ordinaires, elles mettent en mouvement & en trouble des hu-

meurs & des vaiſſeaux qui ne ſont ni prêts, ni diſpoſés à ces évacuations. C'eſt *agacer* la Nature, ſans qu'elle puiſſe s'aider : *Movere eſt, non promovere*. De plus, n'eſt-ce pas par cette raiſon que l'on voit de jeunes femmes eſſuyer de fauſſes-couches, des accouchemens laborieux, difficiles, ſouvent prématurés, &, en conſéquence, tant de maux qui ſuivent ces malheureuſes couches, ſurtout ces épanchemens de lait, qui font périr tant de femmes, parce que la circulation du ſang étant mal établie dans les vaiſſeaux des parties baſſes, il s'y eſt trouvé mal *dephlegmé*, ſans jamais s'y être bien dépuré avant le tems du mariage. Je ne crois pas que perſonne trouve ces réflexions déplacées : d'ailleurs elles ſont fondées ſur le *mécaniſme* naturel & eſſentiel des parties.

On peut auſſi comprendre par ce que je viens de dire, pourquoi il eſt défendu dans l'Ecriture-Sainte, ſous de ſi étranges menaces, aux perſonnes mariées, d'uſer du mariage dans le tems que ſe paſſe dans la femme l'évacuation propre à ſon ſexe. Il ne faudroit pas rechercher d'autres mo-

tifs que ceux de la soûmission quand Dieu parle. Mais indépendemment du péché, & de la punition que l'Ecriture attache à cette défense, l'on comprend, par la structure & par la situation dans laquelle sont les vaisseaux & les parties dans cette circonstance de la disposition du corps de la femme, qu'elle se prête à une action incapable de satisfaire à l'intention du Créateur. C'est de donner des enfans qui l'adorent & le servent, & une postérité au genre humain. Or une femme en cet état peut-elle aisément devenir mere? Quel nom donner donc à une action qui n'auroit pour principe que la passion, ou pour fin que l'inutilité? Au contraire l'on voit dans ce mécanisme, pourquoi une femme devient si aisément grosse au sortir du tems de l'évacuation de son sexe. C'est qu'alors la *partie rouge* du sang, laissant libres & comme vuides les *sécrétoires*, c'est une méabilité ouverte au succès de l'action qui suivra. Les suites même d'une telle grossesse sont d'autant plus heureuses, que la circulation du sang s'étant trouvée dans son niveau avant l'*imprégnation*,

elle continue à ſe faire, ſans trouble & ſans confuſion, dans le corps de la mere future.

XLV. Maladies des Femmes-Groſſes.

Mais enfin, toutes réflexions faites, une fille devient femme par le mariage : alors la Nature paroît changer l'ordre de ſa conduite, par les différens arrangemens qu'elle prend dans l'œconomie animale ; c'eſt un nouveau ſoin par conſéquent pour elle, & pour la jeune femme. En effet, ces vaiſſeaux ſanguins artériels, qui avoient coûtume de ſe décharger tous les mois, vont ſe trouver fermés pendant l'eſpace de neuf mois, & au contraire devenus *ſecrétoires-lymphatiques*, ce ne ſera dorénavant qu'à la *partie blanche* du ſang qu'ils donneront paſſage pour la nourriture de l'enfant qui ſe forme. Mais que va devenir cette *portion rouge* retenue dans les vaiſſeaux du corps d'une jeune femme, qui ſe nourrit également, & chez laquelle cette nourriture abondante augmentant le volume du ſang, eſt cauſe que les vaiſſeaux en régorgent ? Voilà au juſte la cauſe de la *réſilition* du ſang, qui n'ayant plus ſes iſſues accoûtumées, occaſionne les maux de cœur,

qui ſont ordinairement accompagnés de dégoût, de perte d'appétit, & quelquefois d'averſion pour le manger ; tous ſignes qui dénotent une groſſeſſe commencée. Ce ſont cependant de véritables maladies, dont les femmes demandent d'être ſoulagées ; & c'eſt en effet l'objet de la Medecine. Sera-ce par des *vomitifs* ? Mais à quoi n'expoſeroient-ils pas une femme qui commence à être groſſe ! Ne ſeroit-ce pas évidemment riſquer de perdre le premier fruit de ſon mariage ? Sera-ce par des *purgatifs* ? Mais d'où ſont venues ſi ſubitement des humeurs *peccantes* ou gâtées dans un jeune corps, qui étoit la veille en parfaite ſanté ?

Il n'y a rien de plus raiſonnable que de prendre dans la *diſpoſition acquiſe*, comme l'appelle l'Auteur * cité ci-deſſus, les raiſons du changement qui arrive dans les vaiſſeaux utérins. Car l'on compare le corps humain à un inſtrument à cordes ; & un tel inſtrument ſe monte différemment, pour faire différens accords avec d'autres. Sur ce modele, ces vaiſſeaux qui étoient diſpoſés d'une

* De Moor.

maniere convenable à l'état de fille, changent leur ſituation, pour ſe mettre en ordre ou en convenance avec l'état de femme. Ainſi ce ſont des changemens dans les *capacités*, dans les *diametres*, dans les *directions*, les *determinations*, & les *impétuoſités* des fluides, & cela dans les vaiſſeaux ſur leſquels agiſſent les oſſillations & la vertu ſyſtaltique du genre nerveux. Juſqu'alors les arteres ſanguines avoient à ſe décharger régulierement, tous les mois, par leurs iſſues ordinaires. Au contraire, dans l'état de groſſeſſe, les vaiſſeaux ſont tranquiles à cet égard, toute leur fonction eſt de charier une lymphe nourriciere par leurs extrémités *artérielles-lymphatiques*. Avant la groſſeſſe, c'étoit la partie rouge du ſang qui pénétroit & traverſoit tous ces vaiſſeaux : mais dans la groſſeſſe, cette partie rouge étant retenue dans les arteres ſanguines, la blanche toute ſeule eſt admiſe à faire cette traverſe. Ce ſont donc des capacités rétrécies dans les extrémités des arteres ſanguines, & en même-tems des diametres formés & ajuſtés dans les extrémités de ces arteres devenues lymphatiques. En

conséquence, ce sont des directions changées, & des déterminations, ou des impétuosités nouvellement acquises aux fluides sanguins, & spiritueux ; parce que ceux-là se portent aux parties supérieures, & que ceux-ci (ce sont les esprits) se prêtent à tous ces changemens. Mais de telles altérations dans la discipline de l'œconomie animale, ne sont-elles pas plus que suffisantes pour donner occasion & matiere à tous les symptomes qui commencent & qui accompagnent la grossesse ? C'est dans ces altérations que l'on trouve les causes naturelles des maladies des *femmes-grosses*. Par conséquent il y a alors des mesures particulieres à prendre contre les dérangemens qui se font dans la circulation du sang ; il faut s'appliquer à en maintenir les lois, & à remettre ou à conserver l'*equilibre* entre les solides & les fluides.

La principale altération qui regarde tout le mécanisme du corps humain, est celle qui intéresse l'*equilibre* des parties, d'où dépend l'intégrité des fonctions & de la santé. Car c'est une nouvelle charge qui survient à la Nature dans le corps d'une

femme grosse, c'est-à-dire, un poids de surcroît, une *gravitation* de plus, de la part des *fluides*, dont le volume se grossit dans les vaisseaux. C'est une *renitence* continuelle dans laquelle entrent les *solides* pour soutenir leur vertu *systaltique*, & par elle le *ton* naturel des parties. L'attention principale, & peut-être unique, que l'on doit avoir pour maintenir la santé d'une femme grosse, roule sur l'art ou la maniere de bien tenir conciliés entr'eux les *solides* & les *fluides*. Or comme la nouvelle charge vient du poids nouveau que le volume du sang, qui s'accumule tous les jours apporte dans l'œconomie animale, c'est contre cet accroissement de *fluides*, ou cette crue journaliere de sang, qu'un Medecin doit se précautionner. L'usage même en paroît familier, par la coutume autorisée dans le Public, de faire saigner les femmes grosses dans leur troisieme mois. En effet, la croissance de sang qui résulte de la suppression qui s'en est faite pendant ces trois mois, a fait sentir naturellement aux Medecins, & au peuple même, le besoin de la *saignée* pour les femmes grosses.

Mais cette précaution, qui peut suffire quand leur santé se soutient jusques-là, devient insuffisante quand celle-ci se dérange dès avant ce tems. Ainsi, quelque chose qui arrive à une femme-grosse avant son troisieme mois, c'est l'augmentation du sang qui fait le désordre, parce qu'il surcharge quelque endroit des vaisseaux. Quelquefois le mal se fait sentir dans l'*estomac*, par des vomissemens, par des appétits bisarres, & même souvent monstrueux, qui sont occasionnés par les objets que des femmes-grosses desirent passionnément. Quelquefois c'est dans les *intestins*, par des coliques, des gonflemens, des maux de reins, des cours-de-ventre; tout cela est le produit d'un sang appesanti par sa congestion dans quelqu'une de ces régions: Congestion qui devient quelquefois si sensible, que venant à forcer les extrémités des arteres, il survient des hémorrhagies utérines. Par cette raison l'on voit des femmes grosses souffrir des évacuations de cette nature de si bonne heure, que cela fait quelquefois douter de la réalité de leur grossesse. Mais, sans douter de la cause de tels

symptomes,

ſymptomes, il faut faire ſaigner la malade dès que ces accidens paroiſſent, ſurtout hors les tems précédemment réglés ; la tenir au lit, en cas de perte conſidérable ; & au ſurplus ſe contenter de lui faire garder un régime ſobre & humectant. C'eſt ainſi qu'en laiſſant à la Nature le tems de reprendre le deſſus pour les arrangemens de la circulation du ſang, l'on eſt à l'abri de toute crainte, ou de ſurpriſe, en réitérant la *ſaignée* de tems-en-tems, pendant le reſte de la groſſeſſe.

XLVI. Les fauſſes-couches.

Il y a de jeunes femmes infortunées qui ne peuvent porter à terme leurs enfans ; de ſorte qu'elles ont l'affliction de ne faire que de *fauſſes-couches*, plus ou moins avant dans leurs groſſeſſes. Le mal eſt grave à plus d'un égard ; cependant le remede en eſt preſque ſûr dans la *ſaignée*. Car tout le ſecret pour leur faire porter leurs enfans juſqu'au neuvieme mois, c'eſt de les faire ſaigner du bras dès le premier mois qu'elles ſe croient groſſes, & ainſi continuer de mois en mois, dans les corps *pléthoriques* & ſucculens. Et à l'aide d'un repos raiſonnable, & d'un régime

exact, exempt de mets trop ſalés ou épicés, de vin, de caffé, de chocolat, & de toutes les boiſſons ou liqueurs ſpiritueuſes, ardentes ou vineuſes; ces femmes ont la conſolation de ſe voir devenir meres de pluſieurs enfans, qui ſans ces précautions périroient malheureuſement.

XLVII. Les faux Germes. Les *faux-germes* reſſemblent fort à de fauſſes-couches: ils ſont à la vérité bien moins menaçans pour la vie des meres manquées, parce que ces accidens leur arrivent dans les premiers tems de groſſeſſe; au lieu que les *fauſſes-couches*, à proprement parler, ne ſe comptent qu'à-peu-près dans le troiſieme mois. Ce ſont des femmes Chrétiennes qui doivent ſe tenir en garde, pour n'être point les inſtrumens de la perte de ce que Dieu a mis dans ces productions échouées. Car enfin ce ſont des ébauches de corps humains, ou des *hommes en herbe*, pour ainſi dire; mais qui ſait quand & juſqu'à quel point ſont animées ces productions humaines? Peut-être ſeroit-on fondé à les comparer à ces œufs vuides de germes, que rendent les poules, *irrita ova*? Ne pourroit-on pas dire que la cauſe

de ces productions informes, n'eſt autre choſe qu'un fond mal-préparé dans une femme mariée trop jeune, ou trop âgée ? Car comme des entes ne trouvent point à s'inſinuer dans la ſeve d'arbres impropres ſur leſquels on les applique, tout de même ces *corps ovulaires* ne peuvent s'*implanter* ou prendre racine ſur des parties que la Nature n'a point achevé de façonner, ſoit dans des corps trop jeunes, ou en d'autres en qui jamais elle ne donna le ſceau ou le ſignal de fécondité. Mais alors des femmes ſeront-elles excuſables aux yeux de Dieu, de s'être expoſées à devenir meres, ſans jamais pouvoir porter leurs enfans à terme ? Pour moi, je crois que des femmes trop jeunes devroient, par principe de conſcience, ſe ſouſtraire à toutes les occaſions de groſſeſſe, & que celles qui ſont plus âgées devroient abſolument s'en éloigner.

XLVIII. Le cours de ventre des femmes groſſes.

Les *cours-de-ventre* dans les femmes groſſes, ſont d'autres marques d'altération dans l'*équilibre* des parties, qui ſe trouve intéreſſé ou bleſſé par l'état de groſſeſſe. Ce ſont en effet des évacuations originairement

fondées dans l'irritation du genre nerveux. Une telle irritation, trop longue ou trop fréquente, traîne après soi la cause de toutes les sortes d'*avortemens* qui peuvent arriver, suivant la remarque d'Hippocrate. Ce n'est pas qu'on observe que des *cours-de-ventre*, même assez fâcheux, se rendent supportables avec la grossesse, jusqu'au tems quelquefois de l'accouchement; car c'est le terme critique ou heureux qu'Hippocrate donne à la dyssenterie des femmes grosses. Cependant les malheurs que peuvent causer aux grossesses ces *cours-de-ventre*, obligent à y apporter les secours les plus prompts qu'il est possible. Pour cela, on doit surtout examiner si le mauvais régime, entretenu souvent dans les femmes grosses par des appétits bisarres & mal-faisans à la nature, n'est point l'origine de ces cours-de-ventre, ou de ces dyssenteries : c'est pourquoi l'on doit avertir ces jeunes femmes, de ne pas se livrer à satisfaire ces goûts bisarres & hétéroclites. Peut-être, & c'est ce qui les autorise, ne se sentent-elles point incommodées de ces alimens extraordinaires, pen-

dant quelque tems : mais c'eſt moins de l'eſtomac dont il faut leur parler dans cette occaſion, que de la production des mauvais ſucs qui réſultent de ces coctions dont l'eſtomac ſera venu à bout. De ſorte que, ſans y penſer, elles ſe voient ſurpriſes de maux de ventre, de coliques, de gonflemens, enfin de cours-de-ventre ſimples, ou dyſſentériques. Cet examen ſuppoſé, on remédiera aux *cours-de-ventre*, en pratiquant les ſaignées du bras comme on l'a conſeillé ci-deſſus, en obligeant les malades à ſe priver de viande pendant quelque tems, en les tenant uniquement à l'uſage des potages, & à celui du riz, ou de ſemblables graines; & en même-tems on leur fera uſer de potions *ſtomachiques*, *anodynes*, & *confortantes*, qui ſeront faites avec le *diaſcordium* dans l'eau de ſcorſonere, & celle de canelle orgée, où l'on diſſoudra une once de ſirop diacode, & un gros de confection d'hyacinthe, ſur huit à dix onces de liqueur, pour être priſes par cuillerées, plus ou moins ſouvent, & plus ou moins abondamment, le jour & la nuit. Il faudra leur recommander

en même-tems de boire toujours chaud d'une tisane faite avec la racine de scorsonere, l'orge entier, & la réglisse.

XLIX. Les Purgatifs sont très-dangereux dans la grossesse.

Les *purgatifs* sont très-dangereux pour les femmes grosses : Si cependant on est obligé d'y avoir recours, on emploiera, dans ces occasions, des infusions simples d'excellente rhubarbe, où l'on dissoudra quelques onces d'huile d'amandes douces, ou un peu de manne ; ou bien on fera prendre le sirop de chicorée composé de rhubarbe, mêlé avec deux onces de manne. Le cas sera bien plus grave, si le cours-de-ventre est *dyssenterique* : Alors la saignée deviendra indispensable, & il faudra ordonner le régime le plus simple qu'il sera possible ; & même il ne faudroit, pendant quelques jours, que des bouillons, quelques crêmes de riz ou d'autres graines, quelques panades à l'eau avec la mie de pain & les jaunes d'œufs. Au reste, on se renfermera dans un usage constant des remedes *calmans*, ou même des *narcotiques*. Peut-être en faudra-t-il venir à l'*ipecacuanha*, comme il a été dit en parlant ailleurs de la dyssen-

terie : mais ſi cette maladie ſe trouve compliquée avec la groſſeſſe, il faut avoir la précaution de ne pas donner cruement l'*ipecacuanha* ; on doit alors le mêler avec le *diaſcordium*, pour en modérer la vertu émétique, comme feroient trois ou quatre grains d'*ipécacuanha* dans un demi-gros de *diaſcordium*. L'attention ſinguliere qu'il faut apporter dans cette circonſtance de groſſeſſe, eſt de ſe bien aſſûrer contre l'inflammation qui ſe prend aux parties ſolides des viſceres, & qui pourroit ſe communiquer aux membranes qui envelopent ou contiennent l'enfant ; dans ce cas il faudroit réduire la malade aux ſeuls bouillons, ſans épargner les ſaignées. Car on ne doit jamais perdre de vûe, que la diſpoſition acquiſe, par la groſſeſſe, aux vaiſſeaux *utérins*, & en conſéquence à tous ceux du bas-ventre, doit occuper ſurtout l'eſprit du Medecin, qui doit ſavoir, ſelon l'obſervation d'HIPPOCRATE, que la dyſſenterie des femmes groſſes ceſſe dès qu'elles ſont accouchées ; c'eſt un ſigne non équivoque de la part qu'a la gêne des vaiſſeaux *utérins* dans la dyſſen-

terie préſente. Ainſi la violence de ce mal & des accidens qui s'en enſuivent, doit être attribuée à l'état *phlegmoneux* de toutes les parties du bas-ventre. Pour lors il faut traiter la malade comme ſi elle n'étoit pas groſſe, ſans lui épargner les ſaignées du bras, ni le petit-lait, ni les délayans ſemblables; parce que le principal but doit être celui de conſerver la vie à la mere, de laquelle néceſſairement dépend celle de l'enfant.

C'eſt encore à raiſon de la diſpoſition que prennent les vaiſſeaux pendant la groſſeſſe, que la dyſſenterie, qui eſt ſi naturellement portée à dégénérer en *teneſme* ou *épreintes*, les fait ſentir avec violence dans les femmes groſſes. Cela vient de ce que le poids de l'enfant preſſant les vaiſſeaux, oblige le ſang à croupir dans les parties baſſes, & à y cauſer le *téneſme*, qui eſt alors une irritation plus *phlegmoneuſe* que *ſpaſmodique*. Ce doit être une ſource de réflexions ſingulieres pour un Medecin, de même que les *hémorrhoïdes* qui ſurviennent aux femmes groſſes, par la même raiſon de preſſion dans les vaiſſeaux *hypogaſtriques*.

La

La pression dans les vaisseaux *iliaques* produit les *varices* qui se font sur les jambes & les cuisses des femmes grosses, & plus souvent encore les *enflures* des cuisses, des jambes & des piés de ces femmes. Mais ces enflures, toutes formidables qu'elles paroissent, s'évanouissent d'elles-mêmes, & s'effacent absolument dès que la femme est accouchée. Ainsi il faut bien se garder de la fatiguer par des *hydragogues*, ou semblables purgatifs contre les eaux; car elles ne sont ici accumulées dans le tissu des parties, que par la *stagnation* où la grossesse met le sang dans les parties basses. Ainsi le remede se trouve dans la fin de la grossesse. Il en est de même des douleurs de reins, de dos, & des parties voisines, qui tourmentent les femmes grosses, la circulation du sang se trouvant interceptée dans tous ces endroits par la seule compression des vaisseaux. Tout cela démontre la nécessité de tenir bien au large le sang dans les vaisseaux pendant la grossesse. L. Les varices & les enflures des cuisses & des jambes dans les femmes grosses.

Il est un autre accident ordinaire sur la fin de la grossesse, ou même pendant son cours, lorsque la fem- LI. L'incontinence d'urine

dans certaine grossesse. me porte son enfant bas. C'est l'*incontinence d'urine*, ou l'impuissance où est la femme de contenir le *sphincter* de la vessie, parce que le poids de l'enfant en comprime si fort le fond, qu'il contraint ce *sphincter* à s'ouvrir ; ce qui fait qu'une femme, dans cet état, n'est pas la maîtresse de retenir son *urine*. Cet accident est bien plus incommode & plus déplaisant, que dangereux. On le soulage en soûtenant le bas-ventre & l'enfant qui y est, par le moyen d'un bandage approprié avec une serviete, qui empêche le volume du ventre de tomber trop fortement sur les parties basses.

LII. Maladies des Parties supérieures dans les femmes grosses.

La crue du sang s'augmentant de mois en mois, par la suppression qui dure jusqu'au neuvieme, grossit considérablement sa masse & son volume. C'est de là que viennent les maux qui attaquent les *parties supérieures*. Car il s'en faut bien que l'enfant consume, pour sa nourriture, toute cette quantité de sang qui se retient tous les mois. Ce n'est même que de la *portion blanche* qu'il tire sa nourriture. Ainsi quelle que soit la quantité que l'enfant en attire à soi, toute

celle de la *portion rouge* qui reflue surtout vers les parties supérieures, y cause tous les symptomes fâcheux qui fatiguent les femmes grosses, & qui souvent mettent leur vie en danger.

Cette quantité de *portion blanche* du sang, qui est employée pour la croissance de l'enfant, peut aller à huit livres, à quoi va le poids de son corps; & il y en a environ quatre de la *portion rouge* qui ont à refluer dans les vaisseaux, c'est-à-dire, le tiers de toute la quantité qui se porte à l'enfant. Mais pour loger ces quatre livres surabondantes ou de surcroît de *fluides* dans les vaisseaux sanguins, ce ne sont point en même-tems de nouvelles capacités qui s'ouvrent ou se produisent. Ainsi cette crue devenant à la charge de la Nature, c'est à elle à trouver retraite à ces quatre livres de fluides de *surérogation*. Lors donc que cette portion de fluides est parvenue par la *veine-cave* au ventricule droit du cœur, qu'elle est ensuite poussée dans les vaisseaux du poumon, puis rendue par le ventricule gauche à l'*aorte*, elle ne rencontre point d'endroits plus commo-

des pour ſe placer, que les viſceres ou les parties dans leſquelles elle trouve, ſur ſa route, plus de molleſſe, moins de réſiſtance, & plus de vaiſſeaux conſidérables. Or tels ſont les *poumons*, où ces quatre livres de fluides, qui ſont de ſurcroît, ſont reçues immédiatement, & dans leſquels il ſe trouve un plus grand nombre de ces vaiſſeaux, & plus de ſoupleſſe dans les tuniques de tous ces endroits. D'ailleurs, le ſang venant à ſe rabattre, par l'*aorte*, dans les arteres *mammaires*, & encore plus bas, par les *gaſtriques*, (qui ſont en ſi grand nombre & ſi amples) ſur les membranes de l'*eſtomac*, eſt ſans contredit la cauſe manifeſte des *congeſtions* qui font les oppreſſions & les toux que ſouffrent les femmes groſſes, de même que des *gonflemens* ſi douloureux qu'elles reſſentent dans les mamelles, & enfin de ces *maux* d'eſtomac, & des fâcheux accidens qui arrivent à ce viſcere pendant les groſſeſſes des femmes.

On ne voit point, en bonne Pathologie, d'autre précaution plus naturelle à prendre, que de diminuer le volume du ſang, qui eſt augmenté

d'un ſixieme, ou environ, dans toute ſa maſſe, ſi l'on réduit la maſſe du ſang qui circule journellement par les grands vaiſſeaux, à vingt & tant de livres. Auſſi les femmes groſſes ne reçoivent-elles de vrai ſoulagement que de la *ſaignée*, pour appaiſer leurs toux, leurs oppreſſions de poitrine, les douleurs qu'elles ſentent dans les mamelles, & tous les maux d'eſtomac qui les fatiguent.

LIII. Les Appétits biſarres des femmes groſſes.

La ſaignée eſt pareillement très-utile pour remédier aux *appétits biſarres* & hétéroclites, qui font que la plûpart des femmes groſſes ſouhaitent avec grande avidité de manger tant de mauvaiſes choſes. Cette biſarrerie ne vient que des aliénations ſurvenues aux *oſſillations* des fibres de l'eſtomac, & à la *craſe* de la lymphe gaſtrique, à l'arrivée de la ravine de ſang ſurabondant, leſquelles aliénations perverriſſent la fonction de ce viſcere. L'eſtomac broie donc les alimens d'une maniere d'autant plus étrangere, que la *vertu ſyſtaltique* de ſes fibres & la qualité de ſes fluides ſe trouvent perverties d'une part, & ſouillées d'une autre. Le ſurcroît de ſang étant donc la cau-

se de ces désordres, c'est en le diminuant que l'on y remédie.

LIV. L'accouchement naturel. Il est des femmes d'un bon tempérament, qui sont exemptes de toute maladie pendant le tems de leur grossesse. La crue de sang qui se fait pendant neuf mois dans leurs vaisseaux sanguins, leur procure au terme un *accouchement naturel.* Par la même raison, l'accouchement n'est pas heureux, ou n'arrive pas à terme, lorsque le sang, au lieu de se faire place dans les vaisseaux sanguins, tombe dans les vaisseaux propres de la matrice. La *plethore* universelle de tous les vaisseaux sanguins procure donc l'accouchement naturel; parce que cet accouchement est comme le *débandement* ou la *détente* des parties qui étoient tenues en équilibre: Cette *détente* est occasionnée par l'excès de force ou de poids qui se trouve dans l'une des deux puissances au dessus de l'autre; excès qui arrive ici dans les fluides crus en volume, lesquels par ce moyen, l'emportent sur la résistance des *solides.* Car à mesure que le sang comble les capacités des vaisseaux sanguins par tout le corps, celles des

vaiſſeaux propres de la matrice ſe trouvent ſurchargées de la partie rouge du ſang : La preuve en eſt ſenſible, en ce que ces vaiſſeaux ſont prodigieuſement augmentés de groſſeur quand les femmes groſſes ſe trouvent à terme. C'eſt donc un contre-poids qui demanderoit une pareille *rénitence* de la part des ſolides, pour laquelle il faudroit que la *partie blanche* du ſang s'accrut dans les fibres nerveuſes, à proportion que la *rouge* s'accroît dans les vaiſſeaux ſanguins. Or il arrive tout le contraire ; puiſqu'à meſure que la *partie rouge* ſe groſſit dans les vaiſſeaux ſanguins, autant la *blanche* paroît ſe dérober des enveloppes de l'enfant, parce que la liqueur lymphatique diminue dans l'*amnios* à meſure qu'une femme groſſe approche de ſon terme. Mais, comme une très-petite quantité d'eau ſuffit dans une *clepſydre* ou *horloge-à-eau*, pour y entretenir l'équilibre néceſſaire pour le maintien & le contrepoids de l'ordonnance de cette machine, de même l'eau lymphatique renfermée dans l'*amnios*, tient par ſon poids la matrice en équilibre. Lorſque cette eau ſe

trouve diminuée, la vertu d'équilibre diminue dans la matrice, à proportion que la partie rouge du ſang ſe groſſit de volume, en s'accumulant, ainſi que fait le ſang ſur le haut de ce viſcere, pour ſervir comme de réſervoir au *placenta*, lequel eſt la paſſoire ou le crible de la lymphe qui diſtile dans l'*amnios*. Ce volume donc venant à prévaloir, par ſon poids & par ſa preſſion ſur le ſommet de la matrice, au-deſſus du contre-poids que faiſoit la lymphe dans l'*amnios*, voilà préciſément ce qui rompt l'équilibre; & c'eſt ce que je regarde comme une eſpece de *détente*, qui ſe fait par la ſouſtraction de la *partie blanche* du ſang.

Mais cette ſouſtraction devient d'autant plus favorable à cette *détente*, que cette défection de la liqueur de l'*amnios*, eſt comme le ſignal que la Nature ne va plus déſormais vaquer qu'au ſeul entretien du *ton* des parties nerveuſes par tout le corps de la femme groſſe; de ſorte que le genre nerveux, qui maintient cet équilibre dans tous les viſceres, occupera déſormais la lymphe, pour

remplir les fibres nerveuſes de ces parties, & pour les maintenir dans leur *ton* naturel. Dès que la matrice vient à ſe relâcher, elle facilite à l'enfant la pente qu'il a à prendre, & les mouvemens qu'il a à faire pour ſortir de ſa priſon. Ce mécaniſme eſt autant admirable par l'art qui l'opere, que par la réitération qui s'en fait tant de fois dans la vie d'une femme, toujours avec la même juſteſſe & les mêmes circonſtances.

Tout ce détail donne, ce me ſemble, une grande facilité pour ſe mettre au fait des cauſes pour leſquelles un *accouchement* devient quelquefois *laborieux* pendant des jours entiers, durant leſquels les femmes reſſentent bien ſouvent des douleurs étonnantes, & tombent même quelquefois en convulſions. Ces douleurs ne ſont pas cependant celles qui dénotent, ou qui aident le travail ; parce qu'elles ne ſe portent pas déterminément en embas, & que les membranes de la matrice gorgées d'un ſang abondant, ſont gênées, de ſorte que leurs oſcillations étant confondues, elles ſe perdent, ſans cauſer la dilatation qui doit procurer la ſortie de l'en-

LV. L'accouchement laborieux.

fant. Tous les remedes que l'on vante pour en faire l'expulſion en pareil cas, ſont ſouvent mortels, par l'ardeur qu'ils augmentent, & le trouble qu'ils portent dans le ſang ; au lieu que les ſaignées du bras promptement faites, en dégageant les membranes, ſoulagent la malade, en même tems qu'elles facilitent la ſortie de l'enfant. Les convulſions mêmes indiquent donc ces ſaignées avec d'autant plus d'évidence, qu'elles ſont les marques de la criſpation des fibres nerveuſes ou membraneuſes, qui ne peuvent ſe relâcher qu'en ſe dégageant du ſang qui les gonfle. Les *ſyncopes* ou défaillances, & les *létargies* (ce ſemble) dans leſquelles des femmes en cet état tombent très-ſouvent, ne doivent pas non plus empêcher l'uſage des ſaignées du bras ; car tous ces accidens ne ſont que des effets de *congeſtions* ſanguines & phlegmoneuſes, auxquelles les ſaignées ſont ſinguliérement convenables.

Ce n'eſt pas ici le lieu de parler du manuel qu'il faut employer dans les *Accouchemens laborieux*. C'eſt une manœuvre qui fait l'objet d'excellens

Ouvrages, qui ſont entre les mains du Public, ſurtout des Sages-femmes; comme ſont les Traités des Accouchemens par d'habiles Chirurgiens *, & celui qui a paru de nos jours, ſur la même matiere, par le célebre DEVENTER, Medecin-Accoucheur en Hollande. Il ne s'agit dans mon Ouvrage de la Medecine des Pauvres, que de ce qui concerne préciſément la Medecine ou l'Art de traiter intérieurement les maladies. Ainſi, ſuivant cette idée, je demande ſeulement de ceux qui ſe mêlent des maladies des Pauvres, de ne conſidérer dans ces maux que deux cauſes principales, qu'il ne faut jamais perdre de vûe, principalement dans les maladies des femmes-groſſes; ſavoir, d'une part, le *ſang*, ſon volume groſſi, & ſa circulation dérangée, ſoit dans ſa partie rouge, ſoit dans ſa partie blanche; &, d'une autre part, le *genre nerveux* ou *membraneux*, qui occaſionne, ou qui traverſe la facilité des Accouchemens, parce que les parties nerveuſes ou membraneuſes qui font le tiſſu de la matrice & de ſes dépendances, ſe trouvent plus ou

* PEU, MAURICEAU, LA MOTTE, &c.

moins ſouples, ductiles, enflammées, ou convulſives. Voilà au juſte la raiſon pour laquelle ce n'eſt qu'à cette double cauſe que l'on attribue les Accouchemens laborieux, & toutes les maladies qui les précedent, ou qui les ſuivent. Je conviens que les Pauvres, & peut-être ceux qui les aident dans leurs maladies, ne ſe trouveront pas toujours à portée de cette *Pathologie*. Mais je prétens du moins convaincre les uns & les autres, que ce n'eſt pas au haſard que je veux traiter les Pauvres : mais ſuivant les principes les plus certains de la bonne Medecine; parce qu'indépendemment de l'humanité, la Religion apprend que la vie des Pauvres n'intereſſe pas moins devant Dieu les conſciences des Medecins, que la vie des Riches.

Je conviens encore qu'il ſe peut faire que l'on touche, dans cette Pathologie, des cauſes ou des occaſions des maladies des femmes, qui ſe rencontrent plus rarement parmi les femmes pauvres, que parmi les riches. Car je n'ignore pas que l'oiſiveté, la bonne chere, & les paſſions, ſources communes de tous ces maux, ſe trou-

vent plus ſouvent chez les femmes riches, que chez les pauvres. Mais enfin celles-ci étant compoſées de la même maniere que des Dames de la plus haute qualité, il faut ſe précautionner contre tout ce qui eſt poſſible; puiſque certaines circonſtances de tems, de lieux, & d'emplois, expoſent indifféremment quelques femmes que ce ſoit.

Cela ſuppoſé, voici de ces maladies qui ſont ordinaires parmi toutes les femmes. La ſortie de l'enfant ne termine point l'Accouchement; le travail en eſt quelquefois prolongé par la *retenue de l'Arriere-faix*, parce que trop fortement collé au fond de la matrice, il ne ſuit pas d'aſſez près la ſortie de l'enfant. Le Medecin-Accoucheur Hollandois cité ci-deſſus*, propoſe avec ſon habileté ordinaire, des moyens d'y remédier, dont il fait grand cas; & apparemment qu'ils préviendront ſouvent ce fâcheux accident. Cependant, comme les *fœtus* dans les animaux tiennent aux parois des *portieres* des femelles par les *cotylédons*, qui ſont comme autant de boutons enchaſſés dans les fibres de

LVI. Les ſuites des Accouchemens. La Retenue de l'Arriere-faix.

* DEVENTER.

ces membranes utérines ; de même, ou à peu près, les inégalités qui se trouvent dans la partie inférieure du *placenta*, se font comme des *chatons* entre les interstices des fibres du tissu de la matrice ; & se font autant d'attaches qui tiennent le *placenta* ou arriere-faix enclavé dans le fond de cet organe. Or, soit *spasme*, soit inflammation, ou *phlogose*, le serrement est quelque fois si fort dans ces fibres gonflées ou irritées, que le degagement ne suit que difficilement la sortie de l'enfant.

De-là naît un nouveau travail pour la main *accoucheuse*, qui a besoin par conséquent de redoubler d'adresse, de legéreté, de menagement, & de précaution. Car le *placenta* retenu se trouvant fortement collé au fond de la matrice, & n'ayant pas pû par conséquent se laisser aller à l'ébranlement du cordon, le danger est énorme, à cause du risque qu'il y a de déchirer la matrice. Cet embarras a donné lieu à une question très importante parmi les Accoucheurs. Les uns plus hardis que les autres, pour ne rien dire de plus, ne craignent point d'arracher, pour ainsi dire, ce corps de-

venu étranger : Les autres plus ſages & plus retenus ſont d'avis, qu'après de légeres tentatives, l'on abandonne cette ſéparation à la Nature. Le Medecin-Accoucheur (*a*) va au-devant de ce travail ; il enſeigne le moyen de prévenir cette *retenue*, par la diligence qu'il conſeille dans l'opération. Mais un autre Medecin (*b*) encore Hollandois, va plus loin, quand le malheur arrive ; car la découverte qu'il a fait du *muſcle utérin* avertit (ce lui ſemble, & avec bien de la raiſon) de ſe donner patience. Il fait donc comprendre, par le mécaniſme qu'il fait appercevoir dans ce muſcle, par ſa ſituation, & par la force de ſes fibres, que c'eſt un organe inſtitué par la Nature, pour aider le *placenta* à ſe déprendre de l'engagement que ſes inégalités papillaires ont pris entre les fibres membraneuſes de la matrice. Tel eſt l'art de cette Medecine *naturelle* que le Créateur a attachée aux organes du corps humain. C'eſt donc en géné-

(*a*) DEVENTER.
(*b*) RUYSCH, dans ſon Traité, *De Muſculo in fundo Uteri obſervato*, imprimé à Amſterdam en 1726. in-4°.

ral le fondement de cette Medecine *expectative*, qui fait prendre les momens de la Nature *guériſſante*. C'eſt ici une reſſource excellente, comme cet illuſtre Anatomiſte en avertit les Sages-femmes, par laquelle en donnant le tems à la Nature *accoucheuſe* d'achever ſa beſogne, elles la verront venir à leur aide, & enfin délivrer les femmes accouchées.

Rien ne répond ſi parfaitement à l'obſervation des Accoucheurs, leſquels, ſans en tant ſavoir que cet illuſtre Medecin Hollandois*, avoient appris par leur propre expérience, que c'eſt à la Nature, qui eſt la véritable directrice des coctions & des ſécrétions, à opérer cette ſéparation pour parvenir au retabliſſement des malades. En effet, la Medecine a trouvé la même choſe, en faiſant, avec le tems, & la ſageſſe des remedes, ce qui dépend d'elle pour prévenir les accidens de cette *retenue*. Or ces accidens étant les mêmes & de même nature que ceux qui ſuivent la retenuë des *vuidanges*, & leurs remedes étant les mêmes, & d'une indication ſemblable, ce ne doit être

* M. RUYSCH.

qu'après

qu'après avoir parlé de la ſuppreſſion des *vuidanges*, qu'il convient d'indiquer les remedes propres à ces ſortes de maladies. Mais un troiſieme mal ſe trouve auſſi de même genre ; ce ſont les *tranchées* ſi cruelles qui ſuivent très-ſouvent les accouchemens. Ce ne doit donc être encore qu'après avoir expliqué les cauſes de ces *tranchées*, qu'il ſera à propos de donner la méthode de traiter ces trois maladies.

La *ſuppreſſion des vuidanges*, eſt la retenue du ſang qui doit s'évacuer après la ſortie de l'enfant, & qui doit couler après la couche. Cette évacuation n'eſt ſupprimée que par l'inflammation *ſpaſmodique* des membranes de la matrice ; car cette inflammation n'eſt guere que la ſuite des tiraillemens qu'ont cauſé les efforts de l'Accouchement. Par-là en effet les fibres irritées reſſerrent les vaiſſeaux, & la *phlogoſe* s'en enſuivant, à l'occaſion de la *congeſtion ſanguine*, c'eſt ce qui en ſuprime le cours du ſang, ou le ralentit. Ainſi c'eſt à la diſpoſition *ſpaſmodique*, & à l'*inflammation* de ces parties, qu'il faut être attentif pour rétablir cette évacuation

LVII. Les cauſes de la ſuppreſſion des Vuidanges.

Ces mêmes indiſpoſitions deviennent les cauſes des ſymptomes que produit la retenue de l'*arriere-faix*. Car c'eſt l'inflammation qui rend ce ſymptome ſi formidable ; & le reſſerrement des fibres membraneuſes qui engagent ſi fortement le *placenta*, eſt ce qui rend cet accident ſi rébelle aux remedes, & ſi douloureux à la malade. C'eſt donc à cette double indiſpoſition qu'il faut rapporter les vûes qui doivent diriger la cure de cette maladie.

LVIII. Les cauſes des Tranchées.

Les *Tranchées* ont manifeſtement les mêmes cauſes, qui ne ſont autre choſe que les *criſpations* dans les fibres nerveuſes, & la *congeſtion phlegmoneuſe* que contractent ces fibres ; de ſorte que ſi l'on appaiſe l'irritation des fibres, & que l'on pourvoie à l'inflammation de ces parties, on remplira par ce moyen, tout ce que l'on peut ſouhaiter dans ces circonſtances, c'eſt-à-dire, que l'on remédiera aux *tranchées* des Accouchées, que l'on rappellera aiſément l'évacuation des *vuidanges*, & enfin qu'on parviendra à ſéparer l'*arriere-faix* du fond de la matrice, pour l'en faire ſortir.

Les signes par où l'on connoît ces trois maladies, sont évidens; mais il faut juger de la gravité de ces causes par l'état du bas-ventre. Car l'on a infiniment plus à craindre de ces accidens, quand tout le ventre & principalement la région de la matrice se trouve tendue & douloureuse. En ce cas il faut sur tout pratiquer la saignée du bras, comme étant le remede propre à ces trois maladies. Au surplus, l'on doit employer des *topiques*, quand un gonflement trop douloureux occupe les parties souffrantes. Deux raisons cependant rendent l'usage des *topiques* dangereux: L'un est le refroidissement qu'attire sur ces parties les *humectations* ou les *fomentations*, fussent-elles les plus convenables; parce qu'elles se refroidissent si l'on ne les renouvelle souvent peu de tems après leur application; & ce renouvellement lui-même, quoi qu'on y fasse, peut attirer le même inconvénient: L'autre raison est, que les *cataplasmes* qu'on applique, ont un inconvénient qui leur est propre; c'est que leur poids fatiguant ces parties déjà souffrantes, ces topiques augmentent la douleur, ou l'entretiennent.

LIX. Effets des Topiques sur les Accouchées.

Dans tous ces cas donc l'on trouve plus de sûreté dans les *applications séches* : ce sont celles des linges chauds ; &, s'ils ne suffisent point, l'on peut avec utilité appliquer sur tout le ventre, en maniere de cataplasme, ces linges enduits d'une bouillie faite à l'ordinaire avec la farine & le lait, mais claire ou fine, y ajoûtant cependant un jaune-d'œuf, & un peu de safran ; car le poids en étant moindre que celui des cataplasmes ordinaires (ou des aumelettes, que quelques-uns conseillent en pareil cas,) le remede devient très-supportable à la malade. Les *linimens* seroient aussi commodes, & auroient leur utilité ; mais ce sont des huiles dont il faut frotter la peau, laquelle étant très-sujette, dans les femmes, à s'enflammer en maniere d'*érysispele*, qui succede à l'application des huiles, ce seroit exposer la malade à de nouveaux maux. L'usage des *lavemens* faits avec une simple infusion bien légere de fleurs de camomille, ou avec de l'eau de graine de lin, peut être aussi d'un grand secours : il n'y a point à appréhender qu'il en résulte aucun accident : mais il faut avoir

ſoin de faire boire abondamment à la malade d'une eau de veau très-légere & toujours chaude.

LX. L'Uſage des Calmans pour les Accouchées.

Tous ces ſecours ſont très-utiles : mais il en eſt encore un autre, par lequel on ſoulageroit conſidérablement les femmes en couche ; je ne ſais pourquoi l'on en fait ſi peu d'uſage, & cette omiſſion eſt peut-être la cauſe de très-fâcheux accidens. Je veux parler du ſecours des *calmans*, qui me paroiſſent remédier directement à la cauſe originaire des *tranchées* des femmes accouchées ; car la *criſpation* des fibres ayant donné origine aux tranchées, l'inflammation qui s'enſuit de cette criſpation, n'eſt que l'effet de la gêne où eſt le ſang, reſſerré qu'il devient par l'irritation des fibres nerveuſes dont les tuniques des vaiſſeaux artériels ſont compoſées. Rien donc, en pareil cas, n'eſt plus propre à relâcher ces ſortes de diſpoſitions *ſpaſmodiques-phlegmoneuſes*, que l'uſage des calmans. Ce ſeroit même le moyen de procurer l'expulſion de l'*arriere-faix* retenu, & de retablir l'évacuation des *vuidanges* ſupprimées. Tant d'avantages mériteroient bien qu'on revînt du préju-

gé où l'on eſt là-deſſus. Le ſuccès même en eſt connu pour certain, par celui que l'on trouve en ſe ſervant des *narcotiques* pour remédier à la ſuppreſſion qui ſe fait ſouvent dans les perſonnes du ſexe, quand quelque choſe les ſurprend pendant le tems qu'elles ſouffrent l'évacuation qui leur eſt ordinaire. Car alors un *narcotique-hyſtérique* leur étant donné promptement, l'évacuation reprend ſon cours, & la colique, qui ſuit ſouvent ces ſuppreſſions, ſe trouvent guérie ſur le champ. L'expérience encore des *narcotiques* dans les coliques néphrétiques accompagnées de ſuppreſſion d'urine, prouve évidemment la ſûreté de ces remedes; car, outre que les douleurs s'appaiſent, les urines reprennent leur cours, & les graviers les ſuivent, s'ils étoient arrêtés. De tels exemples reſſemblent de ſi près aux *tranchées* des Accouchées, à la *retenue de l'arriére-faix*, & à la *ſuppreſſion des vuidanges*, qu'il ne paroît aucun inconvénient d'employer les *calmans* pour la guériſon de tous ces maux.

LXI. Autori- En effet, les Praticiens d'Angleterre rendent un témoignage ſi avan-

geux en faveur des *narcotiques* dans les maladies des Accouchées, que non-ſeulement, diſent-ils, les troubles ſpaſmodiques & douloureux en ſont calmés; mais encore les ſuppreſſions ſe trouvent rétablies. WILLIS (*a*) en particulier fait grand cas des *narcotiques*. SYDENHAM (*b*) prétend que dans ces circonſtances, il ſuffit d'en faire uſage une fois par jour ſeulement. Et un autre ſavant Praticien d'Angleterre, conformément à l'idée que le célebre M. FREIND (*c*) avoit de l'*opium*, aſſûre (*d*) qu'il a expérimenté pluſieurs fois que *laudanum* ſe donne avec un heureux ſuccès dans ces occaſions : mais il ajoûte, qu'il faut bien prendre garde de ne pas répéter l'uſage de ce remede, s'il manque la premiere fois de faire couler les *vuidanges*. Au reſte, ce que je viens de dire du bon effet des *narcotiques* dans ces fâcheux ſymptomes des maladies des Accouchées, ſe rapportent parfaitement à l'an-

tés & Preuves à ce ſujet.

(*a*) *De Febribus*, *Cap.* 16.

(*b*) EPIST. *ad* D. COLE, pag. 169.

(*c*) Voyez ſon *Hiſtoire de la Medecine*.

(*d*) Voyez FULLER, *Pharmacop. Extempor. reform.* pag. 201.

cienne obſervation du ſage SYDENHAM, qui nous a appris que l'*opium*, non-ſeulement n'arrête point la *ſalivation*, ſi néceſſaire dans les *petites-véroles* les plus malignes ; mais au contraire qu'il augmente ou reſtitue cette évacuation : Il aſſûre de plus que non-ſeulement il ne fait pas rentrer la petite-vérole ; mais qu'il conſerve *faſtigiés* les grains ou les puſtules, en les relevant & les faiſant revivre quand elles paroiſſent ſe flétrir.

Cette même expérience a auſſi fait connoître à un célebre Accoucheur*, que l'uſage du *laudanum* pouvoit être permis dans les *cours-de-ventre* des Accouchées, perſuadé qu'il y avoit plus à craindre de ces cours-de-ventre, lorſqu'ils deviennent énormes, que de la ſuppreſſion des *vuidanges*. C'eſt le fruit de l'uſage de ce grand Praticien en ce genre de maladies ; car il n'en ſavoit pas d'ailleurs davantage là-deſſus : au lieu que les Medecins ſavent la raiſon pourquoi il faut moins craindre, en certains cas, de ſupprimer les *vuidanges* dans les Ac-

* MAURICEAU, au Chap. *Des Cours-de-Ventre des Accouchées*.

couchées,

couchées, que les *regles* dans les filles & les femmes. Et c'eſt l'Anatomie bien entendue qui leur apprend cette vérité, dont voici la raiſon.

LXII. Les Suppreſſions ſont moins dangereuſes dans les Accouchées, que dans les filles & les femmes.

Le ſang des *regles* eſt une *ſecrétion* d'une portion de ce fluide deſtiné par la Nature à être évacué de mois en mois; de ſorte que le reflux de cette portion dans les vaiſſeaux, eſt véritablement l'*intruſion* comme d'un corps ou d'une matiere étrangere, la crue vient à la charge de la Nature. Il n'en eſt pas de même du ſang des *vuidanges*; c'eſt par occaſion, par *excrétion*, & comme par accident, qu'il ſort des vaiſſeaux, où par conſéquent il peut rentrer & être reçû conformément aux fins de la Nature: C'eſt pourquoi, quand il vient à être arrêté, il peut rentrer dans le courant de la circulation, d'où il ne s'étoit point ſéparé par voie de *ſecrétion*, ou par des *ſecretoires* inſtitués par la Nature. Ainſi, donc les Medecins connoiſſant que la matrice, auſſi-tôt après la ſéparation de l'*arriere-faix*, reſſemble à une plaie, c'eſt bien plutôt au reſſerrement des bouches des vaiſſeaux, qui ſont reſtées béantes ou ouvertes, qu'il faut s'appliquer,

& tâcher de les renfermer (avec prudence cependant,) qu'à les tenir ouvertes & dilatées, en rappellant ſur la matrice le poids d'un nouveau ſang. C'eſt ici que l'on peut voir le mal entendu de la plûpart des ſaignées du pié, pratiquées à deſſein de reſtituer l'évacuation des *vuidanges*; au lieu qu'en cas de beſoin, qui eſt ici fréquent, ce n'eſt qu'à la ſaignée du bras qu'il faut avoir recours, parce que par elle on ſatisfait à trois vûes. 1°. L'on remet le niveau ou l'uniformité dans la circulation du ſang, laquelle par-là ſe trouve applanie. 2°. Les bouches des vaiſſeaux, qui ſont reſtées ouvertes, ont alors le tems & la commodité de ſe renfermer. 3°. Enfin, l'on donne par ce moyen à la matrice la facilité de reprendre ſon volume, de rentrer dans le *ton* de ſes fibres, & de revenir ainſi à ſa meſure ou capacité naturelle, comme il doit arriver après toutes les couches, lorſqu'elles ſont heureuſes.

LXIII. Le traitement des Maladies des Ac-

Après toutes ces réflexions, une femme accouchée étant travaillée de tranchées, de perte-de-ſang, ou de douleurs inflammatoires, à l'occaſion

même de la *retenue de l'arriere-faix*, il sera de la prudence de ceux qui assistent les Accouchées parmi les Pauvres, de prendre un bon conseil pour employer, suivant les cas convenables, les *narcotiques*, comme l'enseigne WILLIS, qui donne le *laudanum* lui même dans ces occasions; ou bien pour employer, soit le *Julep* qui est singuliérement appellé *Julep des Accouchées*, (*a*) ou la *Mixture* qui porte le même nom (*b*); deux Recettes qu'on trouvera insérées dans la *Pharmacie des Pauvres*; (*c*) afin d'en tirer le fruit que l'on peut raisonnablement en attendre, surtout d'après l'expérience & sur la parole du Praticien Anglois (*d*) qui les recommande hautement. L'usage de la saignée assûrera l'effet ou l'usage des calmans, aussi-bien que celui des humectans, des délayans, & des adoucissans, soit qu'on les prenne dans les émulsions & les tisanes, soit qu'on les emprunte du régime.

couchées, dont on a parlé.

C'est une observation qui est de la

LXVI. Les Bouillons trop succu-

(*a*) Voyez FULLER, *ubi suprà*, pag. 200.
(*b*) IDEM, *ibid.* pag. 245.
(*c*) Voyez Tom. III. pag. 138. & 148.
(*d*) FULLER, *ibid.* pag. 201.

Lens sont cause des tranchées, &c. dans les Accouchées.

derniere importance de faire dans les maladies des Accouchées, & surtout dans celles que nous traitons ici, que les bouillons trop succulens, ou semblables alimens, sont souvent les causes de leurs *tranchées*, & particuliérement encore des *pertes-de-sang* qui leur arrivent. Car, suivant cette pensée, que c'est comme une *plaie* que l'état de la matrice dans une nouvelle Accouchée, cette plaie doit être considérée comme appartenante à des parties membraneuses, qui étant essentiellement *contractiles*, sont susceptibles, à la maniere des intestins, d'un continuel mouvement *systaltique*, par lequel les fibres de la matrice se ramenent de l'excès de longueur qu'elles se sont fait pendant le tems de la grossesse. Ainsi, c'est une plaie comparable à celle des intestins, dont la réunion ne s'obtient que par l'exacte retenue sur la nourriture, ou pour mieux dire, par la diette la plus sévere. Or tout le contraire arrive par l'usage des fortes nourritures dont l'on surcharge les nouvelles Accouchées; de sorte que tenant la partie malade dans un travail continuel, par l'abondance que

l'on précipite ſur elle, la perte de ſang devient énorme, opiniatre, & enfin mortelle. Le principal remede ſera donc le régime, & ce régime va être expliqué ci-après.

LXV. La maniere de mettre les Bandes aux Accouchées.

Il y a encore une obſervation à faire, & elle regarde la façon dont les Sages-femmes doivent ſe conduire dans la maniere de *bander* leurs Accouchées; parce que ſi elles n'y prennent garde, elles pourront très-aiſément occaſionner des pertes de ſang conſidérables. Tout le ſecret conſiſte à ce qu'au moyen de points d'appui, mollement formés par des compreſſes de linge les unes ſur les autres, elles donnent à la matrice, dans le cas où elle aura été trop dilatée, la facilité de ſe comprimer doucement, en rentrant mollement en elle-même. Ainſi les bouches des vaiſſeaux ſanguins ſe reſſerrant par ce ſecours étranger, elles guériſſent la plaie de ce viſcere. En effet, les inteſtins trouvent dans le voiſinage des parties qui les touchent, un moyen de ſe réunir, en s'attachant à ces parties : mais ce moyen eſt abſolument refuſé au fond de la matrice, puiſqu'elle n'a dans ſon voi-

ſinage aucune ſorte de parties contre leſquelles elle puiſſe ſe coller : C'eſt donc en elle ſeule qu'elle doit trouver les reſſources de la réunion de ſa plaie ; & cette reſſource eſt la facilité qu'on lui donne à ſe reſſerrer, pour ſe refuſer à l'affluence du ſang.

LXVI. Le régime des Accouchées.

La regle pour *nourrir* sûrement les Accouchées, c'eſt de les tenir aux bouillons ſeuls, tempérés & adouciſſans, pendant les premiers tems de la couche, ou juſqu'à ce que l'on ſoit ſûr que le trouble, l'inflammation & l'irritation étant diſſipées dans toutes les parties baſſes, l'on puiſſe accorder, non de la viande, ni des conſommés, ni des œufs, &c. mais ſeulement quelques ſoupes, de la crême de ris, ou du ris lui-même cuit dans le bouillon du pot. Mais le vin, & les tiſannes faites avec la canelle ſont d'une très-pernicieuſe conſéquence. Le vin doit donc être abſolument exclus, auſſi bien que les tiſanes, à moins qu'elles ne ſoient infiniment tempérées. Ainſi, l'on verra, par expérience, que l'on ſauvera aux Accouchées bien des maux, qu'on ne leur attire que par des nourritures précipitées, ſoit en leur ac-

cordant trop tôt des œufs & de la viande, soit en leur permettant l'usage du vin & des cordiaux, ou inutiles, ou mal entendus.

LXVII. Le cours de ventre des Accouchées & sa cure.

Les *cours-de-ventre*, si funestes aux Accouchées, n'ont guere encore d'autre cause que le trop d'alimens qu'on se hâte de leur donner. Car quoique le trouble soit toujours grand dans les parties du bas-ventre, en ces occasions (ce qui suffiroit pour précipiter ou corrompre les digestions ordinaires & nécessaires, & surtout celle qui doit se faire dans les vaisseaux,) en voici une autre raison: La vertu *systaltique*, étant occupée alors d'une part à laisser échapper par les *vuidanges* une portion de la *partie rouge* du sang, en même tems qu'elle travaille à en faire remonter l'autre partie pour la retenir dans les vaisseaux sanguins, une surabondance de suc chyleux, dont on vient remplir extraordinairement les vaisseaux, surcharge cette vertu d'un travail de plus. Ainsi, se font des coctions dégénérées, ou imparfaites, qui se culbutent ou se précipitent par maniere d'*excrétion*, plutôt que par voie de *sécrétion*. De-là viennent

ces *cours-de-ventre* énormes, qui d'une part épuisent la malade, & de l'autre dérangent & troublent le cours de la circulation. Faudra-t-il prendre d'ailleurs le fond des *congestions* & des *phlogoses*, qui surviennent & qui portent le désordre par toute l'œconomie animale? Au contraire, ne fournissant au sang que sobrement de sucs nourriciers, la Nature flatée par le peu de travail qui lui en revient, les digere à loisir, & les distribue suivant ses regles.

On voit en cela le véritable remede contre ces *cours-de-ventre*. Car, en ne fournissant que peu de sucs nourriciers, & diminuant par la *saignée* le sang qui s'enflamme, faisant encore user à la malade, pour délayans propres à modérer les cours-de-ventre, d'une eau de ris fort claire, on soustrait d'une part les matériaux de ces cours de-ventre, & d'autre part on met la Nature à portée de dompter la quantité de sucs dont on l'a surchargée; ainsi elle se trouve en état d'en faire de loüables distributions. Les portions *confortantes-anodynes*, faites avec le *diascordium* bouilli dans l'eau de scorsonere, & chargées plus

ou moins de ſyrop diacode, avec un peu d'eau de canelle orgée, ſont alors très utiles pour tempérer le trouble des eſprits : ces potions ſe donnent à la cuilliere. On pourroit, en cas de beſoin, en venir à un demi-grain ou à un grain de *laudanum* dans un peu de *diaſcordium* : cela ſe donne ſur le ſoir. Les *lavemens* d'orge, ou de ſon, ſans miel, ſont ici d'une grande utilité : mais ſur tout l'on aura ſoin de faire boire chaude à la malade l'*eau de ris* qu'on lui donnera.

LXVIII Etiologie de la Fievre de Lait.

Le *lait épanché*, comme l'on parle dans le monde, eſt une autre maladie qui prend ſon origine dans la qualité du régime que l'on permet aux Accouchées. Mais cette maladie concourant avec la fievre de lait, l'étiologie de cette fievre fait comprendre celle du lait épanché. La *fiévre de lait* arrive ordinairement vers le troiſieme ou quatrieme jour après les couches ; après quoi, pour l'ordinaire, les *vuidanges* deviennent lymphatiques, ou *laiteuſes*, comme on parle encore parmi les femmes. C'eſt dans ce tems-là que la partie rouge du ſang rentrant dans les vaiſſeaux,

doit faire remonter vers les mamelles les sucs nourriciers ; parce que ces sucs ne se répandant plus dans l'*amnios*, ils doivent, comme en s'*amalgamant*, s'associer & se corporifier avec la partie rouge. Cela est procuré d'un côté par la disposition roulante des globules du sang, lesquels en se roulant dans la partie blanche, l'attenuent, la *lévigent*, & la mêlent, pour faire cette *mitification*, laquelle, suivant la pensée d'HIPPOCRATE, fait la coction des sucs qui dorénavant ont à se marier ensemble : & la vertu *systaltique* mettant en mouvement ces globules, contribue singuliérement à *pister* ensemble, en les comprimant, la partie rouge du sang & la blanche. Mais, dans l'ordre de la Nature, ces deux causes, les *solides* & les *fluides*, se trouvant en proportions ou en *raisons réciproques*, parce que la partie blanche n'excede pas alors, par son volume, le pouvoir de la vertu systaltique, & que celle-ci étant *équipollée* au volume de ce fluide, l'effort de la Nature, qui fait la fievre de lait, est très-modéré, & parvient sans trouble &

ſans danger à opérer la *mitification* des deux portions du ſang, il ſe fait alors une heureuſe ſécrétion du lait dans les mamelles. Mais à quel trouble ne ſe trouve pas expoſé l'ordre naturel, quand on remplit les vaiſſeaux par une ſurabondance de chyle, qui n'eſt plus proportionnée à la force de la vertu *ſiſtaltique* ! C'eſt ce qui fait que la fievre de lait dégénérant en fievre *ardente*, remplit l'œconomie animale de ſucs chyleux, épais, & mal digérés : Alors la vertu ſyſtaltique ne pouvant les régir, il s'en forme çà & là des *lacunes*, des *ſtagnations*, & des *inerties* dans tous les vaiſſeaux ; & les ſanguins ne pouvant retenir dans leur capacité cet excès de ſucs lymphatiques, ils s'en déchargent, comme par des *rigoles*, dans les arteres lymphatiques. Ce ſont ces arteres qui compoſent le tiſſu des parties ; & de-là naiſſent ces bouffiſſures, ces enflures, ces *leucophlegmaties*, qui deviennent ſi conſidérables, & preſque univerſelles par toute l'habitude du corps des Accouchées. Ce mal n'eſt pourtant pas le ſeul ; car outre que par cet abus la fievre de lait, qui eſt in-

nocente par elle-même, eſt *critique* ou ſimplement *dépurative*, elle prend, comme on vient de le dire, un caractere d'ardeur, d'inflammation, & même de malignité. Delà vient le *pourpre blanc*, dont les Praticiens d'Allemagne ſont ſi occupés, parce que ſouvent cette eſpece de *pourpre* devient épidémique dans leurs Provinces. A la vérité, cette maladie ne fait pas tant de bruit en France, quoiqu'elle paroiſſe ſingulièrement affectée aux femmes accouchées. Cependant elle mérite nos attentions : En effet, elle n'eſt pas ſans exemple parmi les femmes de ces pays-ci ; car on y obſerve quelquefois, parmi les Accouchées, une *fievre rouge*, qui a aſſez d'analogie avec les maladies dont je viens de parler. Je traiterai de cette fievre ci-après.

Ce ſont donc deux eſpeces de fievres très-dangereuſes auxquelles on expoſe les Accouchées, en les nourriſſant trop-tôt d'alimens ſucculens, ſoit de conſommés, ſoit de viandes ſolides. La cure de ces maladies doit donc trouver ici ſa place : mais ce ſera après celle du lait épanché, que

Les signes qui désignent le *lait épanché*, sont connus de tout le monde : Mais il en est un qui l'annonce particuliérement au plus grand nombre des femmes, c'est-à-dire, à celles qui se dispensent volontairement de nourrir leurs enfans, & c'est ordinairement le cas des femmes opulentes ; ou bien à celles qui ne peuvent les nourrir, parce qu'elles sont d'une constitution trop délicate, ou que quelqu'autre raison les prive de ce devoir. Quoi qu'il en soit, la quantité de *lait* que devroit recevoir les mamelles, étant contrainte de refluer dans les vaisseaux, c'est une cause presque nécessaire de l'*épanchement* qui s'en fait ailleurs, soit par toute l'habitude du corps, soit sur quelqu'une de ses parties. LXIX. Le Lait épanché.

Les véritables moyens pour traiter avec succès cette fâcheuse maladie, ne consistent point dans l'évacuation des sérosités, dont l'on se trouve préoccupé au simple aspect de cette maladie. Il ne faut donc pas se laisser arrêter à ce premier objet ; parce qu'il n'offre que le produit de la cause : l'on doit, en portant ses vûes jusqu'à l'origine du LXX. Le traitement de cette maladie.

mal, travailler inceſſamment à détruire la ſource primitive ; c'eſt la *pléthore* des vaiſſeaux, qui contiennent des ſucs devenus fiévreux par la corruption qu'ils ont contractée en ſe ralentiſſant dans leur circulation. C'eſt de-là que viennent les dérangemens dans la circulation des ſucs qui ſe ſont engagés dans les capilaires-lymphatiques, & les dégorgemens ou *éructations* ſérieuſes ou lymphatiques, qui ſe font par leurs extrémités, & qui gonflent les parties ſur leſquelles s'eſt épanché le *lait*. Ainſi le premier ſoin doit être de dégager promptement les vaiſſeaux, d'une part par la ſaignée du bras, & d'autre part par la *ténuité* du régime, pour dérober autant que l'on pourra, de ces ſucs laiteux, en diminuant la quantité du chyle. En même-tems on donnera des jus d'herbes, ſavoir, de *cerfeuil*, de *pimprenelle*, de *chicorrée ſauvage*, tirés avec le petit lait, dans lequel on aura fait fondre un gros de *magnéſie blanche* pour quatre priſes de jus. Cependant l'on fera prendre des *lavemens* ſimples, où quelquefois l'on fera bouillir de la

casse. De plus, on donnera, avant chaque bouillon, six grains de *nitre purifié*, dix grains de *coquillages* préparés, & un grain de *limaille de fer*. Si le mal faisoit trop de progrès, l'on pratiqueroit quelques *saignées blanches* aux chevilles du pié ; & l'on feroit avaler deux ou trois onces d'*huile d'amandes douces*, dans un bouillon où l'on auroit fait fondre demi-once de *sel d'Angleterre*. Si la fievre s'opiniatroit, on donneroit du *quinquina* bouilli avec une poignée ou deux de chicorée sauvage ; le tout sans oublier les émulsions *calmantes*, pour procurer de bonnes nuits, & pour arrêter les anxiétés, ou semblables affections douloureuses, qui tourmentent les malades. La fievre n'ayant pas trop d'ardeur, l'usage de la *thériaque* mêlée avec le *nitre purifié*, calmera très utilement toutes ces sortes d'anxiétés. La *fievre de lait*, comme on l'a déjà insinué, ne demande aucun remede particulier, quand elle arrive & se passe suivant le cours ordinaire de la Nature en pareille occasion. Mais si elle dégénere en *fievre ardente*, il faut la traiter à la maniere de ces sortes de fie-

vres, comme on l'a dit ailleurs.

LXXI. Le Pourpre blanc & sa cure.

Ce qu'on appelle *pourpre*, ſuivant l'expreſſion des Medecins d'Allemagne, qui lui donnent l'épithete de *blanc*, n'eſt qu'une eſpece de *fievre rouge*, mêlée de quantité de *papules* ſéreuſes & limpides, qui occupent le centre des taches rouges, comme l'on s'en explique dans l'Ecole de M. STALH *; ou bien ces *papules* ſont manifeſtement, mais plus ou moins ſéparées, ſouvent même ſans le mélange d'aucune tache rouge. Car, n'en déplaiſe à ces Meſſieurs, ils ſemblent là-deſſus peu d'accord les uns avec les autres; de ſorte qu'il ne paroît guere de différence (à entendre les plus ſavans d'entre eux) entre le *pourpre blanc*, & la *fievre miliaire*, ſur laquelle nous avons le ſavant traité d'un Medecin Anglois(*a*). Au reſte tous conviennent (*b*), que c'eſt une fievre à laquelle on ne ſauroit faire trop peu de remedes; parce que les ſudorifiques, ou ſemblables remedes chauds, de même que

* Voyez JUNCKER, *Conſpectus univerſæ Medicinæ Practicæ.*

(*a*) HAMILTON, *De Febre Miliari.*

(*b*) JUNCKER, HOFFMAN, ALBERTI, &c.

les

les purgatifs & les émétiques, en augmentent la malignité, ou l'attirent. Mais c'eſt en effet parce que ces fievres prétendues *pourprées* ſont eſſentiellement inflammatoires, & qu'elles ne tirent le fond de leur *malignité* que de la qualité ardente du ſang, & de l'extraordinaire *rareſcence* des ſucs lymphatiques, qui exudent par les extrémités des arteres lymphatiques, comme l'expliquent eux-mêmes les Praticiens d'Allemagne ; & voilà juſqu'où l'ardeur de la fievre a pouſſé la *partie blanche* du ſang. C'eſt pourquoi les Accouchées ſeront plus ſujettes à cette eſpece de *pourpre* ; parce qu'il n'eſt pas rare que par des alimens trop ſucculens & trop abondans, comme auſſi par l'uſage du vin, & des tiſanes chargées de canelle, enfin par des *chaudeaux*, c'eſt-à-dire, des breuvages faits avec le vin blanc, les jaunes d'œufs & le ſucre, l'on ne parvienne à développer le ſang, & à en exalter le *volatil*, juſqu'au point de porter avec ſoi dans le fond des capillaires, la lymphe qui fait le véhicule des globules ſanguins.

Voilà les cauſes ou les occaſions

par lesquelles le sang des Accouchées se développe en *excrétions*, ou en *éruptions*, séreuses ou lymphatiques; parce que le travail de la Nature se portant en elles tout entier à la préparation du lait qu'elle destine à la nourriture du nouveau-né, il s'en fait des productions séreuses & lymphatiques, lorsque la lymphe distraite, ou par de mauvais remedes, ou par des alimens trop succulens, prend des routes étrangeres, parce qu'elle est poussée dans des sécrétoires, ou dans des visceres, auxquels elle n'étoit pas destinée. C'est ainsi qu'il s'éleve des *papules* séreuses & limpides sur la peau des Accouchées, en qui la *fievre de lait*, par exemple, sera devenue ardente, phlegmoneuse, érysipélateuse, *rouge* enfin, sous quelque forme de *taches* ou de *pustules* que ce soit. Car la raison de telles *éruptions*, est que la lymphe nourciere dominant singulierement dans la masse du sang des Accouchées, elle devient, dans les excès de leurs fievres, la matiere de productions séreuses.

La cure de ces sortes de fievres, ne doit donc pas être réglée par rap-

port à ces éruptions, lesquelles passant pour *malignes*, autorisent le préjugé dans lequel on est communément de donner des *diaphorétiques* : Car les Praticiens d'Allemagne eux-mêmes conseillent fort de s'en défier, par la raison qu'en développant trop le sang, ils en exaltent le *volatil*, qui rend alors ces fievres des plus *malignes*. Au contraire, ils inspirent toute la confiance possible pour les *calmans*, les *sedatifs*, & les *délayans*. En effet, pourvû qu'en même-tems l'on saigne suffisamment les malades, toute la prétendue *malignité* s'évanouit, sans qu'il en arrive rien de fâcheux aux Accouchées.

LXXII. L'inflammation du sein.

Les *inflammations* qui se font aux *mamelles* des nouvelles Accouchées, sont susceptibles des mêmes remedes que l'on vient de donner pour la cure des fievres ardentes : Mais ce sont d'autres vûes où il faut entrer lorsque ces inflammations dégénerent en *abscès*, en *suppurations*, en *ulceres*, &c. Cependant, comme alors ce sont des maladies Chirurgicales, il est plus à propos d'en faire mention dans la *Chirurgie des Pauvres*.

Les Maladies des Enfans.

LXXII. La retenue du *Meconium*, & les maux qui en résultent

L'Etat d'un Enfant qui ſort du ſein de ſa Mere, eſt, ce me ſemble, une preuve bien évidente que l'homme n'eſt naturellement que maladie. En effet, de ce même ſein, qui a été pour lui la ſource de la vie, il en apporte auſſi la cauſe originaire de mille maux, & peut-être les germes de tous ceux de ſa vie. Cette cauſe originaire de nos maladies ne ſauroit être révoquée en doute. La Nature toujours prévoyante ſe tient auſſi toujours toute prête pour remédier à cette cauſe d'infirmités, & pour en prévenir toutes les ſuites. Le *méconium* eſt cette cauſe originaire; car s'il ne ſe vuide en peu de tems ou peu d'heures auſſi-tôt après la naiſſance de l'enfant, il devient une ſource intariſſable d'infirmités, qui même ſe font ſentir inceſſamment. On ſait que ce *méconium* n'eſt autre choſe que la premiere matiere qui doit ſortir du corps du nouveau-né. Mais autant qu'un enfant nouveau-né ſe décharge promptement de ſon

urine, autant arrive-t-il ſouvent que ce n'eſt que très tard qu'il ſe vuide par les ſelles. Or les ſuites d'un tel retard ſe manifeſtent bien-tôt, ſi elles ne ſont diligemment prévenues. Tout le monde connoît la néceſſité de l'évacuation du bas-ventre, qui devant être l'égoût de tout le corps, doit ſans retardement être libre & ouvert, pour ſervir à la dépuration du chyle, & à la décharge des ordures qui pourroient, ou paſſer dans le ſang, ou embarraſſer les premieres voies.

Le *méconium* d'ailleurs découvre bien d'autres cauſes de maladies. Car ſouvent il avertit de la qualité de la *bile*, & de la diſpoſition du *foie*, ou de la conformation naturelle, ou acquiſe, de ce principal *couloir* de l'humeur dont la ſécrétion intéreſſe le plus les fonctions de la ſanté & de la vie. Rien donc ne demande une attention plus ſinguliere, pour la ſanté de l'enfant, dès le moment preſque qu'il vient de naître. Auſſi la Nature y a-t-elle inceſſamment pourvû, en tenant tout prêt dans les mamelles de la femme qui accouche, le *coloſtrum*, c'eſt-à-dire, ce premier

lait, qui étant plus séreux, que subſtantiel ou nourricier, se trouve, par ce moyen, médicamenteux, laxatif, enfin le purgatif naturel, lequel tout seul eſt propre & ſuffiſant pour purger le nouveau-né, comme l'ont remarqué tous les plus grands Medecins anciens & modernes. Eſt-il donc raiſonnable à des Phyſiciens, & d'ailleurs n'eſt-ce pas trop riſquer la ſanté des enfans, que de leur refuſer ce purgatif fait pour eux, & composé des mains de la Nature, pour lui ſubſtituer des drogues ou compoſitions artificielles, où l'art a ſouvent bien plus de part que la raiſon ? Le prétexte dont l'on couvre cette licence, c'eſt, dit-on, qu'il faut laiſſer pluſieurs jours au lait de la mere, pour lui donner le tems de ſe fortifier, & de devenir plus nourricier. Mais voilà précisément ce qui eſt contraire à l'intention de la Nature, laquelle, par le moyen du *coloſtrum*, préſente au nouveau-né un ſuc *homogene* à celui qu'il ſuçoit dans l'*amnios*, ſuc qui n'eſt qu'une lymphe nourriciere ; & l'on a la témérité d'y vouloir ſubſtituer un lait groſſier, qu'on nomme plus nourriſſant ou

plus ſucculent que le *coloſtrum*. Pourquoi donc tant d'inquiétudes pour définir le remede convenable à vuider d'abord le ventre d'un nouveau-né ? Il ne lui faut que le lait de ſa mere, dès qu'il pourra tetter ; &, par le moyen de ce lait, la Nature rappellée à ſon inſtitution dans celle du *coloſtrum*, purgera l'enfant, ſans rien déranger dans l'œconomie naiſſante des fonctions de ſa ſanté. La mere du nouveau-né, ou ſe refuſant au devoir naturel de nourrir ſon enfant, ou bien ne pouvant s'en acquitter, l'on prend un parti des plus contraires au régime qu'on devroit faire obſerver au nouveau-né ; on lui ſubſtitue une nourrice étrangere, dont le lait étant moins frais & plus vieux que celui de la nouvelle Accouchée, n'aura plus la vertu laxative du *coloſtrum*, pour vuider le *méconium*. Mais encore chargeant l'eſtomac de ce tendre enfant, d'un lait plus fort qu'il ne peut ſupporter, d'où faudra-t-il dorénavant prendre les cauſes des tranchées des enfans, de leurs cours-de-ventre, &c ? Car ce ne feront que les ſuites de l'impéritie & de l'ignorance de gens qui ſe ſont

tous mis hors des voies & des manieres de la Nature. Mais ce ſchiſme fait avec elle, coute cher non-ſeulement aux nouveaux-nés, mais encore aux nouvelles Accouchées, par les dangers qu'elles courent, & par tous les inconvéniens auxquels elles s'expoſent par tout ce qu'on leur fait faire pour perdre leur lait. Ce ſont des *aſtringens* plus ou moins forts que l'on applique ſur leurs mamelles; & alors à quels maux ne les expoſe-t-onpas! Le danger en eſt ſi éminent, que les plus ſages Praticiens conſeillent, ou de s'en abſtenir, ou de n'en choiſir que les plus foibles. Mais quels qu'ils ſoient (car on ne veut ici en inſinuer aucun), l'extrême délicateſſe du tiſſu de la peau des mamelles, fait comprendre combien il eſt facile d'en reſſerrer les pores, par l'étrange ſenſibilité qu'a à ſe contracter une peau auſſi tendue & auſſi mince. Auſſi la tranſpiration venant à s'arrêter dans des parties autant vaſculeuſes que le ſont les mamelles, il eſt facile de concevoir les raiſons de tous les maux qui en arrivent aux femmes. Auſſi les ſuites de telles impreſſions peuvent avoir leurs

effets

effets pendant le reste de toute la vie; & de-là souvent il faudra dater l'origine de tant de tumeurs *glanduleuses*, *malignes*, *scrophuleuses*, *carcinomateuses* même, qui se font sur les mamelles. N'en seroit-ce pas assez pour arrêter l'abus de tant de remedes que l'on applique sur les mamelles des Accouchées afin de leur faire perdre leur lait? Que faire, demandera-t-on, pour y parvenir sans les exposer à tous ces inconvéniens? L'on va s'en expliquer dans un moment. Cependant, avant que d'aller plus loin, il se présente un Cas de conscience, qu'on laisse à décider aux Théologiens; mais dont il est à propos que la Medecine les informe.

LXXIV. Les Meres devroient allaiter leurs enfans.

Je demande s'il est permis de perdre ou de faire perdre une *nourriture* destinée à des enfans, qui périront peut-être ou languiront par cette privation, que des femmes peu sensibles à leur condition de meres, se permettent volontairement, pour se débarrasser des soins qui sont naturellement attachés à leur état, peut-être aussi par des vûes criminelles en elles-mêmes, telle que seroit, par

exemple, l'appréhenſion de diminuer ſon embonpoint, ou d'altérer de quelqu'autre façon une beauté fragile & périſſable? Imaginera-t-on que de telles raiſons juſtifient la conduite de meres Chrétiennes, juſqu'à autoriſer un abus qui coute ſi cher à de pauvres enfans, dont la ſanté & la vie ſont en danger, parce qu'ils ſont fruſtrés de la nourriture que le Créateur leur avoit deſtinée à chacun dans la perſonne de leur mere? La maxime conſtante, c'eſt que l'on tue tous ceux que l'on manque de nourrir, quand on le peut, & qu'on le doit: *Quos non paviſtis, occidiſtis.* Mais en attendant la déciſion de ce Cas, voici la maniere de préſerver les femmes à qui l'on veut faire *perdre* le *lait.*

LXXV. La maniere de faire perdre le lait aux Accouchées.

Si le *lait* afflue trop abondamment aux mamelles, il faut le faire tirer, comme l'on fait, par la bouche de quelque femme entendue à cela, & cependant ſaigner du bras l'Accouchée, pour détourner cette affluence: De plus, on la tiendra à la diete, ſans lui accorder ni viande, ni œufs, ni vin, juſqu'à ce que les mamelles ſe déſempliſſent; ayant d'ailleurs

ſoin de lui faire donner ſouvent des lavemens, pour ouvrir à la Nature toutes les iſſues les plus convenables pour ſa décharge. Au reſte, il faut avoir ſoin de tenir les mamelles affermies par des linges, qui les compriment ſans les contraindre. C'eſt ainſi que le ſang reprenant ſon courant par les grands vaiſſeaux, ſe dérobera d'autant des extrémités où il auroit pu faire des congeſtions.

Tout l'art de la Medecine dans ce cas, qui en demande tant, c'eſt de ménager à la Nature une retraite pour un ſuc devenu vacant, & comme de ſurérogation; parce qu'elle ne lui avoit préparé aucun réſervoir, par la raiſon qu'elle l'avoit deſtiné à ſe vuider, en le faiſant paſſer dans le corps d'un enfant. A cela donc doit être ſubſtituée une évacuation convenable, & c'eſt celle de la ſaignée. En effet, la Nature n'ayant pas de place, ni de lieu de décharge pour loger la quantité de lait que l'on oblige à rentrer dans les vaiſſeaux, l'unique reſſource pour elle, c'eſt de lui épargner l'embarras de placer utilement ce ſuc. Cet effet eſt celui de la ſaignée, qui élargit les lieux ou

les capacités, en les vuidant; en même-tems que par la diete, d'une part, l'on soustrait la plus grande partie de ce suc, & que, d'une autre part, la compression légere des linges *gradues* comme il faut sur les mamelles, oblige les vaisseaux à faire rentrer le sang dans le courant général de la circulation, & vers le centre du corps.

Il sembleroit que ces réflexions importassent peu pour les Pauvres, parmi lesquels il est ordinaire que les meres nourrissent elles mêmes leurs enfans; & ainsi les dangers qu'il y a à faire perdre le lait aux Accouchées, ne paroissent point les intéresser. Cependant, parmi les femmes du menu peuple & des Artisans, il est des cas dans lesquels des meres se dispensent de nourrir elles-mêmes leurs enfans; car quelques-unes ont des occupations par rapport aux professions de leurs maris, qui leur rendroient très-difficile celle d'allaiter elles mêmes leurs enfans. Quant à celles là donc, les observations faites ci-dessus les regardent singulierement. Mais ce qui est bien plus important, d'autant plus que cela est général, c'est que

c'eſt parmi les femmes des Artiſans, ſouvent les moins favoriſées de la fortune, que les femmes d'un certain rang prennent des nourrices pour leurs enfans ; ou bien ce ſera parmi les femmes de la campagne, qui ſont ordinairement très-peu à leur aiſe, que preſque toutes les meres opulentes ſe ſubſtituent des nourrices pour allaiter leurs enfans, comme ſi tout leur ſoin ſe bornoit uniquement à les mettre au monde. On voit, par ce choix de nourrices, combien il étoit néceſſaire de faire dans la Medecine des Pauvres, toutes les obſervations que l'on vient de communiquer. Ces obſervations ſont d'autant plus néceſſaires que les inconvéniens auxquels on expoſe la plupart des enfans, deviennent ici manifeſtes. Car ces nourrices ſeront accouchées depuis pluſieurs mois ; leurs mœurs, ou celles de leurs maris, ſeront mal conſtatées : leur pauvreté ne leur aura permis juſqu'alors que le pur néceſſaire pour ſoûtenir & nourrir leur ménage. Quel lait peut-on attendre de pareilles nourrices ? Or ces inconvéniens étant journaliers, l'on ne ſauroit trop avertir ceux que

la charité attache au ſoin des Pauvres, de veiller à ce que les pauvres femmes qui ſe louent pour être nourrices, ſoient précédemment aſſiſtées d'alimens, de bois, & de linge ſuffiſamment, pour du moins ſatisfaire, à ces égards, autant qu'il eſt poſſible, aux beſoins de ces perſonnes.

LXXVI. Avis aux Nourrices. Tout cela ſuppoſé, c'eſt à la vigilance des *nourrices* qu'il convient de bien examiner l'état de ſanté, de maladie ou d'infirmité de leurs nourriſſons, pour en rendre des comptes exacts à qui il appartiendra. Cette vigilance conſiſtera à bien obſerver ſi leurs nourriſſons ont un bon ſommeil ; s'ils ne ſont pas tourmentés de tranchées ; ſi leur ventre ne paroît pas trop gonflé ; ſi les matieres qui en ſortent ſont de la qualité & quantité qu'il convient ; s'ils urinent ſuffiſamment ; s'ils n'ont point de hoquets, ou de vomiſſemens ; s'ils n'ont point les gencives ulcérées par ce que l'on appelle *aphthes*. Ce ſont-là toutes obſervations qui tombent ſous les ſens, & dont une nourrice peut & doit avoir connoiſſance.

Un fameux Medecin de Hollan-

de * remarque, que le peu de ſoin que l'on a de faire les obſervations dont je viens de parler, eſt ſouvent cauſe que l'on voit périr des enfans d'une ſorte de *jauniſſe*, que les nourrices négligent : Cependant la peau des enfans ni leur teint ne doivent point être jaunes. Un tel coloris eſt un ſigne aſſez évident ou que le *méconium* aura été vuidé imparfaitement, ou que ſa mauvaiſe qualité aura laiſſé le foie vicié, & la bile dégénérée. Alors la qualité du lait de la nourrice doit être ou très-louable, ou inceſſamment corrigée par un régime bien entendu. Au ſurplus, il convient de mettre quelques gouttes d'une légere ſolution tantot de *rhubarbe*, tantôt de *ſafran*, dans un peu de ſirop de *roſes pâles* ſimple, que l'on fera avaler au nourriſſon, avant que de le laiſſer tetter. D'autres fois l'on mêlera dans un peu de ſirop violat quelques grains d'*yeux d'écreviſſes*, ou de poudre de racine ſeche de *chicorée ſauvage* ; tout cela pendant qu'on fera prendre à la nourrice des *bouillons* au veau, char-

* SYLVIUS DE LE BOE.

gés de chicorée ſauvage. Enfin, on donnera au nourriſſon de petits *lavemens* ſimples, où l'on ajoûtera l'huile d'amandes douces.

LXXVII. Les tranchées des Enfans.

Les *tranchées* viennent d'une pareille ſource, ou de ce que la nourrice s'eſt hâtée de donner de la *bouillie* à ſon nourriſſon ; &, en ce cas, il faut commencer par la retrancher abſolument. Souvent encore ces *tranchees*, précédées ou accompagnées de hoquets & de vomiſſemens, ſont cauſées parce que la nourrice donne trop ſouvent à tetter à ſon enfant. Car, quoiqu'il convienne de nourrir ſuffiſamment un enfant, c'eſt à la prudence d'une nourrice à régler juſqu'à un certain point le nombre de fois qu'elle doit donner à tetter à ſon enfant, en évitant ſurtout le miſérable abus de contraindre un nourriſſon à tetter, dès que par ſes cris il interrompt le repos d'une nourrice.

Cela ſuppoſé, les *tranchées* ſe traiteront par le moyen de l'huile d'amandes douces, où l'on mêlera quelques gouttes d'eau thériacale. L'uſage des poudres *abſorbantes*, ſuivant le conſeil du célebre Medecin des

Enfans *, achevera cette guérison. Ce grand Medecin ne craint pas d'ordonner pour spécifique dans les maladies des enfans, l'usage fréquent & abondant de ces poudres, qu'il apréhende même si peu, qu'il ose les donner, dans les cas urgens, de quatre en quatre heures, comme on feroit du quinquina, & à la quantité de dix ou douze grains, ou même davantage, pour chaque prise. Sa conduite est fondée sur ce que c'est à un *acide*, ou pour mieux dire à un *aigre*, dominant dans l'estomac des enfans, qu'il faut s'en prendre dans toutes les maladies les plus graves, les plus urgentes, & mêmes les plus douloureuses qui arrivent à ce jeune âge. En tout cas, il appelle de la sûreté des *absorbans*, dans ces maladies, à l'expérience, laquelle prouvera toujours à qui la consultera, l'efficace & la sûreté des *absorbans* dans ces occasions. On doit ajoûter à cela une observation non moins constante, savoir, que l'estomac est le siége originaire de toutes les maladies des enfans. La raison en est

* HARRIS, *De Morbis acutis Infantum.*

bien ſenſible dans la conduite des nourrices, leſquelles ſeules ſe rendent ou ſont laiſſées maîtreſſes & juges de la nourriture de ces tendres créatures. Cependant elles n'y ſavent autre choſe, que de remplir les eſtomacs de leurs nourriſſons à force de lait, ou de leurs mamelles, ou (ce qui eſt bien pis) de lait de vache, dont elles font des bouillies : Hé quelles bouillies ! C'eſt avec des farines ſouvent mal choiſies, & toujours mal apprêtées, parce que les nourrices ne ſe donnent pas la peine de les faire ſécher avant que d'en faire de la bouillie. De-là ſe font des pâtées dans les eſtomacs des enfans, & dans les premieres voies de leurs petits corps ; les vaiſſeaux *lactés* ne portant dans le méſentere & dans ſes glandes qu'une lymphe groſſiere & épaiſſie, elle devient l'origine de toutes les *obſtructions* qui entretiennent les maladies des enfans, & ſouvent celles des adultes, qui portent toute leur vie les impreſſions d'une mauvaiſe nourriture, dont on leur aura rempli les entrailles dès leur naiſſance.

Ces réflexions ſimples, naturelles,

& avouées de tout le monde, autorisent deux *systèmes* en Medecine. L'un est de VAN HELMONT, qui a cru que l'*archée* * dominant sur toute l'œconomie animale, avoit son siége dans l'estomac, où mettant le sceau à la premiere des coctions, il le communiquoit & le faisoit passer dans toutes les autres parties. Le second *système* se trouve également appuyé par ces mêmes réflexions; c'est celui des Modernes, qui croient que l'estomac donne le *ton*, par celui que prennent ses fibres, à toutes les fibres du genre nerveux, membraneux, & musculeux. En effet, la quantité & la qualité des nourritures dont les fibres de l'estomac sont imbues, doit infiniment influer dans la *vertu systaltique* de tous les viscères, par les modes ou façons d'être, de se situer, de se dresser, & de se mouvoir, que doivent acquérir les fibres pour exercer leurs *oscillations* par tout le corps. Cependant pour une opération aussi essentielle, l'on se repose uniquement sur l'intelligence de femmes ignorantes, ou de nourrices

LXXVIII. Deux Systèmes sur l'art de la *nutrition* dans les Enfans.

* C'est l'*esprit vivifiant*.

groſſieres, qui ne ſavent rien de plus, que de prodiguer, par humeur, leur lait à leurs nourriſſons, & qui mettent tous leurs ſoins, jours & nuits, à les en remplir. Ne pourroit-on pas dire que c'eſt véritablement empoiſonner les ſources du genre humain, que de faire paſſer avec profuſion dans le corps des jeunes enfans les ſemences de tant de maux, que répand dans leurs entrailles une nourriture auſſi mal diſtribuée ? C'eſt cependant cette même nourriture qui doit faire la baſe de la ſanté & de la vie d'un chacun.

Il eſt du devoir du Medecin, de prémunir les corps des enfans contre ces abus : ſi l'on a ſoin d'y remédier, on verra un ſuccès évident dans la cure des maladies ou des infirmités qui traverſent leur ſanté entre les mains des nourrices. Les cauſes de ces infirmités étant manifeſtement renfermées dans l'*eſtomac*, ou dépendantes de lui, c'eſt à traiter ce viſcere qu'il faut s'appliquer d'abord, pour le délivrer des mauvais ſucs qui y ſont accumulés, & pour aider ſes fibres à ſe monter ſur le *ton* convenable, afin d'entretenir dans l'or-

dre & la régularité toutes les coctions dans les *fluides*, & de mettre comme à l'uniſſon toutes les oſcillations dans les *ſolides*, pour l'entretien de l'équilibre qui fait la ſanté.

LXXIX. Remedes pour les Enfans.

C'eſt pourquoi rien ne paroît plus néceſſaire pour la cure des maladies des Enfans, que l'uſage des *vomitifs*, ſans leſquels les *abſorbans* ne feront que *concentrer* les cauſes des maladies, en les fixant dans les entrailles, & les *purgatifs* ne ſerviront qu'à entraîner dans les vaiſſeaux les impuretés des premieres voies. C'eſt un ſoin à la vérité aſſez recommandé aux nourrices, de faire vomir leurs nourriſſons, en leur mettant dans la gorge une plume trempée dans de l'huile : mais il convient d'employer un *vomitif* qui aille dans l'eſtomac même y balayer les impuretés qui tapiſſent ſes membranes, & qui en même-tems ſoûtienne, ſans le déranger, le *ton* de ſes fibres, qui doit ſe tranſmettre pour la vertu ſyſtaltique à tout le genre nerveux. Les *antimoniaux* n'entrent pour rien dans ces opérations : ils les traverſent au contraire, par les troubles énormes que des atomes de *tartre émétique* excitent

& laiſſent dans les entrailles des enfans ; & c'eſt de quoi avertit un célebre Medecin Praticien & Chymiſte *. L'*ipécacuanha* n'eſt pas ſuſpect de ces malheurs ; c'eſt au contraire un *tonique* qui rend ou conſerve aux fibres leur *ton* naturel, en même-tems qu'il évacue mollement le fond de l'eſtomac. Voilà donc le *vomitif* que l'on doit choiſir par préférence, ou quand l'eſtomac d'un nourriſſon ſe trouvera ſurchargé, ou bien quand quelque fievre, ou autre maladie de cette importance, lui arrivera. Ce ne ſera pourtant pas en donnant l'*ipécacuanha* en ſubſtance : mais, après en avoir fait bouillir quelques grains dans l'eau, l'on mêlera de cette eau, plus ou moins ſuivant l'âge de l'enfant, dans un peu de ſirop violat, & quelque peu d'eau de canelle orgée. Ce ſera une petite quantité que la nourrice aura ſoin de faire avaler, comme elle pourra, à ſon nourriſſon, & cela à pluſieurs repriſes, en le faiſant tetter auſſi-tôt après. Si cependant il paroiſſoit quelques impreſſions de trouble reſtées dans le corps du nourriſſon, elle lui feroit avaler

* WEDELIUS.

une petite quantité d'*eau thériacale*, dans le jour & dans la nuit. On n'en demeurera pas là en matiere de *vomitif*, si l'estomac continuoit à se montrer abreuvé de mauvais sucs; car, en ce cas, l'on se serviroit de l'*oxymel scilitique*, dont on donneroit encore de tems-en-tems de petites doses à l'enfant : Par ce moyen les glaires ou viscosités causées par l'abondance du lait, étant incisées par l'acide aromatique de ce remede, & les fibres de l'estomac légérement sollicitées par la vertu vomitive de la *scille*, ce viscere devenu plus net mettroit à profit le lait de la nourrice, & tous les autres petits remedes convenables, absorbans, ou autres, surtout la *rhubarbe*, qui est l'ame de la Medecine des enfans, moins purgative pourtant, qu'altérative.

Je crois que personne ne me blâmera de ce que je m'étens un peu en détails sur les moyens de conserver la santé des enfans des Pauvres. Tout le monde en ressent l'importance. En effet, les Pauvres sont comme la pépiniere du genre humain. L'expérience journaliere nous apprend que les

Pauvres ont certainement beaucoup plus d'enfans que les Riches : ainsi en plaidant la cause des Pauvres, c'est entrer dans les intérêts de tous les Citoyens. D'ailleurs, c'est du sein même de la pauvreté que sont venues & que viennent encore très souvent des Familles ou Maisons très distinguées, tant à la Cour, qu'à la Ville. Car on n'a qu'à suivre les Généalogies en remontant jusqu'à leur premiere souche, l'on trouvera souvent dans la plus basse roture, l'origine de la Noblesse la plus distinguée & la plus illustrée *. Cela se démontre aisément par les pieces d'armoiries dont sont composés les écussons de quantité de ces Maisons ; on y voit que ce sont les outils des métiers qu'exerçoient les Chefs de ces mêmes familles. De-là est arrivé que l'Eglise Electorale de *Mayence* a mis dans ses armes ou son blason, une roue d'argent ; monument de la modestie de WILLIGISE, un de ses premiers Archevêques, qui choisit ces Armoiries pour faire souvenir qu'il étoit fils d'un Charron de

* Voyez le *Traité de l'Opinion*, Liv. VI. pag. 117.

village *. De plus, les Armées ne ſont composées preſque que d'enfans d'artiſans, de payſans & de pauvres. La Bourgeoiſie ſe forme, tous les jours, de gens du petit peuple, qui s'élevent par leurs talens, leur induſtrie, & par l'étude, à des profeſſions diſtinguées, ſoit dans le Négoce, ſoit dans la Magiſtrature. L'on a vû, de nos jours, des Laquais entrer dans les caroſſes de leurs Maîtres, dont ceux-ci étoient dépouillés par l'infortune. Si à tout cela l'on ajoûte que ſouvent les habitans qui peuplent & enrichiſſent les Villes, ſont ceux de la Campagne, qui changent d'état comme de domicile ; enfin que tous les Artiſans & les Domeſtiques de l'un & de l'autre ſexe ſe prennent parmi les Pauvres, pourra-t-on après cela douter de l'importance qu'il y a de veiller à la conſervation de leurs enfans, pour remplir tant de fonctions auxquelles la Nature les deſtine, & dans leſquelles les Lois, la Police & le bon ordre les ſouffrent & les autoriſent pour l'utilité de tout le monde ?

C'eſt donc rendre un ſervice im-

* *Ibid.* pag. 120.

portant à toute la Société, que de lui ménager des ſecours ſi étendus & ſi utiles ; c'eſt pourquoi je vais ajoûter encore quelque choſe à ce que j'ai déjà dit. Après donc avoir pourvû par les *vomitifs* à mettre l'eſtomac en bon état dans les maladies des enfans, chez leſquels cet organe eſt particulierement en ſouffrance, l'on pratiquera les remedes convenables à la qualité de chaque maladie. Si ce ſont des convulſions, peut-être *épileptiques*, qui ſaiſiſſent un enfant, on le ſoulagera ſur le champ en lui faiſant avaler, comme l'on pourra, de l'*eau thériacale* ; & on lui frottera le nez & les tempes avec de l'*eau de la Reine d'Hongrie*. L'accès étant paſſé, on le mettra à l'uſage des *abſorbans* appropriés, ſurtout du *ſuccin* préparé, & de la poudre véritable de *guttete*, aromatiſée d'une petite goutte d'eſſence de *géroſle*, dans laquelle poudre on mêlera de tems-en-tems quelques atomes de *thériaque celeſte*. D'autres fois on fera prendre à l'enfant quelques petites cuillerées d'infuſion de *rhubarbe*, qui ſera faite dans l'eau de *tilleul*. Si les accès s'opiniâtrent, l'on tirera quelques on-

ces de ſang au nourriſſon, pour préſerver au plutôt le cerveau de la congeſtion ſanguine qui le menace. Enfin l'on aura une légere décoction de *pivoine mâle*, & de *gui de chêne*, pour lui en faire avaler habituellement de petites doſes. On n'oubliera pas, dans tout cela, de faire uſage de petits *lavemens* avec l'huile d'amandes douces.

LXXX. Attention pour le lait des nourrices.

Mais tout cela ſera inſuffiſant, ſi l'on ne pourvoit au *lait* de la *Nourrice*. Car comme dans les maladies des adultes, c'eſt une reſſource que de les mettre aux bouillons ſeuls, & à l'uſage des délayans, de même c'en eſt une des plus néceſſaires de réduire un nourriſſon au ſeul *lait* de la *nourrice*, ayant ſoin de la nourrir elle-même d'alimens convenables, qui ne ſoient ni âcres, ni ſalins, ni vineux : car c'eſt à quoi ſont obligées les nourrices, de s'aſſujettir au régime d'où dépend la bonne ſanté de leurs nourriſſons. C'eſt donc à elles à ſe mettre à la place de leurs nourriſſons, dans toutes les occaſions où ces tendres enfans ne peuvent aſſez s'aider, par la difficulté qu'il y a à les faire boire. C'eſt pourquoi, com-

me il s'agit ici de délayer beaucoup le ſang des nourriſſons, c'eſt à leurs nourrices à prendre des *delayans*, pour porter dans leur ſang un véhicule convenable, qui ait en même-tems les qualités propres à le corriger. C'eſt même une pratique qu'on ne ſauroit trop recommander aux nourrices; parce que les vices capitaux qui regnent dans le ſang des enfans malades, étant l'*épaiſſiſſement*, la *lenteur*, & l'*aigre*, rien n'eſt ſi efficace, pour prévenir ces mauvaiſes qualités, ou pour les corriger, que les délayans, leſquels noyant cet *aigre* vicieux, rendent au ſang ſa fluidité naturelle. Je crois, pour cette même raiſon, qu'il ſeroit très important de conſeiller aux nourrices de ſe mettre dans l'uſage de ne pas boire de vin, & de boire *chaude* l'eau dont elles feront leur boiſſon ordinaire. Un délayant qui leur convient d'ailleurs très-régulierement quand leurs nourriſſons ſont ſujets aux *convulſions*, c'eſt le *petit-lait*, où l'on aura fait bouillir la racine de *pivoine mâle*, & le *gui de chêne*; on pourra y mêler quelquefois un gros de poudre de *guttète* ſur une pinte de liqueur. Deux

ou trois verres d'un tel petit-lait, par jour, pourront détruire radicalement le fond du mal; surtout si les nourrices ont soin de prendre de tems-en-tems quelques verrées d'infusions de *rhubarbe*, aussi-bien que quelques gouttes d'*élixir de proprieté* sans acide, pour insensiblement corriger la bile, que le *méconium* aura peut-être laissée âcre ou lixivielle, éloignée enfin de cet amer huileux qui fait le baume du sang, car l'élixir de propriété la corrige sans inconvénient, étant porté dans le corps d'un nourrisson par un intermede aussi innocent que le lait d'une nourrice.

Il n'est pas concevable avec quelle efficace le lait peut se charger de vertus des herbes, par exemple, & de tout ce qui se mange. Outre tant d'expériences connues là-dessus, on a l'observation des Bergers qui reconnurent la vertu du *caffé*, lorsque leurs moutons avoient été dans les pâturages où se trouvoit ce fruit, & où ils le broutoient; car après cela ces Bergers s'appercevoient que leur troupeau étoit plus gai, plus dispos, & que les moutons & les brebis devenoient plus mutins les uns envers les

autres. On voit donc par-là que le chyle, & par conséquent le lait, transporte dans les viſceres les qualités des alimens que l'on prend.

Une voie plus abrégée, en cas de bêſoin, que celle qu'on vient d'ouvrir, pour délayer & adoucir le ſang d'un nourriſſon, c'eſt de lui ſubſtituer une autre nourrice qui ſoit plus jeune, & dont le lait ſoit plus nouveau. C'eſt même entrer dans les vûes de la Medecine Naturelle, qui nous apprend que rien n'eſt ſi propre à porter dans le ſang des jeunes enfans la fluidité qui lui convient pour pouvoir entrer dans les routes infinies de la circulation, que l'uſage du *coloſtrum*, qui n'eſt inſtitué qu'à cette intention. Et comme il ſe commet mille abus aux dépens de la ſanté des enfans, quand on les prive de l'uſage du *coloſtrum*, pour lui ſubſtituer les purgatifs artificiels, qui dérangent l'œconomie naturelle des fonctions, c'eſt un pareil abus que de multiplier mille remedes mal-faiſans, ſouvent ſuperſtitieux, pour rétablir la ſanté des enfans qui tombent en langueur ou en *étiſie*. Car cette maladie n'ayant pour cauſe que l'é-

paiſſiſſement du ſang, qui tient *étoupées* toutes les capacités des arteres lymphatiques, un lait nouveau, bien frais, bien tempéré, & d'une jeune nourrice, eſt plus propre à atténuer & dégager le ſang, & à lever toutes les digues ou les obſtructions qu'il a faites dans les viſceres & dans les glandes, que toutes les drogues fondantes, purgatives, mercurielles, &c. dont l'on abuſe ſi étrangement dans ces ſortes de maux.

LXXXI. Le tems de ſevrer les Enfans.

Un autre erreur non moins capitale dans la maniere d'élever les nourriſſons, c'eſt le parti qu'on prend de les *ſevrer* avant le tems ordinaire, lorſqu'on les voit opiniatrement malades; de maniere qu'on leur fait un remede de leur ôter le lait, dans lequel tout ſeul la Nature a mis la ſûreté de leurs vies. C'eſt déjà un malheur très-grand pour les jeunes enfans, que l'on ait réduit le terme de les allaiter à moins de trois ans. On n'a qu'à conſulter à ce ſujet la conduite des Anciens: L'on verra, par exemple, que ſous la Loi de MOYSE, les enfans des Prêtres n'étoient comptés parmi ceux que l'on nourriſſoit des revenus du Temple, que lorſ-

qu'ils avoient trois ans*; de sorte, ce sembleroit, que comme les agneaux n'étoient recevables pour être offerts en sacrifice, que lorsqu'ils avoient un an, parce que c'étoit le terme où la Loi trouvoit que leurs corps avoient acquis leur parfaite croissance, tout de même les jeunes enfans ne passoient pour avoir acquis la perfection de la formation dans leurs corps, pour être reçus à être nourris comme les Ministres du Temple, que lorsqu'ils avoient atteint l'âge de trois ans. C'est donc le terme où l'on avoit remarqué que la Nature avoit mis comme la derniere main à la formation des parties du corps. Ainsi c'est déja un grand mal d'avoir abrégé ce terme pour *sevrer* les enfans : & peut-être est ce une des causes de la décadence où sont tombées la santé & la vie des hommes d'aujourd'hui, qui ne sont venus moins vigoureux & moins *vivaces* que nos peres, que parce qu'on ne laisse point prendre aux parties originaires de nos corps leur parfaite intégrité. Il est évident que ces

* *Paralipom*. Ch. 31. ℣. 16.

parties

parties n'ayant point eu le tems de développer suffisamment ou d'étendre les fibres qui en font le tissu, elles n'ont pu parvenir au degré de *ton*, de force, ou de fermeté qu'elles auroient acquise, si on eût laissé pendant trois ans les nourrissons dans l'usage du lait de leurs meres.

C'est que toute la vertu des nourritures dépend de la *ductilité* des sucs dont elles sont tirées. Par exemple, pour la sureté du maçonnage d'un édifice, l'on emploie moins un ciment épais & abondant, qu'une eau de ciment (parce qu'on l'y a fait dissoudre, pour mieux l'injecter jusques dans le fond le plus intime des joints des pierres :) De même l'adresse pour affermir les fibres des parties *spermatiques* ou originaires, c'est de ne les remplir que de sucs infiniment déliés, afin qu'ils soient plus *ductiles*. Le mal donc qui arrive de ce changement anticipé, est aisé à comprendre : il vient de ce que les parties nourricieres des chairs des animaux dont l'on nourrit les enfans que l'on *sevre*, en substituant les bouillons, les panades, & les soupes à la viande, à la place du lait, sont

des molécules nourricieres auſſi peu propres à prendre dans le corps les arrangemens néceſſaires pour la nutrition, que les molécules nourricieres du lait (ſurtout de celui des vraies meres-nourrices) y ſont rendues propres par leur nature. La *nutrition* eſt un épanouiſſement de parties, c'eſt-à-dire, un développement & en même-tems une dilatation lente & ſucceſſive des bouches ou des diametres d'un million de petits vaiſſeaux, ſavoir, de ceux qui ſont deſtinés à admettre dans leurs capacités les ſucs nourriciers qui doivent s'y introduire, à meſure que les capacités s'ouvrent & ſe multiplient en ſe développant. Rien ne convient mieux pour cela que le *lait* : mais on ne peut dire de même des chairs des animaux. En effet, autant que le tiſſu originaire du corps d'un nourriſſon eſt *laiteux*, autant eſt-il en conformité de nature avec le *lait*, & autant, par une raiſon contraire, ſe trouve-t-il d'une diſſemblable condition avec celle des ſucs qui viennent des chairs des animaux. Dans cette oppoſition ſi évidente, on s'apperçoit tout d'un coup à quels ralentiſſemens

ſe trouveront expoſés les ſucs nourriciers : N'étant plus en proportion de volume avec les diametres des vaiſſeaux, ils donneront origine & matiere à mille *ſtagnations* ſecretes, leſquelles s'accroiſſant à meſure que l'enfant ſe nourrira de ces ſucs incongrus pour ſon âge, il s'en fera des congeſtions *lymphatiques* dans le fond des viſceres. Ce ſeront donc des digues, qui arrêtant ou retardant dans la ſuite les oſcillations de la *vertu ſyſtaltique*, borneront trop-tôt la meſure des fibres nerveuſes, & les corps, en conſéquence, en deviendront plus petits, plus courts, moins longs, & moins étendus. Ne ſeroit-ce pas la raiſon pourquoi les hommes d'aujourd'hui n'ont pas communément cette taille avantageuſe telle que l'avoient nos peres? Ce n'eſt pas tout. La circulation des ſucs ſe trouvant à l'étroit ou renfermée dans des diſtances & des capacités plus ſerrées, ce ſeront des occaſions de mille mauvaiſes qualités ſulphureuſes, âcres, aigres & ſalines, qu'acquerront les fluides, leſquels ſe corrompent à proportion qu'ils ſont gênés dans leurs cours ou dans leurs mouve-

mens : *Vitium capiunt, ni moveantur aquæ.*

Les raiſons rapportées ci-deſſus pour juſtifier les réflexions que l'on a faites ſur l'attention due à la Medecine des Pauvres, & en particulier à celle de leurs enfans malades, reviendroient encore ici : car les cauſes de maladies qu'on vient de faire remarquer, étant communes à tant de perſonnes, la raiſon tirée de ce que les familles des Pauvres ſont les ſéminaires du genre humain, montre évidemment l'importance de ſemblables réflexions qui ſe préſentent ici. C'eſt qu'après tout ce qui vient d'être expliqué, il eſt démontré que la Medecine des enfans des Pauvres, eſt d'autant plus digne de l'attention des Medecins, qu'elle s'étend à tous les hommes, & à toutes les maladies, ſoit à celles qui dépendent de la partie *blanche* du ſang, ſoit à celles qui dépendent de la partie *rouge*. Et c'eſt ainſi que le fond de toute la Pathologie pratique, ſe trouve dans les entrailles des nourriſſons ou des jeunes enfans, lorſqu'ils tombent en maladies, comme dans ſon *germe* pour celles qui leur viendront enſuite.

Deux causes de maladies des Enfans, reconnues & avouées de tous les Medecins, sont la *serosité* & l'*acide*; c'est de ces deux sources qu'on prétend que tous leurs maux prennent leur origine. Ce principe établi, je demande s'il est une origine de *serosité* plus manifeste, que le dérangement ou le vice de la lymphe nourriciere, qui tient ses altérations de la nourriture naturelle des enfans, c'est-à-dire, du lait? Ainsi rien ne mérite plus le soin de la Medecine, que l'attention que l'on doit avoir à ce que l'on ne donne aux enfans qu'un lait fait pour leur tempérament, c'est-à-dire, le moins susceptible qu'il se pourra de corruption, d'aigreur, ou de semblable vice. En conséquence de cette nourriture bienfaisante, les entrailles des adultes se trouvant remplies & comme prévenues par des sucs doux, fluides & légers, sont précautionnées contre tant de maladies, qui ne sont, dans des âges avancés, que les suites ou les productions d'un mauvais lait, que l'on a tiré de la mamelle d'une nourrice étrangere, ou malsaine.

LXXXII. Deux Causes des Maladies des Enfans.

1°. La Sérosité.

2°. L'Acide. *L'acide*, cette cause banale de tous les maux, n'a point d'origine plus raisonnable, ni plus féconde, que celle de l'aigreur que les sucs laiteux prennent dans les corps des nourrissons. Car les impressions d'un lait corrompu laissant dans leurs entrailles (comme le lait fait dans les laiteries mal-propres) une odeur d'aigre, il n'en faut pas davantage pour empoisonner le sang & toutes les humeurs qui en résultent. Mais une réflexion plus importante sur l'*acide*, c'est celle que nous présente l'aigreur du lait corrompu dans le corps d'un enfant : il faut observer que cette aigreur est étrangere à la Nature, qui n'a point fait le lait aigre ou acide. Son Auteur, qui est Dieu même, n'est point cause de ce fondement de mort : *Deus mortem non fecit, neque medicamentum exterminii.* Mais ce suc si doux naturellement, prend l'aigreur par accident : car c'est en tombant dans l'*inertie* ou le ralentissement, par le retard où tombe la circulation, qu'il perd sa douceur, parce qu'il dégénere de sa consistance, & ainsi s'appesantissant il devient aigre. Voilà l'*acide* morbifique, qui

n'eſt point la cauſe originaire de la corruption du ſang, puiſque c'eſt l'effet du retardement de la circulation des humeurs, & de leurs ſtagnations ou croupiſſemens, qui occaſionnent la corruption de ces ſucs. Ce ſera donc en étudiant les cauſes de toutes les maladies dans celle des maladies des enfans, que l'on ſe convaincra que l'*acide* morbifique n'eſt point la cauſe primitive des maladies, & qu'au contraire il faut la prendre dans le retardement de la circulation des humeurs ralenties dans les vaiſſeaux.

Ainſi c'eſt dans la Pathologie des maladies des Enfans, que doit ſe prendre la véritable idée de l'*acide*, bien différente de celle de l'*aigre*; Pathologie qui découvre une erreur aſſez commune dans la Medecine vulgaire, dans laquelle, ſans démêler l'*acide* d'avec l'*aigre*, l'on attribue à l'*acidité* ce qui appartient à l'*aigreur*. Cependant la différence eſt entiere entre l'une & l'autre; car le ſalin de l'*aigre* étant différent du ſalin de l'*acide*, il eſt évident que les remedes *concentrans* ou *abſorbans*, dont il eſt tant fait mention parmi

LXXXIII. Différence de l'Acide & de l'aigre.

les Praticiens, sont à tout le moins très-fautifs. Et en effet, les pointes des sels étant différentes dans l'aigre, des pointes des sels qui font l'acide, la *concentration* que l'on se propose doit souvent manquer ; & par là on voit la cause des *obstructions*, que tant d'Auteurs avouent naître de l'usage des *absorbans*, auxquels on attribue une vertu qu'ils n'ont pas dans la cure des maladies.

Il faut conclurre de tout ce que je viens de dire, que l'*acide* pris dans son sens naturel, est une qualité mûre, ou un état de maturité & de perfection dans la formation des mixtes : au lieu que l'*aigre* est une qualité ou un état de crudité dans les mixtes qui n'ont pas encore atteint le développement qui doit faire leur maturité ; telle est l'aigreur du verjus, & de tous les fruits qui ne sont pas mûrs : ou bien c'est un état de *décomposition*, par où les parties d'un mixte tombent dans la désunion, ce sont les sels *résous*, ou la résolution des sels, *salium fluor* ; ce qui est le *fracedo* ou la chûte en corruption d'un mixte, dont les parties se déconcertent ; état qui est la qualité

que contractent les *laitages*, quand ils tournent à l'aigre.

LXXXIV. Remarques sur les effets des Acides dans les maladies.

Ces notions aident à faire concevoir comment il arrive qu'un *acide* en corrige un autre, suivant la maniere vulgaire dont on pense en Medecine. En effet le *citron*, l'*orange*, les *limons*, quoique manifestement acides, corrigent, de l'aveu de tous les Medecins, la cause des fievres attribuées à l'exaltation d'*acides* dans le sang ou dans les humeurs; & les *limonades minérales*, aussi-bien que les *teintures de roses*, &c. qui se font avec l'esprit de *vitriol*, prouvent cette vérité. Mais les *acides* qui corrigent sont naturels, & ceux qui sont corrigés sont des altérations accidentelles, qui doivent leur origine à un état de corruption. Il ne faut pas encore oublier l'usage du *vinaigre*, qui fut tant en recommandation dans la pratique de SYLVIUS de Hollande; & tous les bons effets que des acides produisent sur d'autres acides, ne viennent que parce que les acides minéraux étant tels de leur nature, ni altérée, ni corrompue, ils communiquent de leur vertu, qui est naturellement astringente, aux parties

des sucs qui sont devenus tels par corruption, c'est-à-dire, par la résolution ou la désunion de leurs molécules. C'est donc une *décomposition*, qui seroit comme une *atonie* dans les *fluides* (parce qu'en effet ils ont des fibres organiques), lesquels se trouvent ensuite rétablis dans leur *ton*, lorsque leurs parties se sont rapprochées & remises dans leur arrangement naturel. Ainsi la vraie place des *absorbans* ne se trouvera bien pour la cure des maladies, que quand l'on aura des preuves que ce sont des corps reconnus propres à justement recevoir dans leurs *porosités*, les sels morbifiques qui tenoient en désunion les sucs ou leurs principes. De-là vient la certitude du *quinquina* pour la guérison de certaines fievres. Mais les effets de tous les autres *absorbans* n'ayant point par devers eux ce fond de certitude dans leur application, rien n'en découvre si évidemment les dangers, ou du moins l'inutilité, en bien des occasions.

LXXXV. La fievre de la dentition dans les Enfans.

Ces réflexions générales sur l'*acide* des maladies, nous ramenent naturellement à l'examen particulier de

ces mêmes *acides* dans les maladies qui ſont propres aux Enfans. Celles qui les expoſent à des dangers plus grands, ou à des accidens plus graves, ſont toutes les ſortes de *fievres* qui attaquent ce jeune âge. Une fievre de ce genre eſt celle de la *dentition*, ou de la ſortie des dents : car cette maladie, ſuivant la remarque d'un très-ſavant Medecin *, doit être comparée à la mue des oiſeaux, lorſque les plumes leur percent la peau, ſoit pour en changer quand ils les ont portées pendant quelque tems, ſoit quand elles leur naiſſent pour la premiere fois. Alors ils paroiſſent dans un état de ſouffrance & de triſteſſe, de ſorte qu'ils ne chantent plus s'ils avoient commencé à le faire ; ainſi tout marque en eux une eſpece de fievre. Or la *ſortie des dents* dans les enfans, reſſemble parfaitement à la ſortie des plumes dans les oiſeaux ; avec cette différence, qu'une *dent* qui pouſſe eſt comme une cheville oſſeuſe, qui a à écarter les côtés de l'*alvéole*, enſuite les fibres de la chair des gencives, & finalement les bords du *calyce* formé par cette chair, que

* LISTER.

la dent doit encore écarter dessus la superficie de la gencive, pour se faire jour & se ranger dans la mâchoire. Est-il une maladie qui appartienne plus aux solides? Et c'est aussi la remarque d'un grand Praticien *, qui fait là-dessus cette observation. Ainsi cette maladie est des plus inflammatoires; & il ne faut pas après cela s'étonner si la fievre, les douleurs, les convulsions, &c. accompagnent la sortie des dents, suivant la remarque d'HIPPOCRATE dans ses *Aphorismes*. Après toutes ces observations, il est évident que les différens symptomes qui accompagnent la sortie des dents, ne sont rien moins que les témoins ou les signes de cette *fievre* particuliere. On l'attribue cependant, sans hésiter, à l'*acide* du sang ou des humeurs; & voilà précisément la raison pourquoi cette maladie trouve si peu de secours dans cette Pathologie. Ils seront donc plus sûrs, ces secours, en traitant la sortie des dents, de la même maniere que l'on va traiter les fievres des enfans.

* BAGLIVI.

LXXXVI. Les causes des Fievres des Enfans.

Les Auteurs qui traitent les maladies des Enfans, se débarrassent tout d'un coup des causes qui font leurs *fievres*, en les attribuant à l'*acidité* des humeurs ; &, en conséquence, ils conseillent de leur faire prendre abondamment des *absorbans*, qu'ils regardent comme les *spécifiques* des fievres des enfans. Mais cette Pathologie est-elle conforme à la vérité de ce qui se passe dans le corps d'un enfant qui a la fievre ? L'exemple qu'on vient de donner de la *fievre* que cause la sortie des dents, donne une idée bien différente des causes des maladies des Enfans.

La violence d'un corps solide, qui est la dent naissante, laquelle perce à travers la chair la plus dense qui se trouve dans le corps humain, excite une fievre des plus cruelles. L'action violente de ce solide est semblable aux efforts de la dilatation qui se fait des diametres ou des capacités de tant de millions de vaisseaux, qui ont à s'ouvrir par la croissance du corps d'un enfant. Ce sont toutes parties *nerveuses-membraneuses*, dont les fibres, ou leur contractilité, sont forcées, pour obéir à la dilatation qui

s'opere par tout le corps, & dans tous les vaiſſeaux qui le compoſent. C'eſt donc un état *ſpaſmodique*, univerſellement douloureux, dans lequel ſont les jeunes enfans qui ont la fievre. Si après cela l'on fait réflexion que les reſſorts des fluides croiſſant à proportion que les ſolides s'épanouiſſent ou ſe développent, le ſentiment de *rénitence* des ſolides contre les fluides, qui ſe fait en tant d'endroits tout à la fois, ce double effort n'eſt il pas ſuffiſant pour donner la fievre à des corps ſi tendres? Car de-là viennent des *oſcillations* multipliées par leur nombre, ou accrues par la nature des parties qui ſont en travail. Les efforts d'une Nature ainſi excitée, qui ſont les cauſes naturelles des fievres en général, nous donnent auſſi la véritable notion de celles qui attaquent les enfans. Les *fluides* y ont cependant bonne part; car c'eſt la lymphe nourriciere que produit le lait. Les corps des enfans prennent leur croiſſance de cette lymphe; parce que c'eſt par l'intromiſſion de ces parties dans tous les petits vaiſſeaux véſiculaires qui compoſent le tiſſu de ces jeunes

corps, & par la dilatation de ces vaisseaux, qui se relevent ou se gonflent, que se fait la *nutrition*. Or toutes ces dilatations de vaisseaux, qui se font insensiblement pour opérer la nutrition naturelle, venant à se faire forcément, elles deviennent sensibles, douloureuses ou *morbifiques*. Cela se manifeste quand cette lymphe nourriciere est trop abondante, ou trop élastique ; & l'on voit arriver l'un ou l'autre de ces deux cas, lorsque l'on nourrit les enfans, ou trop abondamment, ou d'alimens trop succulens ; ou bien quand on leur fait boire du vin, ou chose semblable. Alors cette lymphe rendue ou bouffante, ou trop élastique, devient capable de soulevemens, qui en maniere de vibrations, se portent contre celles des arteres. De-là résultent des oscillations contre nature ; & ce sont-là les causes, & en même-tems les matieres de fievres.

L'indication donc pour la cure des *fievres des enfans*, est simple & aisée à comprendre, quoiqu'elle soit double. D'une part il s'agit de soustraire, & d'une autre il faut réprimer le bouffement de cette lymphe, en di- LXXXVII La maniere de traiter les Fievres des Enfans.

minuant ſon volume, & en affoibliſſant ſon élaſticité. Par ce double moyen l'on guérit ces fievres, ſans même en excepter celle de la ſortie des dents. La ſaignée en effet ſe trouve d'une telle efficace pour la guériſon des fievres des enfans, qu'une palette de ſang les termine quelquefois en peu de tems; ayant ſoin d'ailleurs que la nourrice modere la quantité de lait qu'elle donne à ſon nourriſſon, & qu'elle lui ôte la bouillie, en ſubſtituant à cette double ſouſtraction l'uſage du *petit-lait*, dont elle lui fera boire auſſi ſouvent qu'elle pourra. L'uſage des *lavemens* aidera le bon effet du reſte.

Les *abſorbans* paſſent pour le remede ſpécifique contre ces fievres. Je ne vois pas non plus qu'on doive les exclurre : Sera-ce parce qu'ils concentreront les *acides*, ou qu'ils en engaineront les pointes ? Indépendemment de cet effet, dont peut-être on leur fait trop d'honneur, ils ont des propriétés qu'il ne faut pas négliger. 1°. Ces remedes étant, de leur nature, des molécules peſantes, ils agiſſent d'abord par leur *gravitation* ſur les membranes de l'eſtomac,

&

& ils en arrêtent les irritations convulsives ; ensuite, passant dans les vaisseaux & dans les sucs nourriciers, ils s'interposent entre les globules du sang, & se mêlant dans les fibres de sa partie blanche, ils *enraient*, pour ainsi dire, les uns & les autres, en arrêtant surtout la volubilité de ces globules. Par-là se calme le trouble des *fluides* ; & en même-tems le ressort des parties étant diminué, c'est ce qui fait l'heureuse opération des *absorbans*, qui deviennent ainsi des *febrifuges*, des *sedatifs*, & des *anti-spasmodiques*. 2°. Le *quinquina* & la *cascarille* étant des absorbans, ils se mêlent très-à-propos avec les absorbans ordinaires, soit en poudre, soit battus & infusés dans l'eau, & la vertu absorbante n'y est aucunement détruite ; au contraire, le fébrifuge en devient beaucoup plus sûr pour la cure de toutes les fievres. Il y a cependant une fievre fort singuliere, qu'un grand Medecin * fait observer ; il l'appelle le *pourpre* des enfans (*purpureæ efflorescentiæ*) : mais en même-tems il avertit, que malgré ce nom odieux de *pourpre*, cette

* ETMULLER.

fievre n'eſt d'aucune mauvaiſe ſuite ; de maniere qu'il eſt rare que les nourrices prennent là-deſſus des conſeils, parce que cette ſorte de pourpre ſe diſſipe de ſoi-même.

Quatre maladies autoriſent la Pathologie humorale dans les maladies des enfans ; parce que les *glaires*, la *ſéroſité*, la *lymphe*, & ſemblables productions d'une lymphe viciée, dénotent manifeſtement l'abondance d'humeurs & d'*acides* qui dominent dans les enfans, par tous les ſymptomes qui accompagnent ou qui ſuivent ces maladies. Ce ſont de *toux* plus ou moins convulſives, qui ont fait donner à celle qui eſt familiere aux jeunes enfans, le nom d'*archi-toux*, pour ainſi dire, (*pertuſſis*) ou de *toux-maîtreſſe*, maladie très-dangereuſe pour les enfans qui en ſont attaqués ; la ſeconde maladie ce ſont les *vers* ; la troiſieme, les *aphthes* ; & la quatrieme, les *affections galleuſes*, qui déſolent ſi ſouvent la ſanté de ces jeunes corps.

LXXXVIII La Toux des Enfans.

Cette *toux* tient de ſi près aux humeurs, qu'il eſt rare qu'elle ait ſon premier ſiége & ſon origine ailleurs que dans l'eſtomac. Il n'en eſt donc

guere qui mérite mieux le nom de *toux ſtomacale*, que celle de jeunes enfans. Auſſi un grand Praticien * conſeille-t-il de ne jamais perdre de vûe le vice de l'eſtomac dans cette maladie, ſi l'on veut en obtenir la guériſon. La *ſterteur* ou le ſifflement qui ſe fait entendre dans l'eſtomac de ces enfans, donne à connoître l'abondance des phlegmes qui l'occupent; & la preuve que c'eſt dans ce viſcere que ſéjournent ces *glaires* ou viſcoſités, c'eſt que le vomiſſement les évacue, & aſſûre l'efficace des autres remedes. Ce n'eſt pas que la poitrine n'ait quelque part dans cette *ſterteur* : mais ce n'eſt point en premier; c'eſt ſeulement parce que l'eſtomac ſe trouvant en ſympathie avec la poitrine, celle-ci partage la cauſe de la *toux ſtomacale*, comme le diaphragme partage avec l'eſtomac la cauſe du *hoquet*. Le ſiége donc de ces maladies ſe trouvant dans l'eſtomac, il ſe communique avec la poitrine & avec le diaphragme, par le moyen des nerfs & des membranes. C'eſt pourquoi le *convulſif* ſe

* WALDSCHMIDT.

trouve ſi intimement mêlé avec l'*humoral* dans les toux ſtomacales.

LXXXIX. La cure de cette Toux. C'eſt auſſi la raiſon pour laquelle l'uſage des vomitifs, proportionnés à l'âge, eſt ſi fort recommandé pour la guériſon de l'*architoux* des enfans. Ces remedes rendent efficaces ceux que l'on donne enſuite, comme les *anti-ſpaſmodiques*, tels que ſont la poudre de *guttete*, le *gui de chêne*, &c. Cependant un ſage Praticien * avertit, & l'expérience le confirme, que la *ſaignée* eſt d'une néceſſité indiſpenſable pour empêcher l'enfant d'étouffer. Moyennant ces précautions, on parvient à guérir cette maladie, en faiſant ſurtout un grand uſage de l'*huile d'amandes douces*, & du *blanc de baleine*, en maniere de *lohoch*; de la décoction de racine de *pivoine*; des infuſions d'*hyſſope*, de *capillaires*, de *fleurs de pas-d'âne*; ſans oublier ſurtout à régler le régime de l'enfant, & de la nourrice.

XC. La Maladie des vers. Cette précaution eſt encore eſſentiellement néceſſaire pour la cure des *vers*; car aucune maladie ne donne tant à ſoupçonner l'abondance d'un

* Sydenham.

chyle ou d'une lymphe nourriciere pourrissante ou aigrie, que la *maladie des vers*. La mauvaise coûtume qu'ont les nourrices de donner à leurs nourrissons trop souvent à tetter, ou bien de leur donner trop de bouillie, ou même quelquefois de la soupe à la viande, jette ordinairement les fondemens de cette maladie. Car tant de sucs surabondans dans l'estomac & dans les intestins, s'y alterent évidemment par leur aigreur, dont les haleines de ces enfans sont de sensibles témoins, par l'odeur d'aigre qu'elles font sentir, & que porte avec soi tout ce qui sort de leur corps : C'est ce qui donne le tems & l'occasion à la *vermination*, c'est-à-dire, au développement des germes d'insectes répandus par tout l'Univers dans la plupart des alimens, & particulierement dans les laitages. Car s'il est un exemple de la *Pathologie animée* (*Pathologia animata*), telle que l'a traitée si savamment un grand Medecin*, il se trou-

* CHRETIEN LANGE, Professeur en Medecine à *Leipsic*. Ce Traité a été imprimé en latin à *Francfort* sur le *Mein*, en 1688. *in*-4°. avec tous les autres Ouvrages de cet Auteur.

ve bien ſenſiblement dans la maladie des *vers*, où ils paroiſſent manifeſtement s'éclore dans l'eſtomac & dans les inteſtins, comme dans leurs matrices. En effet il naît, dans ces endroits, des millions de petits animaux, qui ſont toutes les ſortes de vermiſſeaux qui ſe font voir dans les enfans, ſoit qu'ils en vomiſſent, ſoit qu'ils les rendent par les ſelles : Car l'on ſait ſous combien de différentes formes, plus monſtrueuſes les unes que les autres, ſe montrent ces *vers*. On en diſtingue de trois eſpeces principales, les vers *lombricaux* qui ſont longs & rouge-pâles, & qui reſſemblent un peu aux vers de terre, les vers *aſcarides*, & les *cucurbitins*. Il y a encore une quatrieme eſpece de vers, qu'on appelle le *ſolitaire*, qui eſt long & plat, & quelquefois velu ; mais celui-ci attaque plus fréquemment les grandes perſonnes & ſe voit bien plus rarement dans les enfans.

Les lombricaux s'engendrent dans le corps humain de très-bonne heure, car on en voit quelquefois aux plus petits enfans. L'uſage des alimens de mauvaiſe digeſtion & qui

tournent aisément à l'aigre, & à une alcalescence pâteuse, comme la trop grande quantité de boulie, ou de panade que les sévreuses donnent avec trop de complaisance, les pommes, les gâteaux, les biscuits, qu'on leur présente sous prétexte de les amuser ; tous ces alimens, dis-je, lorsqu'ils viennent à se corrompre dans un estomac si délicat, sont autant de couches propres à faire éclorre les principes de ces insectes, dont l'origine est encore assez inconnue, à leur donner de l'accroissement, au point que par leur nombre & par leur grandeur, ils tourmentent misérablement ces innocentes créatures.

On reconnoît bien-tôt leur presence par la couleur pâle & plombée des enfans, par un appétit désordonné qui les porte à manger toute sorte d'alimens de la plus mauvaise espece & en grande quantité ; par l'amaigrissement du visage & de leur membres, tandis que le ventre devient gros à proportion que les autres parties diminuent ; par les vents & les rots aigres qui leur échappent, par la démangeaison continuelle qu'ils ont au nez au point que quel-

ques-uns ſe l'écorche & le mettent tout en ſang : enfin par quelques mouvemens convulſifs épileptiques, & par des fievres ardentes & vermineuſes qui leur ſurvient quelquefois.

Si les vers ſont dans une quantité & dans un nombre conſidérable, ils ſuçent toute la ſubſtance chyleuſe la plus ſubtile qu'ils rencontrent dans l'eſtomac & dans l'inteſtin duodénum ; car c'eſt dans ces deux viſceres que les lombricaux établiſſent ordinairement leur demeure : ils en privent par conſéquent le ſujet, qui ayant beſoin de nourriture, deſire de nouveaux alimens, juſqu'à ce que les vers étant raſſaſiés, le chyle paſſe dans les veines : mais il eſt mêlé avec tant de parties groſſieres qui reſtent de cette grande quantité d'alimens à demi digérés, qu'il eſt bien difficile qu'il vienne à ſa perfection, ce qui produit l'engorgement des glandes lymphatiques du bas-ventre, & le dévoiement continuel qui tourmente ces pauvres malheureux.

Les aſcarides ſont une autre ſorte de vers blancs & longs de quelques lignes, qui s'engendre dans l'inteſtin rectum,

rectum, & dans le colon, & incommode le malade par un chatouillement & une irritation incommode aux environs de l'anus.

Les ſignes qui annoncent les *aſcarides* ſont, outre cette demangeaiſon continuelle au fondement, qui cauſe ſouvent des défaillances & des ſyncopes, un amaigriſſement du bas-ventre, & une chaleur extraordinaire. Cette demangeaiſon provient du mouvement de ces vers, de la délicateſſe des parties où ils ſéjournent; car il ne faut pas croire, comme l'a prétendu Mercurial, & après lui beaucoup d'autres, que les gros inteſtins ne ſoient capables que d'un ſentiment foible & ſourd; on a la preuve du contraire par les tourmens de la colique, qui ſe font ſentir dans toute l'étendue de l'inteſtin colon, & par les douleurs aiguës que cauſent dans le rectum les hémorrhoïdes, & les vents qui s'y renferment.

Il eſt aſſez difficile de chaſſer entierement les aſcarides, & cela par pluſieurs raiſons: la premiere, c'eſt que ces animaux étant éloignés de l'eſtomac, les remedes qu'on peut prendre par cette voie ont changé

de nature & perdu beaucoup de leur qualité, avant qu'ils ſoient parvenus à l'endroit où ſont ces vers. La ſeconde eſt que les aſcarides ſont enveloppés dans des humeurs viſqueuſes qui empêchent l'action des remedes. La troiſieme eſt que ces vers montent quelquefois juſques dans le cœur; or ce boyau étant fait à-peu-près en cul de-ſac, les aſcarides s'y tiennent comme retranchés & preſque hors de priſe des remedes qu'on peut injecter par le fondement.

Les vers cucurbitains ſont courts & plats comme des ſemences de concombres, ou ſemblables à de petites ſoles; ils gagnent principalement les émonctoires des glandes qui ſe déchargent dans les inteſtins, cauſent quelquefois des abſcès au foie, & ſe logent dans la cavité de l'ulcere, les ſignes de leur exiſtence ſont encore fort équivoques, & ils ſont auſſi très-difficiles à expulſer.

La meilleure maniere de venir à bout des vers lombricaux, eſt de commencer par les chaſſer avec des purgatifs réſineux, comme le jalap & la ſcammonée & la rhubarbe données dans des doſes convenables.

Outre que ces remedes ſont abſolument ennemis des vers, c'eſt qu'ils entraînent toutes les ordures qui croupiſſent dans les entrailles & qui entretiennent ces inſectes : l'uſage de l'huile d'amandes douces, ou de l'huile de noix pris tous les jours à la doſe d'une cuillerée les fait périr en leur ôtant la reſpiration : mais il faut encore employer d'autres remedes pour rétablir les parties affectées, comme nous le dirons ci-après.

Il vaut mieux, comme on l'a dit plus haut, attaquer les aſcarides par embas, à cauſe du grand éloignement où ils ſont des premieres voies, qui ne permet pas aux remedes d'exercer ſur eux leur action. Pour cet effet un des meilleurs remedes, eſt de mettre dans le fondement un ſuppoſitoire de coton, trempé dans du fiel de bœuf, ou dans de l'aloès diſſout. Une choſe que j'ai preſcrit avec ſuccès à pluſieurs malades, étoit d'introduire dans le fondement un petit morceau de lard lié avec un bout de fil, & de l'y laiſſer quelquetems, & quand après cela on venoit à le tirer, il étoit tout rempli de ces vers. Au lieu de lard, on peut met-

tre aussi de vieille viande salée : des clysteres de décoction de *gentiane*, de *petite centaurée*, d'*absinthe*, de *tanaisie*, de *camomille*, sont aussi très-bons contre les ascarides, surtout si on y joint une bonne quantité d'huile ou quelque peu de dissolution d'aloès ou de confection d'*hyera picra*; aux plantes nommées ci-dessus, on peut substituer l'*auronne*, la *santoline*, le *coq de jardins*, l'*aristoloche*, la *persicaire*, le *fenouil*, les *semences de coriandre* battues dont on fera des clysteres qu'on injectera en petite quantité, comme de trois ou quatre onces pour que le malade les puisse garder plus long-tems.

XCI. La cure de cette maladie. L'usage des *amers* est naturellement ce qu'il faut pour aller au fond du mal : c'est pourquoi, toute précaution gardée, tant pour la quantité que pour la sorte d'*amers*, ce sont les remedes spécifiques pour détruire radicalement la cause *vermineuse*. La *rhubarbe* toute seule remplit parfaitement cette indication. L'on en fait des infusions légeres, dont la nourrice elle-même doit user, si l'enfant est à la mamelle : sinon, l'on en fera prendre habituellement

& ſouvent à l'enfant, en même-tems qu'on le tiendra à un régime ſobre & frugal ; car c'eſt ſurtout dans les maladies des jeunes enfans, que l'on peut aſſûrer hardiment que le manger eſt la cauſe des maux qui leur arrivent. Or la rhubarbe combat directement cette cauſe ; car en même-tems que par ſa vertu *altérative*, amere & abſorbante, elle détruit les aigres, & porte du baume dans le chyle, elle eſt légerement purgative, & ainſi elle entraîne par les ſelles, les ſucs pourriſſans, qui ſervent comme de nids, de pâture, ou de matériaux à la *vermination*. Ce remede ſera précédé de quelques petits vomitifs ; après quoi l'on pourra ſe ſervir quelquefois du *mercure-doux*, dont on mêlera quelques grains avec des abſorbans ; ou bien du *mercure crud* lui-même, infuſé pendant la nuit, à la doſe de quelques gros, dans l'eau de *galega*. C'eſt un remede célébré par toute l'Italie, où il eſt en réputation ſous le nom de l'illuſtre M. BOYLE, parce que c'eſt ſous ce nom qu'on le diſtribue.

Les *aphthes*, dans le langage vulgaire, ſont des ulceres qui occupent XCII. Les aphthes.

la bouche, les levres, & l'œſophage des enfans. Mais c'eſt mal parler, dit un ſavant Auteur *; car ce ſont de véritables *eſcarres*. Et un autre grand Medecin fait obſerver, que ces *eſcarres* occupent les extrémités des excrétoires des glandes, qui ſont ſi nombreuſes dans la bouche; c'eſt pourquoi le nombre des *aphthes* devient quelquefois ſi grand. Il y en a qui prétendent que c'eſt la diſpoſition mollaſſe de ces jeunes corps trop humides, qui fait ces hulcérations, parce qu'ils abondent en ſéroſité. Mais le caractere des *aphthes* qui attaquent auſſi les adultes, comme les femmes groſſes, & les rateleux (*lienoſi*) ſuivant l'obſervation d'HIPPOCRATE, découvre une vraie malignité dans l'humeur lymphatique-ſalivale, qui fait les *aphthes* dans les enfans. Car outre que les *aphthes* des adultes occupent tout le canal depuis l'œſophage juſqu'au dernier des inteſtins, les ſymptomes qui les accompagnent, n'obligent à rien moins qu'à en venir à l'*opium* même, comme en avertit un célebre Prati-

* DOLÆUS.

cien (*a*). Il eſt à obſerver d'ailleurs que la fievre cauſe ſouvent les *aphthes*, & que celles mêmes qui ſont les plus opiniatres, ſont entretenues par un fond de fievre. C'eſt la raiſon pour laquelle un autre grand Praticien (*b*) avertit, qu'il faut alors en venir abſolument au *quinquina.* De tout cela on doit conclurre, que les *aphthes* dans les enfans ne ſont auſſi mauvaiſes qu'elles le ſont dans les adultes, que parce que les ſels ſont moins exaltés dans le ſang des enfans que dans celui des adultes.

Au ſurplus, le fond d'une telle humeur donne à comprendre qu'il faut bien ſe garder dans la cure des *aphthes*, de ſe borner à quelques remedes *topiques*; mais qu'il faut très-ſoigneuſement veiller au lait de la nourrice, & au régime qu'elle fait garder à ſon nourriſſon. Le *petit-lait* convient parfaitement à l'enfant, tandis qu'on lui diminuera le lait de ſa nourrice; & celle-ci ne ſauroit trop boire d'eau d'orge & de régliſſe, pour deſſaler ſon lait. XCIII. La cure des Aphthes.

Cela ſuppoſé, le remede le moins

(*a*) RIVIERE.
(*b*) SYDENHAM.

équivoque pour appliquer sur les *aphthes*, c'est le suc aqueux de *joubarbe*, mêlé & cuit ensemble en parties égales avec le *lait*, pour en imbiber avec une plume les endroits ulcérés. C'est le remede de M. BOYLE; il y ajoûte un peu d'*alun de roche*, quand le mal est opiniatre. Mais ce que recommande fortement un savant Medecin cité ci-dessus *, c'est d'être extremement réservé sur la purgation dans cette maladie : autrement on risqueroit de mettre le comble au mal ; parce que le cours-de-ventre y est très-pernicieux, & qu'il est une suite des purgatifs, qui attirent cet accident mortel.

XCIV. Les ophthalmies des Enfans.

Les affections *galleuses* trouveroient ici la place qu'on leur avoit destinée, si d'autres affections congéneres aux aphthes, ne venoient la préoccuper. Ce sont les *affections ophthalmiques*, qui tourmentent quelquefois si cruellement & si long-tems les jeunes enfans. Elles sont, de même que les aphthes, des fluxions séreuses ; & elles prennent de même leur origine dans le genre glanduleux, c'est-à-dire, dans les glandes

* DOLÆUS.

des yeux. Ce sont donc des *ophthalmies* plus ou moins humides, plus ou moins inflammatoires, plus ou moins douloureuses; parce que souvent elles tiennent bien plus du larmoiement cuisant & brûlant (qui est l'*épiphora* des Grecs), lequel donne des cuissons insupportables à ces pauvres enfans. C'est l'abondance de lymphe qui se porte naturellement au cerveau des enfans (laquelle, à cause de cela, leur rend la tête plus grosse à proportion des autres parties du corps), & qui s'engage dans les glandes des membranes des yeux. Là, par le séjour de cette humeur, se fait l'acrimonie qui pique & brûle ces membranes, tandis que d'ailleurs les diametres des sécrétoires lymphatiques venant à se dilater, reçoivent dans leurs capacités la partie rouge du sang; ce qui alors change l'*épiphora* en vraie *ophthalmie*, ou inflammation des yeux. C'est souvent le fondement des taches, des nuages, des obscurcissemens, enfin des aveuglemens, qui arrivent & restent à ces enfans, si l'on manque à prévenir ces malheurs.

XCV. La cure de ces ophthalmies.

La ſaignée, qui eſt, comme le penſe un célebre Medecin *, le ſpécifique dans l'*ophthalmie*, doit être pratiquée, ſi l'on veut voir le ſuccès des autres remedes. Ici, comme dans dans toutes les autres maladies des enfans, on voit échouer les remedes, ſi l'on néglige de pourvoir à l'intérieur du corps. Les *abſorbans*, la boiſſon de *petit-lait*, quelques gorgées d'infuſion légere d'*euphraiſe* en maniere de thé, les *lavemens* pour lâcher le ventre, (circonſtance ſi néceſſaire, ſuivant l'avis d'HIPPOCRATE, pour la cure des *ophthalmies*) tout cela doit précéder ou accompagner les *topiques*, auxquels on a coûtume de trop déférer dans les maux des yeux. La pulpe de *pomme* cuite dans l'eau, détrempée avec de l'*eau-roſe*, où l'on aura battu un blanc-d'œuf, convient ici parfaitement; ou un petit cataplaſme bien léger, fait avec la mie de pain, le lait de la nourrice, & quelques grains de ſafran, ou bien le lait même de la nourrice, rayé dans les yeux du nourriſſon. Quelque *collyre* très-léger, compoſé, par exemple, avec

* PITCARNE.

l'*eau-rose* & les *trochisques blancs de Rhasis*, étuvant d'ailleurs très-souvent les yeux & tous les environs avec de l'eau chaude. Enfin, l'inflammation ou la douleur étant trop vive, l'on fera rayer, deux ou trois fois le jour, dans les yeux malades, du sang tout chaud d'un *pigeon*. L'application derriere les oreilles d'un *vesicatoire* très modéré, pourra trouver sa place : Enfin, celle d'un *cautere* à la nuque du cou, pour achever de tarir le fond de ces productions séreuses, pourra être employée pour terminer cette cure, & préserver les enfans de rechute dans ces maux d'yeux; parce que les *cauteres* réussissent singulierement bien dans cet âge, & pour ces maux.

XCVI. La galle des Enfans, & la maniere de la traiter.

Les *affections galleuses*, quelque nom qu'on leur donne, sont une sorte de maladie à *éruptions*. Elles demandent une précaution principale, à laquelle cependant l'on manque très-souvent dans la cure de la *galle*, surtout de celle des enfans : Car l'on n'est occupé que de dessécher ou éteindre les pustules de la *galle*, lesquelles étant la voie par où se fait la *dépuration* du sang des enfans,

qui jette par-là ſon écume, rien n'eſt plus pernicieux que de ſupprimer avant le tems ces *excrétions*. C'eſt pourquoi l'on ne ſauroit trop recommander aux nourrices, de n'appli-pliquer rien ſur les viſages galleux de leurs nourriſſons, juſqu'à ce que la Nature ait achevé ſont travail. Cependant on la ſoulagera, en modérant ſurtout le régime de l'enfant, qui abonde dans cette maladie en ſucs nourriciers ſuperflus. Il faut en même-tems faire ſuçer à l'enfant du ſirop de roſes pâles ſimple, mêlé avec un peu d'huile d'amandes douces; & cela toujours ſans perdre de vûe l'avertiſſement d'un grand Medecin-Chirurgien *, qui recommande ſévérement la retenue ſur les remedes extérieurs dont on ſe ſert communément pour la cure de cette maladie; parce que de l'indiſcrétion à appliquer des drogues ſur les viſages *galleux* des enfans, arrivent des *épilepſies*, & ſouvent toutes les infirmités qui ſurviennent dans le jeune âge. Cette précaution exactement priſe, l'on ſe réglera, pour l'applica-

* FABRICE DE HILDEN.

tion des remedes ſur les viſages de ces enfans, par l'état où paroîtront les puſtules. Si elles ſont enflammées, douloureuſes & fiévreuſes, alors il faut, ſans différer, ſaigner l'enfant; car ces accidens, & encore bien d'autres, n'arrivent aux plus jeunes enfans, qu'à raiſon d'une *pléthore* ou d'un excès de ſucs dans les vaiſſeaux. C'eſt que n'y trouvant pas aſſez d'eſpace, ni aſſez d'étendue dans des capacités auſſi bornées qu'elles le ſont dans d'auſſi petits corps, ces ſucs ſuperflus s'accumulent; & alors, par les *congeſtions* plus ou moins phlegmoneuſes, ou par les *ſtaſes* qui s'en forment, ils attirent des douleurs, des anxiétés ou des inquiétudes cruelles, dans leſquelles on voit de pauvres enfans. A la ſaignée l'on joindra l'uſage intérieur du *petit-lait*, & l'uſage extérieur de l'eau d'*orge*, ou ſeule ou mêlée d'un peu de *trochiſques blancs de* RHASIS, pour en étuver ſobrement & légerement le viſage de l'enfant. Si ces puſtules fourniſſent trop de ſuppuration, il faut avoir recours à l'application de quelques *déterſifs* anodyns-tempérés; comme, par exemple, la crême

très-fine de *lentilles*, ou d'*orge*, ou bien la *créme* de *lait*, où l'on mêlera un peu de *craie* de *Briançon*. Enfin, si ces pustules sont trop seches, il faudra les toucher délicatement avec un peu d'*huile* d'amandes douces, ou bien avec le *lait* tiede où l'on aura mêlé très-peu de *safran*; ce qui fait encore mieux. Mais lorsqu'on aura réprimé tous les accidens par les moyens convenables, on pourra passer à quelque chose de décisif pour la cure de la *galle*. Pour cet effet, on étuvera les pustules avec de l'eau d'orge, où l'on aura fait bouillir un peu de *fleurs de soufre*. Au reste, l'on aura soin de purger doucement l'enfant, ou par le sirop de *roses pâles* simple, ou par celui de *chicorée* composé de rhubarbe, ou en lui faisant avaler assidument de l'*huile* d'amandes douces, avec du *sirop-violat*.

J'aurois traité en cet endroit du mal ordinaire & si terrible pour les enfans, qui est le *chartre*, ou le *rachitis :* Mais, comme j'ai été obligé de placer cette maladie ailleurs, où il a fallu faire comprendre la part si grande qu'a la *partie blanche* du sang en bien des maux, il feroit inutile

de rien répéter ici ſur cette maladie.

Voilà à-peu-près tout ce que j'avois à dire de plus important ſur les *Maladies des Enfans*. Mais tous les Auteurs qui ont traité de ces maladies ont oublié de parler de l'occaſion qui attire une infinité de maux aux enfans, au ſortir du lait de leurs nourrices. C'eſt, comme je l'ai déjà dit ci-deſſus, la malheureuſe coûtume que l'on a de ne pas faire attention au tems propre pour *ſevrer* les enfans: Cela ſe fait ſouvent très-prématurément; car, ſuivant la déciſion d'un reſpectable Praticien * de l'Ecole de Paris, on ne devroit pas faire tetter les enfans moins de deux ans & demi. Au mépris d'une ſi ſage obſervation, & ſi ſûre pour la ſanté à venir des enfans & des adultes, l'on ſevre les enfans, ſur les moindres prétextes, à douze ou quinze mois; &, pour l'exécuter, l'on s'en repoſe ſur les ſoins ou l'intelligence groſſiere de femmes ſans ſcience, ſans réflexion, ſans éducation, & qui font du *ſevrage* des enfans une

XCVII. Le tems auquel on doit *ſevrer* les Enfans.

* BALLONIUS, *Epidem.* Lib. I. pag. 8.

espece de métier pour gagner leur vie.

XCVIII Réflexions sur la conduite de la plupart des Sevreuses par rapport aux Enfans.

Cependant c'est cette circonstance qui est la plus importante pour la vie & pour la santé des enfans. Car c'est du moment qu'ils sont *sevrés*, que commence la formation de leurs corps. C'est alors que s'établissent les fondemens de la santé de leurs corps, & de celle de leurs esprits, dont les fonctions sont si étroitement liées à la disposition des corps : & voilà ce que l'on donne à ménager à des femmes aussi peu instruites sur l'une que sur l'autre de ces santés. S'il falloit mettre de jeunes enfans chez ces femmes, seulement pour les empâter comme l'on fait des animaux, que l'on met ou que l'on donne à engraisser, elles s'acquitteroient parfaitement d'une telle commission. Mais de voir qu'on abandonne des hommes qui sont & qui doivent devenir de plus en plus des substances pensantes, à des femmes qui ne savent que nourrir des créatures de chair & de sang, bien buvantes & bien mangeantes, est-il surprenant, après cela, que le monde se peuple d'esprits stupides, lourds, enfoncés dans

dans la matiere, & appésantis dans les fonctions de leurs charges, de leurs professions, ou de leurs métiers? Car ces réflexions ne sont que la suite de celles que l'on a faites ci-dessus, que les familles des Pauvres étant comme les séminaires du genre humain, il est de la derniere importance de veiller à la conservation de leurs enfans, comme on l'a montré. Or l'importance n'est pas moindre pour leur éducation corporelle, c'est-à-dire, pour la maniere de les élever. On ne doit pas les nourrir comme l'on fait des animaux, qui ne sont que des machines purement matérielles, ou matériellement organisées : Il faut faire attention que les enfans des Pauvres doivent devenir des substances raisonnables, & que par conséquent l'on doit également nourrir leurs esprits en même-tems que leurs corps, chacun à sa maniere; mais la bonne maniere est inconnue à presque toutes ces femmes qui sont le métier de *Sevreuses*, & qui ne savent précisément que donner leurs soins à la nourriture du corps, sans s'embarrasser aucunement de celle de l'esprit.

Les désordres qui résultent dans les familles, dans les états, & dans tous les emplois, d'une éducation aussi mal entendue, feroient plus d'impression, s'ils étoient bien compris, & examinés dans toutes les conditions. HIPPOCRATE, jaloux autant qu'il l'étoit de la vie corporelle des hommes, se plaignoit des désordres que causoit dans le monde l'ignorance ou l'impéritie des Medecins; il s'en prenoit à ce qu'il n'y avoit point de lois établies pour punir les mauvais Medecins: *Artium Medecina nobilissima; verum, propter eorum qui eam exercent ignorantiam*, &c. *omnibus inferior habetur. Erroris causa..... quòd soli Arti Medicæ nulla in urbibus ...... præfinita pœna est* *. C'est pourquoi un moyen de remédier dorénavant aux fautes de ces femmes ignorantes, de ces *Sevreuses* à gages, ne seroit-ce pas d'établir des lois, & en conséquence de faire des examens, afin de juger de leur capacité pour l'exercice qu'elles osent entreprendre? Cet établissement seroit-il moins raisonnable, que celui par lequel il n'est permis à quelque femme

* HIPPOCR. *Lex.*

que ce soit, de se donner au Public pour *Accoucheuse*, sans avoir passé par les examens ordonnés à cet effet, & auxquels elles sont assujetties par de justes lois ? En effet, est-il moins essentiel de pourvoir à la sûreté de l'éducation corporelle des enfans, qu'il n'a été jugé nécessaire de veiller à la sûreté de leur naissance ? Le soin des *Accoucheuses* ne regarde que la sûreté de la vie du corps ; au lieu que le devoir des *Sevreuses* renferme la sûreté de la vie du corps, & celle de l'ame ou de l'esprit.

C'est donc à ce double égard qu'est mal entendue la maniere de *sevrer* les enfans. On les met entre les mains de personnes qui croient avoir tout fait, quand elles se sont acquittées de ce qui appartient à l'éducation corporelle, ou à la nourriture des corps, après les avoir farcis de sucs nourriciers non-seulement trop abondans, mais souvent encore trop grossiers. Je demande si ce sont-là des matériaux convenables à servir de fondement à l'édifice du corps, & de ses organes, qui se forment ou se développent dans les jeunes enfans ? Il ne faut, pour en juger, qu'u-

ne légere attention ſur la maniere dont les Architectes s'y prennent pour donner aux fondemens des bâtimens qu'ils élevent, la fermeté, la juſteſſe, & la conſiſtence qui les fait durer des ſiecles entiers. Leur art ou leur adreſſe pour cet effet, conſiſte à prendre ſoin que les premieres *aſſiſes* de pierres qui doivent porter le poids de la maſſe des plus grands édifices, ſoient ſolidement & fermement unies, par les liaiſons qu'ils ſavent donner aux pierres les unes avec les autres ; & c'eſt à quoi ils réuſſiſſent, en rempliſſant les *joints* d'entre les plus groſſes pierres de taille, non d'un mortier abondant, groſſier ou épais, mais d'un ciment très-fin, très-délié & très-fluide, ou d'un plâtre le mieux choiſi, bien tamiſé, & habilement détrempé, dont ils ſavent inſinuer de juſtes quantités entre les *joints* des pierres les plus groſſes, les plus étendues & les plus maſſives. De même, en ſuivant cet exemple, ne voit-on pas de quelle importance il eſt pour l'affermiſſement, la ſolidité & la durée des organes du corps humain, de les former par la liaiſon de ſucs fins, très-fluides, &

juſtement détrempés ? Seront-ce ceux qui viendront de potages ou de ſoupes composées de viandes les plus groſſieres, de *bœuf* (ſouvent de *vaches*) & de *mouton*, qui ſont la baſe des potages ordinaires des familles des petites gens ? Cependant il ſe trouve des *Sevreuſes* parmi eux, qui ne craignent point, & qui même ſe font une eſpece de vanité, d'accoûtumer les jeunes enfans à manger de tout, & autant qu'ils le peuvent, du pain ſec, du gâteau, ou de ſemblables alimens ſolides, ſans en excepter la viande, & encore quelle viande ! Je demanderois à ces *Sevreuſes* ſi expérimentées, à ce qu'elles prétendent, quels ſont dans les corps des jeunes enfans, les organes qui doivent digérer ces nourritures ? Leurs *dents* ſont encore ou à venir, ou trop foibles dans leurs aſſietes ; les fibres nerveuſes de l'*eſtomac* n'ont pas encore pris leur *ton*, ou acquis le reſſort qui leur convient pour exercer la vertu ſyſtaltique de la *trituration*. Voilà donc tous les viſceres naturels exposés à ſe trouver comblés ou ſuffoqués par l'abondance de ſucs indigeſtes, ou impar-

faitement travaillés. Le danger en devient d'autant plus grand, que les principales issues que la Nature ouvre dans le corps humain, pour le décharger de ses plus abondantes superfluités, sont encore très-imparfaitement ouvertes : Ce sont les pores de la peau, qui doivent servir à la *transpiration* ; cette ressource capitale dans l'œconomie animale, pour la délivrer de tout ce qui pourroit troubler, pervertir, ou arrêter ses opérations. Que deviendra, dans les parties les plus intimes du corps, cette surabondance de sucs nourriciers mal apprêtés ? La *bile*, déjà si foible de vertu, non exaltée encore, dans les corps des enfans, ne sera-t-elle point offusquée par la partie blanche du sang, & ainsi éteinte avant que de naître ? Et cette partie blanche, qui ne doit faire que les deux tiers de la masse du sang, venant ainsi à la constituer presque entierement, ne lui servira-t-elle point comme d'*entraves*, lesquelles s'interposant entre les globules de la partie rouge, feront de toute la masse du sang un composé de fluides ralentis & croupissans ? N'y a-t-il pas lieu

de tout craindre pour la ſuite de l'âge, d'un ſang devenu pauvre de ſes richeſſes, parce qu'il eſt ſurchargé de ſucs?

Qui pis eſt, peut-on ſe promettre que le *ſpiritueux-volatil* qui doit ſervir aux fonctions de l'ame, & aux opérations animales, ſe ſéparera de ce fond limoneux, avec la condition & la quantité qu'il doit avoir, en ſortant du ſang, pour animer comme il faut le genre nerveux? Une liqueur auſſi mal *déphlegmée* pourra-t-elle fournir au cerveau la quantité d'*eſprits* dont il a beſoin pour imbiber & faire végéter tous les nerfs qu'il envoie par tout le corps? On ſait quels ſoins la Nature apporte pour *rectifier la lymphe* qui monte au cerveau pour entretenir le cours des eſprits. Mais toutes ces prévoyances de la Nature, renfermées dans tous les lieux de retraite, ſavoir, les *ſinus* & les *glandes*, qui ſont ſur la route du ſang qui ſe ſublime à la tête, ſeront-elles ſuffiſantes pour dépurer cette lymphe qui doit ſervir de véhicule à ces *eſprits*? Combien y a-t-il donc à craindre que le cerveau des enfans ne ſe trouve trop chargé d'hu-

meurs, & trop vuide d'esprits! De cette maniere, les enfans deviendront lourds, tardifs, & sans industrie. Voilà où conduit naturellement la mauvaise nourriture que des nourrissons prennent entre les mains des *Sevreuses*. Il me semble que ces réflexions méritent singulierement l'attention du Public, & de toutes les familles civiles & Chrétiennes; puisque, faute de cela, l'on n'y élevera que des sujets imbécilles, sans lumieres, & sans capacité dans leurs esprits. Les mœurs, en consequence d'une telle nourriture, qui est plus propre à faire de la chair & du sang, qu'à mettre de la sagesse & de la modération dans l'esprit, seront-elles plus en sûreté que les corps?

Le conseil d'HIPPOCRATE sur les changemens de nourriture, va au-devant de bien des inconvéniens. Il avertit qu'il ne faut pas passer brusquement ni précipitamment d'une chose à une autre; parce qu'il faut en peser les circonstances: *Eorum quæ circa naturam atque habitum nostrum contingunt, maximæ mutationes morbos pariunt* * .... *Omnis subita*

* HIPPOCR. *De Victu Acutorum.*

mutatio-

mutatio periculosa..... Mutationes cavere oportet, in eoque observanda est cibi paucita (a)..... *Victuum mutationes morbos pariunt* (b). C'est ainsi qu'ayant à changer la nourriture d'un nourrisson, il faut, après avoir bien pris son tems pour ne pas précipiter un changement de cette importance, que la nourriture qu'on substitue au lait d'une nourrice, se trouve *analogue*, c'est-à-dire, en ressemblance de nature avec le lait. Cette ressemblance se trouve-t-elle dans les sucs contenus dans les chairs des animaux, si l'on compare ces sucs avec ceux des alimens tirés des légumes, & surtout des graines? C'est dans les graines qu'est contenue immédiatement, & par un simple développement, une substance douce, blanche & laiteuse: & voilà ce que l'on doit donner à un nourrisson, au sortir du lait de sa mere. Quand on lui donne des crêmes, des bouillons, ou semblables *pulmens* de graines; la Nature qui travailloit le lait de la nourrice, se retrouvant tout d'abord dans ces sortes de nourritures,

(*a*) IDEM, Lib. VI. *Epidem.*
(*b*) IDEM, *Lib. de Octimestri Partu.*

qui sont prochainement laiteuses, continue son même travail. Telles seront donc alors à leur place, & très-à-propos, les bouillies faites avec les farines de froment, bien séchées; & encore les crêmes préparées avec les graines, comme les *haricots*, l'*orge*, le *gruau*, le *riz*. L'on fera ensuite des panades à l'eau avec des jaunes-d'œufs; & ainsi successivement on parviendra à donner, si l'on veut, des potages ou des panades à la viande, lorsqu'un nourrisson aura passé quelque tems dans l'usage de ces autres nourritures. Prenant tous les jours de nouvelles forces, les fibres de son estomac en auront suffisamment de ressort pour démêler dans les sucs des viandes & en faire sortir, par le moyen de la *trituration*, les sucs *lymphatiques*, qui s'étoient perdus, aliénés & métamorphosés dans la confection des chairs des animaux, qui ne se sont nourris que d'herbes ou de graines. Ces nourritures simples & naturelles tourneront volontiers au bien des corps des nourrissons, si l'on a soin de leur faire boire de l'*eau chaude*, adoucie, en cas de be-

soin, par un peu de *miel*, ou de *sucre*, surtout ne leur donnant jamais rien de vineux, c'est-à-dire, ni vin, ni cidre, ni biere. Ce seroit le moyen de réconcilier nos corps avec l'usage du *miel*, que de les accoûtumer, pendant qu'ils sont jeunes, à se nourrir de légumes; & ce sera l'avantage que l'on tirera du régime que l'on conseille ici aux Pauvres. Il faut de plus avoir un grand soin d'exercer les corps de ces jeunes enfans, soit en les faisant promener petit-à-petit, ou dans des bancs vraiment *ambulatoires*, & qui sont faits exprès pour soûtenir leurs petits corps, soit en les promenant doucement soûtenus par des lisieres que les *sevreuses* tiendront dans leurs mains: mais il faut bien se garder de les forcer en aucune maniere dans leur marche. Par cette attention journaliere & prudemment exercée, les os des jeunes enfans, soit de l'épine du dos, soit des cuisses, ou des jambes, se fortifiant par ce petit travail (*labor firmat*, dit CELSE, si versé dans le régime), & ainsi les *solides* prenant de justes directions, les *fluides* les suivront, & l'on aura la consolation de voir

croître des enfans droits & fermes sur leurs jambes, sans devenir *noues* ou crochus.

On me reprochera peut-être que tout ce que je viens de dire demande de trop d'attention, & qu'il vaudroit autant faire faire un Cours de Medecine à des femmes pour leur apprendre à *sevrer* des enfans. C'est comme si l'on demandoit, s'il faut faire faire un Cours de Chirurgie aux femmes qui apprennent le métier d'*Accoucheuses* ? Comme donc il suffit pour celles ci, que les Chirurgiens les instruisent pour pouvoir exercer habilement le manuel des Accouchemens, il suffira que des Medecins soient préposés pour instruire ces femmes, des regles qui regardent singulierement la diete ou le régime des enfans nouveaux-nés, & des enfans sortans de nourrice.

XCIX. Qualités néceſsaires à une Sevreuse, & ses devoirs.

La science que l'on exigeroit ici d'une *Sevreuse*, seroit même bien moindre que celle que l'on veut trouver dans une *Sage-femme* qui se présente aux examens des Chirurgiens. Car on voudroit de celle-là, qu'elle sût seulement s'occuper sa-

gement & sérieusement de l'objet de l'emploi qu'elle veut embrasser en se faisant *Sevreuse*. Tout se réduira donc à ce qu'elle ne perde jamais de vûe, que c'est un lait de femme auquel elle entreprend de substituer une nourriture convenable à la santé d'un enfant. Elle connoîtra alors que la plus convenable est celle qui a le plus de rapport avec un tel lait. Ainsi le lait de vache, dont elle fera des bouillies, ou des panades, lui paroîtra toujours l'aliment le plus proportionné à la nourriture de l'enfant qu'elle *sevre*; &, en conséquence, elle devra, pendant du tems, le tenir à cette nourriture. Mais parce que le lait de vache est beaucoup plus épais que celui de femme, & que la farine qu'on y mêle augmente son épaisseur, enfin que la mie de pain oppose à l'estomac un volume, ou une consistence plus difficile à vaincre, pour toutes ces raisons, il faut que la *Sevreuse* ait soin d'accoûtumer l'enfant à boire quelque chose d'aussi simple à-peu-près que la sérosité du lait de femme; &, parce que la Nature n'offre rien de plus simple en ce genre que l'eau com-

mune, ce ſera de cette eau, priſe à la riviere, dont elle lui fera boire aſſez pour donner à cette nourriture un véhicule ſuffiſant. Il eſt de la derniere importance, dans la nourriture des enfans, de ne jamais leur donner à boire des eaux de fontaine, qui ſeroient trop froides ou graveleuſes ; & cela pour ne les point expoſer à être attaqués de la pierre, ou à contracter des affections de reins, ou de veſſie, qui ſont les appanages de beaucoup d'enfans de pauvres gens.

Les farines de graines ſe trouvant dans une convenance très-prochaine avec le lait, ce ſera donc de ces farines, comme celles de *riz*, par exemple, d'*orge*, de *gruau*, d'*haricots*, de *millet*, & d'autres graines auſſi naturelles en fait d'alimens, dont la Sevreuſe fera à ſon enfant des bouillons, des crêmes, ou des *pulmens*, ſoit avec l'eau ſeule, ſoit en y mêlant du lait, ou bien un jaune-d'œuf, ou un peu de beure bien frais. Mais ce ne ſera qu'après avoir paſſé quelques mois dans l'uſage de telles nourritures, qu'elle pourra employer celui des potages à la viande, mais

qui feront faits avec de la volaille, ou du moins avec bien plus de veau que de bœuf ou de mouton ; & cela toujours dans la vûe de ne faire passer dans le corps d'un enfant nouvellement sevré, que des sucs nourriciers les moins disproportionnés à la nature du lait de femme. C'est ce qui doit servir continuellement de boussole à une *Sevreuse* qui ne voudra que le bien de son nourrisson. Par la même raison, elle se gardera de lui faire boire rien de vineux ; parce que le vin durcissant les sucs nourriciers, surtout ceux que l'on tire des chairs des animaux, ce seroit insinuer dans les vaisseaux d'un jeune enfant, de véritables causes de maladies, que de lui donner pour nourriture ordinaire des sucs aussi indigestes, qui rendroient ses viscères les réservoirs & les foyers de plusieurs infirmités, lesquelles écloroient avec l'âge. C'est pourquoi elle doit se le tenir dit une fois pour toutes, de n'accorder de la viande en substance à cet enfant, qu'après trois ans au moins, c'est-à-dire, jusqu'à ce que les fonctions de son corps, les coctions & les digestions

ſoient bien établies ; parce qu'alors les voies de la tranſpiration ſe feront ſuffiſamment ouvertes par toute l'habitude du corps.

Ces voies de tranſpiration ne ſont autre choſe que les pores de la peau, qui ſe ſeront ouverts, à meſure que la peau ſe ſera étendue ſur toute la ſuperficie du corps. Ainſi ce ſont comme autant de ſoûpiraux, capables déſormais de donner iſſue à toutes les impuretés qui s'échappent en vapeur par toutes ces ouvertures. Pour concourir à cette opération de la Nature, une *Sevreuſe* aura ſoin, en nourriſſant ſon enfant, d'entretenir toute la peau de l'enfant bien nette. Pour cela, elle aura une ſinguliere attention à humecter mollement, avec un linge mouillé d'eau chaude & de très peu d'eau-de-vie, tous les endroits du corps de cet enfant, où s'amaſſeroit de la craſſe; elle lui frottera, avec un linge doux, quelquefois même avec une broſſe bien fine, l'épine du dos & la tête; &, tout cela ſuppoſé, elle tiendra le corps de ſon enfant bien propre dans du linge bien ſec, & ſuffiſamment changé, ou autant de fois qu'il

convient pour décharger continuellement l'habitude du corps, de l'espece de *suie* qui s'éleve du fond des entrailles, & qui s'échappe en vapeur ou en fumée par tous ces insensibles soûpiraux.

Toutes ces réflexions sur les *Sevreuses*, pourront peut-être paroître déplacées dans cette Medecine des Pauvres, parce qu'en effet il n'y a que les femmes riches qui donnent leurs enfans à sevrer à d'autres femmes; au lieu que les femmes qui sont pauvres gardent leurs enfans chez elles, & qu'elles les sevrent elles-mêmes. Mais c'est parmi les Pauvres que les Riches choisissent des *Sevreuses*; c'est pourquoi la Medecine des Pauvres a droit de leur donner des conseils. Ainsi ce sont les Pauvres qu'il faut singulierement instruire de l'art de *sevrer* les enfans. Si cependant les meres elles-mêmes, dans les familles des personnes aisées, vouloient sevrer leurs enfans, elles prendront pour leur compte toutes ces petites leçons, ou bien elles se feront aider par des *Sevreuses* d'office, c'est-à-dire, par des femmes qui auront toutes les connoissances né-

cessaires pour remplir utilement cette fonction. Ainsi, de quelque façon que ce soit, on peut toujours se flater que ces réflexions seront très-utiles pour le bien public, & pour la conservation de tous les Citoyens d'un Etat. *

* On peut encore consulter sur les Maladies des *Enfans*, de même que sur celles des *Femmes-Grosses*, des *Accouchées*, & des *Nourrices*, un Ouvrage posthume de l'Auteur, qui a pour titre : *Le Brigandage de la Chirurgie*, page 77. & suiv. depuis le Paragraphe XXX. jusqu'au LXVI. pag. 145.



LES MALADIES DES VIEILLARDS.

LES Maladies des *Vieillards* sont un contraste naturel avec celles des *Enfans*. Mais comme leurs maladies n'ont pas d'autres noms que ceux sous lesquels elles ont déjà été traitées ci dessus, l'on ne se propose ici autre chose que d'en faire sentir les singularités, c'est-à-dire, ce qui leur est propre, & ce qui en fait le caractere dans les âges avancés.

C. Premiere Observation sur les Maladies des personnes âgées.

La premiere Observation, qui est essentielle pour la cure des maladies des *personnes âgées*, & qu'un Medecin ne doit jamais perdre de vûe, c'est celle qui regarde le soin de se faire instruire, si le malade a été sujet à quelque maladie *habituelle*, soit qu'elle ait pris naissance chez lui, soit qu'il l'ait héritée de sa famille. Il arrive souvent que c'est la *goute*, ou des *érysipeles*, auxquelles il aura été sujet dans sa jeunesse ; ou bien un *flux hémorrhoïdal*, qui lui aura été ordinaire ; ou quelquefois une *tache phthisique* attachée à la famille dont il descend. Car il est étonnant com-

bien ces fonds originaires de maladies influent dans celles des Vieillards, à qui il eſt ordinaire de ſubir dans leurs vieux ans les fautes de leur jeuneſſe. L'expérience ou l'attention journaliere perſuadera de l'utilité de cette obſervation. Les remedes, le régime, en un mot, toute la conduite qui eſt à ſuivre pour la cure des maladies des Vieillards, étant réglée & dreſſée ſur l'état où leurs corps ſe trouvent, en conſéquence de la conduite qu'ils auront gardée dans leur jeuneſſe, ou des maladies habituelles qu'ils auront ſouffertes alors, on trouvera infiniment plus de ſuccès dans les remedes qui ſeront employés ſuivant ces obſervations.

CI. *Seconde obſervation ſur ces Maladies.* Une ſeconde Obſervation, qui ſuit de la premiere, c'eſt d'étudier ſi dans ces occaſions les maladies ont quelque choſe de *périodique*, c'eſt-à-dire, ſi elles tiennent de celles qui ſe font ſentir par *accès*. Alors ce ſera au Medecin à voir ſi l'on ne pourroit pas employer le *quinquina* ; parce que ſouvent il eſt de ces maux comme des crachemens de ſang, qui ſont périodiques, & qui, ſemblables aux

accès de fievre, reviennent de tems-en-tems : Ainsi comme le *quinquina* guérit décisivement ces crachemens de sang, il guérira pareillement les maladies dont nous parlons.

De même, si c'est une femme âgée qui tombe malade, il faudra bien examiner si dans sa maladie il ne se mêle rien d'*hystérique*, ou d'un pareil fond, qui pourroit être dans ses entrailles, parce que dans sa jeunesse elle auroit été sujette aux *vapeurs*. C'est pourquoi un grand Praticien * recommande de mêler toujours le *castoreum* dans les remedes qu'on emploie dans les maladies des femmes. Mais ce que l'on trouvera aussi important, par l'usage, c'est de savoir placer à propos, dans ces maladies, les *martiaux* sous la forme qui conviendra. C'est ainsi qu'en associant ces *martiaux* avec le *quinquina*, lorsqu'on le donne dans les fievres des femmes, on les voit guérir bien plus efficacement.

Une troisieme Observation, qui est générale pour toutes les maladies des Vieillards, est fondée sur la réflexion que l'on a déja insinuée, savoir, que les maladies des *vieillards* contrastent avec celles des *Enfans*. Car comme CII. Troisieme Observation là-dessus.

* BAGLIVI.

celles-ci ont leur cause matérielle dans la surabondance d'une lymphe qui domine dans les jeunes enfans (ce qui fait que leurs maladies paroissent toutes d'humidité, de mollesse, & de trop de souplesse dans les *solides*, qui sont gorgés de cette lymphe,) au contraire dans les maladies des *Vieillards* tout y est sec, âcre & salin ; de sorte que l'abondance des humeurs a bien moins de part dans leurs maladies, que la *saumure* de leur sang. Ainsi il faut regarder le corps d'un Vieillard comme rempli de sucs *saumurés*, ou d'un sang qui a perdu son *volatil-huileux*, ou son *soufre éthéré-balsamique* ; &, par cette raison, les fibres nerveuses étant destituées du spiritueux-lymphatique, qui en fait la bonne constitution, le *ton* & la souplesse naturelle, elles contractent habituellement une roideur *spastique*, qui rend leurs *oscillations* roides ; c'est pourquoi le pouls des Vieillards est ordinairement dur, ou *serratile*. Toutes ces attentions sont nécessaires pour se régler dans la cure des maladies des *personnes âgées*.

CIII. Quatrieme Ob- Une quatrieme Observation, laquelle suit encore de celle-là, c'est

que les maladies des Vieillards attaquent ordinairement les *membranes* ou la *peau* ; ce qui les rend sujets à des *prurits*, qui passent en *dartres* insupportables. Cela vient de ce que les fibres de la peau se desséchant par l'âge, elles retiennent dans leurs interstices la matiere de la *transpiration* supprimée, laquelle devenant âcre & mordicante par son séjour dans des parties aussi sensibles, les tient dans un picottement continuel. Ces mêmes maladies attaquent aussi ordinairement la *vessie*, & les parties qui y ont rapport, comme les *reins*, & les *uréteres*, qui sont toutes parties nerveuses ou membraneuses, & arrosées continuellement de lymphe. De-là vient que les Vieillards sont si sujets aux affections *pierreuses*, *gravelleuses*, ou *néphritiques*, comme encore aux *dysuries*, aux *stranguries*, aux *ischuries* & *suppressions d'urine*. C'est aussi pourquoi toutes ces maladies doivent tenir l'esprit d'un Medecin attentif au régime qu'un Vieillard aura gardé toute sa vie. Souvent tous ces maux ne viennent que d'un sang chargé du *tartre* de la quantité de vin dont il aura fait trop d'usage, & peut-être de

servation sur les mêmes Maux.

débauche dans ses jeunes ans. Peut-être encore sera-ce dans un pays où les vins blancs sont d'un usage commun, & presque la boisson ordinaire ; & par-là un Medecin comprendra la raison de l'*acide* qui domine ordinairement dans la masse du sang. Etant donc parfaitement instruit des sources des maladies, il se trouvera entierement à portée d'y remédier efficacement.

CIV. Remarques sur le contraste des maladies des vieillards avec celles des Enfans.

Peut-être que l'on contestera le *contraste* où l'on met ici les maladies des *Vieillards* avec celles des *Enfans* ; parce que tout le corps d'un Vieillard paroît en *distilations*, par les yeux, la bouche, les narines, & qu'il mouche, tousse & crache continuellement, fatigué d'ailleurs par la fréquence des urines : Il n'est point, ce semble, de marques plus évidentes des sérosités dominantes dans les entrailles d'un Vieillard infirme ; & l'on n'en remarque pas davantage dans celui d'un enfant malade. Mais cependant la différence est essentielle. Les sérosités dans un Vieillard, sont des *expressions* ou des *pressurages*, qui se font par le rétrécissement des vaisseaux, & par l'acide qui tient le sang en *présure* ; au lieu

lieu que les sérosités dans le corps d'un enfant malade, se font par la surabondance de la lymphe nourriciere, qui fait *congestion*, ou engorgement dans les parties qui en regorgent. Comme donc les causes sont infiniment différentes, les *indications* deviendront contraires, comme il a été dit ailleurs; & c'est ce qu'il faut soigneusement observer dans la pratique.

La derniere Observation, qui concerne également les personnes âgées de l'un & de l'autre sexe, c'est que comme il paroît peu d'humeurs dans leurs maladies, la Medecine *altérative* doit y être employée préférablement à la *purgative*. Cette remarque est encore plus sensible dans les maladies des femmes, à cause des soupçons que doit avoir continuellement un Medecin, sur ce qu'il pourroit y avoir d'*hystérique*. Car alors les *purgatifs* & les *irritans* doivent céder aux *anodyns*, aux *calmans*, & à tout ce qui est *adoucissant*. CV. Derniere Observation sur les maladies des personnes âgées de l'un & de l'autre sexe.

Je crois avoir à présent rempli l'objet que je m'étois proposé touchant les maladies. Mais j'avouerai naturellement, que ce n'est qu'en trem-

blant que j'ai touché une matiere auſſi délicate que les maladies des *femmes-groſſes*, & celles des *enfans*. Un fameux Medecin Eſpagnol *, diſoit au ſujet de ces maladies, *Duo ſunt quæ in Medicinâ maximè me habent anxium ſollicitumque, in quibus maximis anguſtiis premor, difficultatibus ſcateo, & ferè titubo, ſcilicet quum gravidis & infantibus medeor; nam hi doloris ſitum, ſpeciem, vel quid aliud neſciunt explicare.* En effet, l'on comprend à travers combien de travaux & de difficultés il a fallu percer, pour parvenir à répandre quelque foible jour ſur les cauſes & ſur la cure, non-ſeulement des maladies des *femmes* & des *enfans*, mais encore de tous les hommes, eu égard aux différens *ſexes*, à leurs différens *états*, à leurs *âges*, & à leurs *métiers* ou profeſſions. Ces difficultés ſe ſont rencontrées ſurtout à l'égard des maladies des *enfans*, qui ne pouvant s'expliquer ſur l'eſpece du mal qu'ils reſſentent, mettent ſouvent le Medecin dans l'obligation d'aller comme à tâton. Au reſte, je ne demande pas que l'on prenne pour des lois, ou

* EPIPHANIUS FERDINANDUS, *Hiſtor.* XIII.

des décisions, tout ce que je n'ai fait que proposer dans ce Traité. Ce ne sont presque que de simples vûes, que je communique aux personnes qui se dévouent au service des Pauvres ; mon dessein est seulement de leur faciliter les succès de leurs soins.

Je vais entrer, avec la même simplicité, dans quelques détails sur les remedes qui ont été indiqués ou insinués dans le corps de cet Ouvrage. Ce sera la *Pharmacie des Pauvres* ; après cependant que j'aurai donné une *Chirurgie* abrégée, domestique, & aisée, pour soulager les Pauvres dans leurs blessures, & dans mille accidens auxquels les expose la dureté de leurs professions. C'est ainsi que je tâcherai de *remplir toute justice* envers les Pauvres, en ne manquant, autant que je le pourrai, à rien de ce qui regarde les secours essentiels que doit la Medecine à cette portion du genre humain, si chere à l'Eglise, & si importante au Public. A Dieu en soit la gloire, & de profondes actions de grace !

FIN DE LA MEDECINE.

TABLE DES ARTICLES Du Second Tome.

SECONDE PARTIE.

SUITE DE LA MEDECINE DES PAUVRES.

Les maladies des Vieillards. 347

Fin de la Table du Tome II.